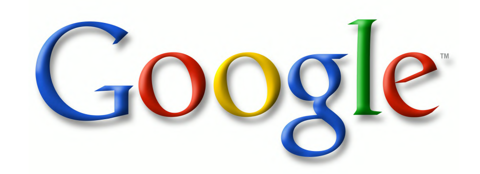
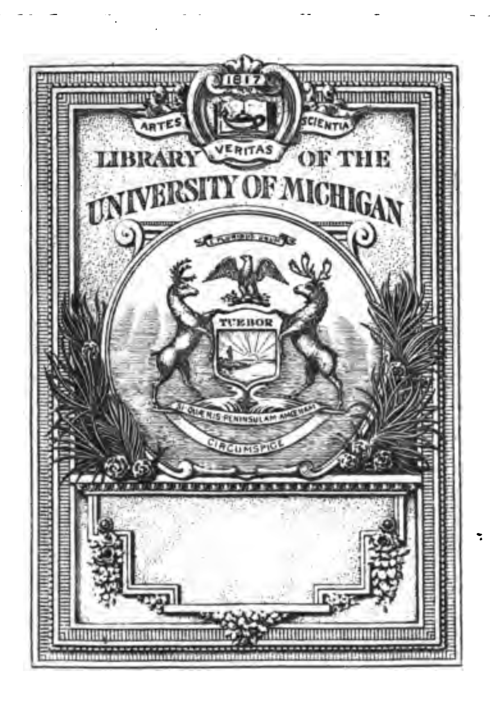



1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

HISTOIRE LITTERAIRE.

HISTOIRE LITTERAIRE
DE
MONSIEUR DE VOLTAIRE

PAR

MR. LE MARQUIS DE LUCHET. Jean Pierre Louis de la Roche du Maine



TOME V.

A CASSEL,

IMPRIMÉ CHEZ P. O. HAMPE. 1780.

HISTOIRE LITTERAIRE DE MONSIEUR DE VOLTAIRE.

Exposition du Livre des Institutions physiques, dans laquelle on examine les idées de Leibnitz.

Il a paru au commencement de cette année un ouvrage qui feroit honneur à nôtre siècle, s'il étoit d'un des principaux Membres des Académies de l'Europe. Cet ouvrage est cependant d'une Dame, & ce qui augmente encore ce prodige, c'est que cette Dame ayant été élevée dans

les diſſipations attachées à la haute naiſſance, n'a eu de maître que ſon génie, & ſon application à s'inſtruire.

Ce livre eſt le fruit des leçons qu'elle a données elle-même à ſon fils, elle a eu la patience de lui enſeigner elle ſeule, ce qu'elle avoit eu le courage d'apprendre. Ces deux mérites ſont également rares; elle y en a ajouté un troiſième qui relève le prix des deux autres, c'eſt la modeſtie de cacher ſon nom.

L'ouvrage eſt intitulé *Inſtitutions de Phyſique*, & ſe vend à *Paris* chez *Prault*, fils, *Quai de Conti.* On n'en a encore que le premier Tome qui contient vingt & un Chapitres. L'illuſtre Auteur commence par un avant-propos capable de donner du goût pour les ſciences à ceux à qui leur génie en a refuſé. Tout y eſt naturel, & en même tems ſublime. Une

des perſonnes des plus reſpectables qui ſoient en France, s'eſt exprimée ainſi, en parlant de cet Avant-Propos dans une de ſes Lettres : „ Ce „ n'eſt pas vouloir avoir de l'eſprit, „ c'eſt en avoir naturellement plus „ qu'on n'en connoiſſe à perſonne. „ Ce n'eſt pas vouloir écrire mieux „ qu'un autre, c'eſt ne pouvoir écri„ re que mille fois mieux, elle eſt la „ ſeule dont on voye la gloire ſans „ envie.

On gâteroit un tel Eloge, ſi on vouloit y ajouter ; on ſe bornera donc ici à rendre compte de cet ouvrage, moins encore pour le plaiſir d'en parler, que pour celui d'en faire une étude nouvelle.

Les idées métaphyſiques de *Leibnitz* ſont l'objet des premiers Chapitres. C'eſt une Philoſophie, qui juſqu'ici n'a guéres eu cours qu'en Al-

lemagne, & qui a été commentée plûtôt qu'éclaircie. *Leibnitz* avoit répandu dans sa Théodicée & dans les Actes de *Leipsic* quelques idées de ses systêmes. Le célèbre Professeur *Wolf* a déja fait dix Volumes in 4to. sur ces matières, & les institutions de Physique paroissent expliquer tout ce que *Leibnitz* avoit resserré, & contenir tout ce que *Wolf* a étendu.

De la Raison suffisante.

Le premier principe qu'on éclaircit avec méthode & sans longueur dans le livre des Institutions physiques est celui de la raison suffisante.

Depuis que les hommes raisonnent ils ont toûjours avoué qu'il n'y a rien sans cause. *Leibnitz* a inventé, dit-on, un autre principe de nos connoissances bien plus étendu, c'est

qu'il n'y a rien ſans raiſon ſuffiſante. Si par raiſon ſuffiſante d'une choſe qu'on entend ce qui fait que cette choſe eſt ainſi plûtôt qu'autrement, j'avoue que je ne vois pas ce que *Leibnitz* a découvert. Si par raiſon ſuffiſante, *Leibnitz* a entendu que nous devons toûjours rendre une raiſon ſuffiſante de tout, il me ſemble qu'il a exigé un peu trop de la nature humaine. J'imagine qu'il eût été embaraſſé lui-même, ſi on lui avoit demandé pourquoi les planètes tournent d'Occident en Orient, plûtôt qu'en ſens contraire, pourquoi telle étoile eſt à une telle place dans le ciel &c.

Ainſi il me paroît que le principe de la raiſon ſuffiſante n'eſt autre choſe que celui des premiers hommes, il n'y a rien ſans cauſe. Reſte à ſavoir ſi *Leibnitz* a connu des cauſes

HISTOIRE LITTERAIRE

DE

MONSIEUR

DE VOLTAIRE

PAR

MR. LE MARQUIS DE LUCHET. Jean Pierre Louis de la Roche du Maine



TOME V.

A CASSEL,

IMPRIMÉ CHEZ P. O. HAMPE. 1780.

HISTOIRE LITTERAIRE DE MONSIEUR DE VOLTAIRE

PAR

MR. LE MARQUIS DE LUCHET. Jean Pierre Louis de la Roche du Maine



TOME V.

A CASSEL,

IMPRIMÉ CHEZ P. O. HAMPE. 1780.

ce qui eſt en mouvement n'eſt pas en repos; car un mouvement eſt continué ſans interruption, juſqu'à-ce qu'il périſſe; &, quand il dure, il ne peut admettre du repos. Il en faut donc toûjours revenir au grand principe de la contradiction, première ſource de toutes nos connoiſſances, c'eſt-à-dire qu'une choſe ne peut exiſter, & n'exiſter pas en même tems, & c'eſt auſſi le premier principe admis par l'illuſtre Auteur, & qui tient lieu de tous ceux que *Leibnitz* y veut ajouter.

Si on prétendoit que la loi de continuité a lieu dans toute l'économie de la nature, on ſe jetteroit dans d'aſſez grandes difficultés, il ſeroit, me ſemble, mal-aiſé de prouver qu'il y a une continuité d'idées dans le cerveau d'un homme endormi profondément, & qui eſt tout d'un coup

frappé de la lumière en s'éveillant. Si tout étoit continu dans la nature, il faudroit qu'il n'y eût point de vuide, ce qui n'eſt pas aiſé de prouver; &, s'il y a du vuide, on ne voit pas trop comment la matière ſera continue. Auſſi l'illuſtre Auteur, dont je parle, ne cite d'autres effets de cette loi de continuité, que le mouvement, & les lignes courbes à rebrouſſement, produites par le mouvement.

De Dieu.

L'Auteur des Inſtitutions de Phyſique prouve un Dieu par le moyen de la raiſon ſuffiſante. Ce Chapitre eſt à la fois ſubtil & clair. L'Auteur paroît pénétré de l'exiſtance d'un être créateur que tant d'autres Philoſophes ont la hardieſſe de nier. Elle croit avec *Leibnitz* que Dieu a créé le meil-

leur des mondes possibles, & sans y penser elle est elle-même une preuve que Dieu a créé des choses excellentes.

Des Essences, &c.

Tout ce que l'on dit ici des Essences &c. est d'une Métaphysique encore plus fine que Chapitre de l'existance de Dieu. Peut-être quelques Lecteurs, en lisant ce Chapitre, seroient tentés de croire, que les Essences des choses subsistent en elles-mêmes, je ne crois pas que ce soit la pensée de l'illustre Auteur.

Le sage *Locke* regarde l'Essence des choses uniquement comme une idée abstraite que nous attachons aux êtres, soit qu'ils existent ou non. Par exemple, une figure fermée de trois côtés est appellée du nom de Triangle, nous appellons ainsi tout

ce que nous concevons de cette efpèce. C'eft là fon Effence, *ab Effendo*, c'eft ce qui eft, foit dans nôtre imagination, foit en effet. Ainfi quand nous nous fommes fait l'idée d'un Evêque de mer, l'Effence de cet être imaginaire eft un poiffon qui a une efpèce de mitre fur la tête.

Mais fi nous voulons connoître l'Effence de la matière en général, c'eft-à-dire, ce que c'eft que matière, nous y fommes un peu plus embaraffés qu'à un triangle. Car nous avons bien pû voir tout ce qui conftitue un triangle quelconque, mais nous ne pouvons jamais connoître ce qui conftitue une matière quelconque; & voilà en quoi il paroît que l'inventeur *Leibnitz*, & le commentateur *Wolf* fe font engagés dans un labyrinthe de fubtilités, dont *Locke* s'eft tiré avec une très grande circon-

ſpection. Je ne ſais ſi on peut admettre cette règle du célèbre Profeſſeur *Wolf:* „ que les déterminations „ primordiales d'un être ſont ſon Eſ„ ſence, que par exemple deux cô„ tés & un angle qui ſont les déter„ minations primordiales ſont l'Eſſen„ ce d'un triangle „ ; car deux côtés & un angle ſont auſſi les premières déterminations d'un quarré, d'un trapéze. Il faudroit, à mon avis, pour que cette regle fût vraye, que deux côtés & un angle étant donnés, il ne pût en réſulter qu'un triangle; l'Eſſence eſt, me ſemble, non pas ſeulement ce qui ſert à déterminer une choſe, mais ce qui la détermine différemment de tout autre choſe.

Ce que les Philoſophes diſent encore des attributs, & ſurtout des attributs de la matière, ne paroît pas entraîner une pleine conviction. Ils

difent qu'il ne peut y avoir de propriétés dans un fujet, que celles qui dérivent de fon Effence, mais on ne voit pas comment la propriété d'être bleu ou rouge eft contenue dans l'Effence d'un triangle ou d'un quarré.

Il faut qu'un attribut ne répugne pas à l'Effence d'une chofe, mais il ne femble pas néceffaire qu'il en dérive. Par exemple, pour qu'un animal puiffe avoir du fentiment, il fuffit que le fentiment ne répugne pas à la matière organifée; mais il ne faut pas que le fentiment foit un attribut néceffaire de la matière organifée, car alors un arbre, une montre auroient du fentiment.

Des Hypothèfes.

L'illuftre Auteur favorife affez *Leibnitz*, pour faire l'Apologie des Hypothèfes. Si on appelle Hypothèfe

des recherches de la vérité, il en faut ſans doute. Je veux ſavoir combien de fois 15 eſt contenu dans deux cent. Je fais l'Hypothèſe de 14, & c'eſt trop; je fais celle de 13, & c'eſt trop peu, j'ajoute un reſte à 13, & je trouve mon compte. Voilà deux recherches, & je ne me ſuis expoſé ſur aucune, avant que j'aye découvert la vérité. Mais ſuppoſer l'harmonie préétablie, des monades, un enchainement des choſes avec lequel on veut rendre raiſon de tout, n'eſt-ce pas bâtir des Hypothèſes pires que les tourbillons de *Descartes*, & ſes trois Elémens? Il faut faire en Phyſique comme en Géométrie, chercher la ſolution des problemes, & ne croire qu'aux démonſtrations.



De

De l'Espace.

La question de l'Espace n'a peut-être jamais été traitée avec plus de profondeur. On veut ici avec *Leibnitz* qu'il n'y ait point d'Espace pur, que par conséquent toute étendue soit matière; qu'ainsi la matière remplisse tout, &c. *Leibnitz* avoit commencé autrefois par admettre l'Espace, mais depuis qu'il fût le second inventeur des fluxions, il nia la réalité de l'Espace que *Newton* reconnoissoit.

„ L'idée de l'Espace, dit-on dans
„ ce chapitre, vient de ce qu'on fait
„ uniquement attention à la manière
„ des Etres d'exister, l'un hors de
„ l'autre; & qu'on se représente que
„ cette coexistence de plusieurs Etres
„ produit un certain ordre ou res-
„ semblance dans leur manière d'ex-

„ ister, ensorte qu'un de ces Etres „ étant pris pour le premier, un au- „ tre devient le second, un autre le „ troisième. „

C'est ainsi que le célèbre Professeur *Wolf* éclaircit les idées simples.

Le sage *Locke* s'étoit contenté de dire: j'avoue que j'ai acquis l'idée de l'Espace par la vue, & par le toucher. Les *Lock*, les *Newton*, les *Clarke*, les *Jurin*, les *s'Gravesand*, les *Muschenbroek*, ont tous pensé qu'il suffisoit d'avoir vû deux murailles pour avoir l'idée de la solidité.

La question est de savoir s'il y a un Espace pur, ou non. *Descartes* avança que la matière est infinie & que le vuide est impossible. Si cela étoit, Dieu ne peut donc anéantir un pouce de matière; car alors il y auroit un pouce de vuide. Or il est assez extraordinaire de dire, que ce-

lui qui a créé une matière infinie, ne peut en anéantir un pouce. Les Sectateurs de *Descartes* n'ayant jamais répondu à cet argument, *Leibnitz* fortifia d'un autre côté cette opinion, qui crouloit de ce côté-là.

Il dit que si le monde a été créé dans l'Espace pur, il n'y a pas de raison suffisante, pourquoi ce monde est dans telle partie de l'Espace, plûtôt que dans une autre; mais il paroît que *Leibnitz* n'a pas songé que dans le plein il n'y a pas plus de raison suffisante, pourquoi la moitié du monde, qui est à nôtre gauche, n'est pas à nôtre droite. *Leibnitz* vouloit-il donner une raison suffisante de tout ce que Dieu a fait? c'est beaucoup pour un homme.

La principale raison qui engagea *Wallis*, *Newton*, *Clarke*, *Locke*, & presque tous les grands Philosophes

à admettre l'Eſpace pur, eſt l'impoſſibilité géométrique & phyſique qu'il y aït du mouvement dans le plein abſolu. *Leibnitz* qui avoit, comme on a dit, changé d'avis ſur le vuide, a été obligé de dire que dans le plein le mouvement circulaire peut avoir lieu à cauſe d'une matière très fine, qui peut y circuler.

Si on vouloit bien ſonger qu'une matière très fine infiniment preſſée, devient une maſſe infiniment dure, on trouveroit ce mouvement circulaire un peu difficile.

Newton d'ailleurs a démontré que les mouvemens céleſtes ne peuvent s'opérer dans un fluide quelconque; & perſonne n'a jamais pû éluder cette démonſtration, quelques efforts qu'on aït faits. Cette difficulté rend l'idée d'un plein abſolu, plus difficile qu'on auroit cru d'abord.

Du Tems.

La queſtion du Tems eſt auſſi épineuſe que celle de l'Eſpace, & eſt traitée avec la même profondeur. On y explique le ſentiment que *Leibnitz* a embraſſé. Il penſoit que comme l'Eſpace n'exiſte point ſelon lui ſans corps, le Tems ne ſubſiſte point ſans ſucceſſion d'idées.

Il faut remarquer que dans ce chapitre, le Tems eſt pris pour la durée même; & cela ne peut y cauſer de confuſion, parcequ'en effet le Tems eſt une partie de la durée.

Il s'agit donc de ſavoir, ſi la durée exiſte indépendamment des Etres créés, & ſi elle exiſte, l'illuſtre Auteur remarque très bien qu'on eſt obligé de dire que la durée eſt un attribut néceſſaire, delà auſſi *Newton*

croyoit que l'espace & la durée appartiennent nécessairement à Dieu, qui est présent par-tout, & toûjours.

L'illustre Auteur reproche à *Clarke*, disciple de *Newton*, d'avoir demandé à *Leibnitz*, pourquoi Dieu n'avoit pas créé le monde six mille ans plûtôt; & elle ajoute que *Leibnitz* n'eut pas de peine à renverser cette objection du Docteur anglois. C'est au quinzième Article de sa quatrième Replique à *Leibnitz* que le Docteur *Clarke* dit formellement: il n'étoit pas impossible que Dieu créât le monde plûtôt ou plus tard; & *Leibnitz* fût si embarassé à répondre, que dans son cinquième Ecrit, il avoue en un endroit que la chose est possible; & donne même pour le prouver une figure géométrique qui me paroît fort étrangère à cette dispute; & dans un autre endroit, il

nie que la chofe foit poffible, fur quoi le Docteur *Clarke* remarque dans fon cinquième Ecrit que le favant *Leibnitz* fe contredit un peu trop fouvent.

Quoiqu'il en foit, il paroît qu'il eft difficile aux Leibnitiens de faire concevoir que Dieu ne puiffe pas détruire le monde dans neuf mille ans. Il peut donc le détruire plûtôt ou plus tard, il y a donc une durée & un tems indépendens des chofes fucceffives. La raifon fuffifante qu'on oppofe à tous ces raifonnemens, eft-elle bien fuffifante? Si tous les inftans font égaux, dit-on, il n'y a pas de raifon, pourquoi Dieu auroit créé ou détruiroit en un inftant plûtôt que dans un autre; on veut toûjours juger Dieu, mais ce n'eft à nous ni d'inftruire fa caufe ni de la juger. Toutes les parties de la durée fe reffemblent, je le veux; donc Dieu,

dit *Leibnitz*, ne peut choiſir un inſtant préférablement à un autre. Je le nie, Dieu ne peut-il pas avoir en lui-même mille raiſons pour agir, & ne peut-il pas y avoir une infinité de rapports entre chacun de ces inſtans & les idées de Dieu, ſans que nous les connoiſſions?

Si, ſelon *Leibnitz* & ſes Sectateurs, Dieu n'a pû choiſir un inſtant de la durée plûtôt qu'un autre pour créer ce monde, il eſt donc créé de toute éternité. C'eſt à eux à voir s'ils peuvent aiſément comprendre cette éternité de la durée du monde, à qui Dieu a pourtant donné l'être. Avouons que dans ces diſcuſſions nous ſommes tous des aveugles qui diſputent ſur les couleurs; mais on ne peut guéres être aveugle, c'eſt à dire homme, avec plus d'eſprit que *Leibnitz*, & ſurtout que l'Auteur qui

la embellit; le génie de cette personne illustre est assez éclairé pour douter de beaucoup de choses, dont *Leibnitz* s'est efforcé de ne pas douter.

Des Etres simples.

Leibnitz cherchant un systême, trouva que personne n'avoit dit encore, que les corps ne sont pas composés de matière, & il le dit. Il lui parut qu'il devoit rendre raison de tout, & ne pouvant dire pourquoi la matière est étendue, il avança qu'il falloit qu'elle fût composée d'Etres qui ne le sont point. Envain il est démontré que la plus petite portion de matière est divisible à l'infini, il voulut que les élémens de la matière fussent des Etres indivisibles, simples, & ne tenant nulle place. Il étoit mal-aisé de comprendre qu'un composé n'eût rien de son compo-

ſant, cette difficulté ne l'arrêta pas, il ſe ſervit de la comparaiſon d'une montre. Ce qui compoſe une horloge, n'eſt pas horloge, donc ce qui compoſe la matière n'eſt pas matière. Peut-être quelqu'un lui dit alors: votre comparaiſon de l'horloge n'eſt guéres concluante, car vous ſavez bien de quoi une horloge eſt compoſée, puiſque vous l'avez vû faire, mais vous n'avez point vû faire la matière, & c'eſt un point ſur lequel il ne vous eſt pas trop permis de deviner.

Leibnitz ayant donc créé ſes Etres ſimples, ſes monades, il les diſtribua en quatre claſſes, il donna aux unes la perception par un ſeul P, & aux autres l'apperception par deux P. Il dit que chaque monade eſt un miroir concentrique de l'univers. Il

veut que chaque monade ait un rapport avec tout le reſte du monde, ainſi on a propoſé ce problême à reſoudre: un élément étant donné, en déterminer l'état préſent, paſſé, & futur de l'univers. Ce problême eſt réſolu par Dieu ſeul. On pourroit encore ajouter, que Dieu ſeul ſait la ſolution de la plûpart de nos queſtions, lui ſeul ſait quand & pourquoi il créa le monde, pourquoi il fit tourner les aſtres d'un certain côté, pourquoi il fit un nombre déterminé d'eſpèces, pourquoi les anges ont péché, ce que c'eſt que la matière & l'eſprit, ce que c'eſt que l'ame des animaux, comment le mouvement & la force motrice ſe communiquent, ce que c'eſt originairement que cette force, ce que c'eſt que la vie, comment on digère, comment on dort, &c.

L'aimable & respectable Auteur des Institutions physiques a bien senti l'inconvénient du systême des monades; & elle dit page 143, qu'il a besoin d'être éclairci & d'être sauvé du ridicule. Il n'y a eu encore ni aucun François, ni aucun Anglois, ni je crois aucun Italien, qui ait adopté ces idées étranges. Plusieurs Allemands les ont soutenues, mais il est à croire que c'est pour exercer leur esprit, & par jeu plûtôt que par conviction.

J'ajouterai ici que pour rendre le Roman complet, *Leibnitz* imagina que nôtre corps étant composé d'une infinité de monades d'une espèce, la monade de nôtre ame est d'une autre espèce; que nôtre ame n'agit aucunement sur nôtre corps, ni le corps sur elle; que ce sont deux automates qui vont chacun à part, à peu

près comme dans certains ſermons burleſques, un homme prêche tandis que l'autre fait des geſtes; qu'ainſi par exemple la main de *Newton* écrivit mécaniquement le calcul des fluxions, tandis que ſa monade étoit montée ſéparément pour penſer au calcul: cela s'appelle l'harmonie préétablie; & l'Auteur des Inſtitutions phyſiques n'a pas voulu encore expoſer ce ſentiment, elle a voulu y préparer les eſprits.

De la Nature des Corps.

Si on doit être content de cet Art & de cette élégance, avec leſquels l'illuſtre Auteur a rendu compte de tous ces ſentimens extraordinaires, on ne doit pas moins admirer les ménagemens & les précautions ingénieuſes, dont elle colore les idées de *Leibnitz* ſur la Nature des Corps.

Ces Corps étendus étant composés de monades non étendues, c'est toûjours à ces monades qu'il en faut revenir. Il n'y a point de Corps qui n'ait à la fois, étendue, force active & force passive: voilà, disent les Leibnitiens, la Nature des Corps, mais c'est aux monades à qui appartient de droit la force active & passive.

Il est encore ici assez étrange que les monades étant les seules substances, les Corps aient l'étendue pour eux & les monades aient la force. Ces monades sont toûjours en mouvement, quoique ne tenant point de place; & c'est des mouvemens d'une infinité de monades qu'un boulet de canon reçoit le sien. Voilà donc le mouvement essentiel, non pas tout-à-fait à la matière, mais aux Etres intangibles, & inétendus qui com-

posent la matière. Ces monades ont un principe actif, qui est la raison suffisante, pourquoi un Corps en pousse un autre; & un principe passif, qui rend aussi une raison très suffisante pourquoi les Corps résistent. Il faut, me semble, avoir tout l'esprit de la personne qui a fait les Institutions physiques pour répandre quelque clarté sur des choses qui paroissent si obscures.

De la Divisibilité, Figure, Porosité, Mouvement, Pésanteur.

Chacun de ses sujets fait un article à part, & on reconnoît partout la même méthode & la même élégance. Les découvertes de *Galilée* sur la Pésanteur & sur la chûte des corps sont surtout mises dans un jour très lumineux. L'Auteur paroît là

plus à son aise qu'ailleurs, puisqu'il n'y a que des vérités à développer.

Les découvertes de Newton sur la Pésanteur.

L'Auteur s'élève ici fort au dessus de ce qu'elle appelle modestement Institutions. On voit dans ce chapitre, comment *Newton* découvrit cette vérité si admirable, & si inconnue jusqu'à lui, que la même force qui opère la Pésanteur sur la terre, fait tourner les globes célestes dans leurs orbites. *Kepler* avoit préparé la voie à cette recherche, & quelques expériences faites par des Astronomes François, déterminèrent *Newton* à la faire. Ce n'est point un systême imaginaire & métaphysique qu'il ait tâché de rendre probable par des raisons spécieuses, c'est une démonstration tirée de la plus sublime Géomé-

trie,

trie, c'eſt l'effort de l'eſprit humain, c'eſt une loi de la nature que *Newton* a développée, il n'y a ici ni monade, ni harmonie préétablie, un principe des indiſcernables, ni aucune de ces hypothèſes philoſophiques qui ſemblent faites pour détourner les hommes du chemin du vrai, & qui ont égaré l'Antiquité, *Descartes* & *Leibnitz.*

De l'Attraction Newtonienne.

Newton ayant découvert & démontré qu'une pierre retombe ſur la terre par la même loi qui fait tourner Saturne autour du Soleil, &c. appella ce phénomène Attraction, Gravitation, enſuite il démontra qu'aucun fluide, & aucune loi du mouvement ne peut être cauſe de cette gravitation.

Il démontra encore que cette gravitation eſt dans toutes les parties de la matière, à peu près de même que les parties d'un corps en mouvement ſont toutes en mouvement.

Newton dans ſes recherches ſur l'optique déploya ce même eſprit d'invention qui s'appuye ſur des vérités inconteſtables, entièrement oppoſé à cet autre eſprit d'invention qui ſe joue dans des hypothèſes. Il trouva entre les corps & la lumière une attraction nouvelle, dont jamais il ne s'étoit apperçu avant lui. Il trouva encore, par l'expérience, d'autres attractions, comme par exemple, entre deux petites boules de criſtal, qui preſſées l'une contre l'autre acquièrent une force de huit onces, &c. &c.

Mille gens ont voulu rendre raiſon de toutes ces découvertes, ceux ſurtout qui n'en ont jamais faites ont

tous faits des systêmes. *Newton* seul s'en est tenu aux vérités, peut-être inexplicables, qu'il a trouvées. La même supériorité de génie, qui lui a fait connoître ces nouveaux secrets de la création, l'a empêché d'en assigner la cause. Il lui a paru très vraisemblable que cette attraction est elle-même une cause première, dépendante de celui qui seul a tout fait. C'est sur quoi ceux, qui en Allemagne ont pris le parti de *Leibnitz*, se sont élevés; & nôtre illustre Auteur a la complaisance pour eux de prêter de la force à leurs objections. Un corps ne peut se mouvoir, dit-elle, vers un autre, sans qu'il arrive à ce corps un changement, ce changement ne peut venir que de l'un des deux corps, ou que du milieu qui les sépare: or il n'y a aucune raison pour qu'un corps agisse sur un autre,

ſans le toucher, il n'y a aucune raiſon de ſon attraction dans le milieu qui les ſépare, puiſque les Newtoniens diſent que ce milieu eſt vuide, dont l'attraction étant ſans raiſon ſuffiſante, il n'y a point d'attraction.

Les Newtoniens répondront que l'attraction, la gravitation, telle qu'elle ſoit, étant réelle & démontrée, aucune difficulté ne peut l'ébranler, & qu'étant tout de même démontré qu'aucun fluide ne peut cauſer cette attraction, qui ſubſiſte entre les corps céleſtes, la raiſon ſuffiſante eſt bien loin de ſuffire à prouver que les corps ne peuvent s'attirer ſans milieu.

Un Newtonien ſera encore aſſez fort, s'il prie ſeulement un Leibnitien de faire un moment d'attention à ce que nous ſommes, & à ce qui nous environne. Nous penſons, nous éprouvons des ſenſations, nous met-

tons des corps en mouvement, les corps agiſſent ſur nos ames, &c. Quelle raiſon ſuffiſante, je vous prie, me trouverez-vous de ce que la matière influe ſur ma penſée, & ma penſée ſur elle; quel milieu y a-t-il entre mon ame & une corde de clavecin qui réſonne; quelle cauſe a-t-on jamais pû alléguer, de ce que l'air frappé donne à une ame l'idée & le ſentiment du ſon. N'êtes vous pas forcé d'avouer que Dieu l'a voulu ainſi? Que ne vous ſoumettez-vous de même, quand *Newton* vous démontre que Dieu a donné à la matière la propriété de la gravitation.

Lorſqu'on aura trouvé quelque bonne raiſon mécanique de cette propriété, on rendra ſervice aux hommes en la publiant, mais depuis ſoixante & dix ans que les plus grands Philoſophes cherchent cette cauſe, ils

n'ont rien trouvé. Tenons-nous en donc à l'attraction, jusqu'à ce que Dieu en revèle la raison suffisante à quelque Leibnitien.

Des Plans inclinés, des Pendules, des Projectiles.

Les découvertes de *Galilée* & d'*Huyghens* sont expliquées ici avec une clarté, qui fait bien voir que ce ne sont point là des hypothèses, lesquelles laissent toûjours l'esprit égaré & incertain, mais des vérités mathématiques, qui entrainent la conviction.

De la Force des Corps.

Je me hâte de venir à ce dernier Chapitre. On y prête de nouvelles armes au sentiment de *Leibnitz*, c'est *Camille* qui vient au secours de *Tur-*

nus, ou *Minerve* au ſecours d'*Ulyſſe*. Cette diſpute ſur les forces actives, qui partage aujourd'hui l'Europe, n'a jamais exercé de plus illuſtres mains qu'aujourd'hui. La Dame reſpectable dont je parle, & Madame la Princeſſe de *Columbrano* ont toutes deux ſuivi l'étendart de *Leibnitz*, non pas comme les femmes prennent d'ordinaire parti pour des Théologiens, par foibleſſe, par goût, & avec une opiniâtreté fondée ſur leur ignorance, & ſouvent ſur celle de leurs maîtres. Elles ont écrit l'une & l'autre en Mathématiciennes, & toutes deux avec des vues nouvelles. Il n'eſt ici queſtion que du Chapitre de nôtre illuſtre Françoiſe, c'eſt un des plus forts & des plus ſéduiſans de cet ouvrage profond.

Pour mettre les Lecteurs au fait, il eſt bon de dire ici que nous appel-

lons force d'un corps en mouvement, l'action de ce corps, c'eſt ſa maſſe qui agit, c'eſt avec de la viteſſe qu'agit cette maſſe, c'eſt dans un tems plus ou moins long qu'agit cette viteſſe; ainſi on a toûjours ſupputé la force motrice des corps par leur maſſe multipliée, par leur viteſſe appliquée au tems. Une puiſſance qui preſſe, & donne une viteſſe à un corps, lui donne une force motrice; deux puiſſances qui le preſſent en même tems, & qui lui donnent deux de viteſſes, lui donnent deux de force; & dans deux tems, elles lui en donneront quatre de force. Cela parut clair & démontré à tous les Mathématiciens.

Newton fût ſur ce point de l'avis de *Descartes*, & l'expérience dans toutes les parties des Mécaniques fût d'accord avec leurs démonſtrations.

Mr. de *Leibnitz* ayant beſoin que cette théorie ne fût pas vraie, afin qu'il y eût toûjours égale quantité de force dans la nature, prétendit qu'on s'étoit trompé juſque-là, & qu'on auroit dû eſtimer la force motrice des corps en mouvement par le quarré de leurs viteſſes multipliées par leurs maſſes; & avec cette manière de compter, *Leibnitz* trouvoit qu'en effet il ſe perdoit du mouvement dans la nature, mais qu'il pouvoit bien ne ſe perdre point de force.

Le Docteur *Clarke*, illuſtre Elève de *Newton*, traita ce ſentiment de *Leibnitz* avec beaucoup de hauteur, & lui reprocha ſans détour que ſes ſophiſmes étoient indignes d'un Philoſophe.

Il diſcuta cette queſtion dans la cinquième Replique à *Leibnitz*, qui

rouloit d'ailleurs ſur d'autres ſujets importans.

Il fit voir qu'il eſt impoſſible d'omettre le tems; que quand un corps tombe par la force de la gravité, il reçoit en tems égaux des degrés de viteſſe égaux.

Il obvia à toutes les objections qui le réduiſent toutes à celle-ci: qu'un mobile tombe de hauteur trois, il fait effet comme trois; qu'il tombe de la hauteur ſix, il agit comme ſix, c'eſt-à-dire, il agit en raiſon de ſes hauteurs; mais ces hauteurs ſont comme le quarré de ſes viteſſes, donc, diſent les partiſans de *Leibnitz* qui l'ont éclairci depuis, un mobile agit comme le quarré de ſes viteſſes, donc ſa force eſt comme le quarré.

Samuel Clarke renverſa, dis-je toutes ces objections, en faiſant voir de quoi eſt composé ce quarré. Un

corps parcourt un eſpace, cet eſpace eſt le produit de ſa viteſſe par le tems: or le tems & la viteſſe ſont égaux, dont il eſt évident que ce quarré de la viteſſe n'eſt autre choſe, que le tems lui-même, multiplié ou par lui-même ou par cette viteſſe, ce qui rend parfaitement raiſon de ce quarré qui étonnoit Mr. de *Fontenelle* en 1721. D'où viendroit, dit-il ce quarré? on voit clairement ici d'où il vient.

Mais on ne voit guéres d'abord comment, après une pareille explication, il y avoit encore lieu de diſputer. L'émulation qui regnoit alors entre les Anglois & les amis de *Leibnitz*, engagea un des plus grands Mathématiciens de l'Europe, le célèbre *Jean Bernoulli*, à ſecourir *Leibnitz*, tout ce qui porte le nom de *Bernoulli* eſt Philoſophe. Tous com-

battirent pour *Leibnitz*, hors un d'eux qui tient fermement pour l'ancienne opinion.

C'étoit une guerre, & on se servit d'artifices. Une de ces ruses, qui firent le plus d'impression, fût celle-ci:

Que le corps A soit poussé par deux puissances à la fois en A B, & en A E, on sait qu'il décrit la diagonale A D: or la puissance en A B n'augmente ni ne diminue la puissance A E, & pareillement A E ne diminue ni n'augmente A B, donc le mobile a une force composée de A B & de A E; mais le quarré de A B & de A E, pris ensemble, sont juste le quarré de cette diagonale, & ce quarré exprime la vitesse du mobile, donc la force de ce mobile est sa masse par le quarré de sa vitesse.

Mais on fit voir bientôt la supercherie de ce raisonnement très captieux.

Il est bien vrai que A B & A E ne se nuisent point, tant qu'ils vont chacun dans leur direction, mais dès que le corps A est porté dans la diagonale, ils se nuisent; car décomposez son mouvement une seconde fois, resolvez la force AE en AF, & FE, de sorte que A E devienne à son tour diagonale d'un nouveau rectangle. Resolvez de même BD en BE, & en BD, il est clair que les forces FE, BG se détruisent. Que reste-t-il donc de force au corps? il lui reste AE d'un côté & AG de l'autre, donc il n'a pas la force de AB, & de AE réunies, comme on le prétendoit, donc, &c.

De plus le mobile n'arrive en D qu'avec du tems, c'est ce tems mul-

tiplié par sa vitesse qui produit un quarré, & l'omission de ce tems est le vice fondamental de toute la théorie de *Leibnitz*.

Il y avoit beaucoup de finesse dans la difficulté, & il y en a encore plus dans la réponse, elle est de Mr. *Jurin*, l'un des grands hommes d'Angleterre.

Mr. *Jurin*, pour épargner tout calcul, toute décomposition, & pour faire voir encore plus clairement, s'il est possible, comment deux vitesses en un même tems ne donnent qu'une force, imagina cette expérience. Qu'on fasse mouvoir avec l'aide d'un ressort une balle avec un degré de vitesse quelconque, qu'ensuite ce degré étant bien constaté, le ressort bien rétabli, la balle en repos; on donne à la table un mouvement égal à celui que le ressort communique à

la boule, c'eſt-à-dire, qu'on faſſe en même tems mouvoir la boule avec la viteſſe un, & la table avec la viteſſe un: il eſt clair qu'alors la boule acquérera deux viteſſes, & ſimplement deux forces; donc, quand il n'y a pas pluſieurs tems différens à conſidérer, il faut ne récomoître dans les corps mobiles d'autres forces que celle de leur maſſe par leur viteſſe.

L'illuſtre Auteur engagé aux Leibnitiens a voulu contredire cette expérience. Voici dit-elle, en quoi conſiſte le vice du raiſonnement de Mr. *Jurin.*

Suppoſons, pour plus de facilité, au lieu du plan mobile de Mr. *Jurin*, un bateau A B qui avance ſur la rivière avec la viteſſe un; & le mobile P, tranſporté avec le bateau, ce mobile acquiert la même viteſſe que

le bateau. Suppoſons un reſſort capable de donner cette viteſſe un, hors du bateau, il ne la lui donnera plus, car l'appui du reſſort dans le bateau n'eſt pas inébranlable, &c.

Il eſt vrai que cette expérience peut être ſujette à cette difficulté, & qu'il y aura une petite diminution de force dans l'action du reſſort, parceque le bateau cédera un peu à l'effort du reſſort, cela fera peut-être un dix-millième de différence, ainſi le mobile aura deux de force moins un dix-millième, mais certainement cette diminution de force ne fera pas, qu'il aura le quarré de deux, c'eſt-à-dire quatre; & il n'y a pas d'apparence que pour avoir perdu quelque choſe, il ait gagné plus du double.

D'ailleurs il eſt très aiſé de faire cette expérience, en attachant le reſſort à une muraille, & en le détendant

dant contre le mobile qui ſera ſur la table. A cela, il n'y a rien à répondre, & il faut abſolument ſe rendre à cette démonſtration expérimentale de Mr. *Jurin.*

Il paroît que les expériences, qui ſe font en tems égaux, favoriſent auſſi pleinement l'ancienne doctrine, que deux corps, qui ſont en raiſon réciproque de leur maſſe & de leur viteſſe, viennent ſe choquer; s'il falloit eſtimer la force motrice par le quarré de la viteſſe, il ſe trouveroit que le mobile avec cent de maſſe & un de viteſſe rencontrant celui qui auroit cent de viteſſe & un de maſſe, en ſeroit prodigieuſement repouſſé, ce qui n'arrive jamais; car ſi les deux mobiles ſont ſans reſſort, ils ſe joignent & s'arrêtent; s'ils ſont flexibles, ils réjailliſſent également. Les Leibnitiens ont tâché de ramener ce

phénomène à leur ſyſtême, en diſant, que les cent de viteſſe ſe conſument dans les enfoncemens qu'ils produiſent dans le corps qui a cent de maſſe.

Mais on répond aiſément à cette évaſion, que le corps qui ſouffre ces enfoncemens, ſe rétablit, s'il eſt à reſſort, & rend toute cette force qu'il a reçue; & s'il n'eſt pas à reſſort, il doit être entrainé par le corps qui l'enfonce, car le corps cent, ſuppoſé non élaſtique, n'ayant qu'un de viteſſe, réſiſte bien par ſes cent de maſſe aux cent de viteſſe du corps un; mais il ne peut réſiſter au cent fois cent qu'on ſuppoſe au corps choquant, il faudroit alors qu'il cédât, & c'eſt ce qui n'arrive jamais.

Enfin, Mr. *Jurin* ayant fait voir démonſtrativement, qu'il faut toûjours faire mention du tems, & ayant ima-

giné par cette expérience hors de toute exception, dans laquelle deux viteſſes en un tems ne donnent qu'une force double, a défié publiquement tous ces adverſaires d'imaginer un ſeul cas où une viteſſe double pût en un tems donner quatre de forces, & il a promis de ſe rendre le diſciple de quiconque réſoudroit ce probléme. On a entrepris de le réſoudre d'une manière extrêmement ingénieuſe.

On ſuppoſe qu'une boule qui ait un de maſſe & deux de viteſſe, & qui rencontre deux boules, dont chacune a deux de maſſe, de façon que la maſſe un communique tout ſon mouvement par le choc à ces maſſes doubles: or, dit-il, ſi cette maſſe un, qui a deux de viteſſe, communique à chacune des maſſes doubles un de viteſſe, chacune de ces maſſes doubles aura donc deux de force,

ce qui fait quatre; la boule un, qui n'avoit que deux de force, aura donc donné plus qu'elle n'avoit. Voilà donc, peut-on dire, une absurdité dans l'ancien systême, mais dans le nouveau le compte se trouve juste, car la boule un, avec deux de vitesse, aura eu quatre de forces, & n'a donné précisément que ce qu'elle possédoit.

Il faut voir maintenant si Mr. *Jurin* se rendra à cet argument, & s'il se fera le disciple de celui qui en est l'Auteur. Je crois qu'il ne lui sera pas difficile de répondre, & de découvrir comment le tems est essentiellement à compter dans cette occasion, & dans toutes celles qui lui ressemblent. Soient dans ce cercle les trois boules; la boule un choque les boules deux sous un angle de soixante degrés; la boule un avec deux

de viteſſe eut parcouru en un ſeul tems deux fois le rayon du cercle.

Les boules deux, avec chacune un de viteſſe, parcourent en un même tems le rayon D, & le rayon I C; donc les deux boules ne font en un même tems que ce qu'eût fait la boule un, & ce n'eſt qu'en deux tems que chacun parcourera deux fois ce rayon.

Je me ſervirai aiſément de cette ſolution pour le cas qu'on rapporte de Mr. *Herman*. Que la boule un, dit-on, qui a deux de viteſſe rencontre la maſſe trois, elle lui donnera un de viteſſe, & gardera un. Voilà donc quatre de force, qui ſemble naître de deux, & cette boule un a donné, dit-on, ce qu'elle n'avoit pas.

Non, elle n'a pas donné ce qu'elle n'avoit pas, elle a donné ſeulement un de viteſſe, & ſi la boule

trois, avec cette unité de viteſſe reçue, agit enſuite comme trois, & la boule un, avec l'unité de viteſſe qui lui reſte, agit comme un, il faut bien ſoigneuſement remarquer que la boule trois agira alors dans trois tems, & la boule un en un tems.

Corollaire général ſur l'augmentation des Forces des Corps.

Dans les deux derniers exemples qu'on vient de rapporter, on voit clairement que ſi un corps, en communiquant de ſa viteſſe, ſemble communiquer une force plus grande qu'il n'avoit, ce n'eſt jamais qu'à condition que le corps qui reçoit une plus grande force, agira dans un tems plus long.

Mais on pourra toûjours demander pourquoi même, en ce tems plus long, il ſe trouvera qu'un mo-

bile aura donné plus de force qu'il n'avoit ? Il y a autant d'exemples de ce cas qu'il y a de nombres ; car prenons au hazard le mobile un, avec cent-un de viteſſe ; qu'il choque un corps en repos qui ait cent de maſſe, il lui communique deux cens de force, & réjaillit avec quatre-vingt-dix-neuf de force qui naiſſent de cent un, & l'effet paroît incomparablement plus grand que ſa cauſe.

Cela ne fait-il pas voir évidemment que les corps ne peuvent donner en effet de la force ? car qu'eſt-ce en effet que cette force ? Quelque parti qu'on prenne, c'eſt quelque choſe qui réſulte de la maſſe & de la viteſſe. Or ce corps A, par exemple, qui avoit cent-un de viteſſe, & qui a choqué ce mobile B, qui a cent de maſſe ne lui a pas apparemment donné cette maſſe cent,

il a donné feulement la viteffe deux, & c'eft avec cette viteffe deux que ce mobile B acquiert par fa maffe, deux cens de force; la force eft donc cette propriété qui réfulte de l'inertie de la matière animée par le mouvement; or le mouvement ne pouvant exifter que dans le tems, n'eft-il pas démontré que la force ne peut agir que dans le tems.

Second Corollaire, que les Monades feroient fans force.

Si la force des corps n'eft autre chofe que le réfultat de l'inertie & de la viteffe, n'eft-il pas démontré par-là que quand même la matière feroit compofée d'Etres fimples, comme l'imaginoit *Leibnitz* après *Morus*, ces Etres fimples ne pourroient avoir la force en partage, car ils ne pourroient avoir l'inertie, étant fuppofés

ſans maſſe, & n'ayant pas en eux la viteſſe, ils ne pourroient en aucune manière avoir la force motrice.

Troiſième Corollaire, qu'il ſe perd de la force.

Il paroît évidemment, que ſi la force eſt proportionelle au mouvement, il ſe perd de la force, puiſqu'il ſe perd du mouvement. L'exemple apporté par le grand *Newton*, à la fin de ſon optique, demeure inconteſtable.

Donc il ſe perd à tout moment de la force dans la nature, il faut un principe qui la renouvelle; ce principe n'eſt-il pas l'attraction, quelle que puiſſe être la cauſe de l'attraction?

Réſomption.

J'ai non ſeulement fait l'analyſe la plus exacte que j'ai pû de l'ouvrage

le plus méthodique, le plus ingénieux & le mieux écrit qui ait paru en faveur de *Leibnitz*; j'ai pris la liberté d'y joindre mes doutes, que les Lecteurs pourront éclaircir, je n'ai point touché aux objections que l'illustre Auteur a adressées à Mr. de *Mairan* dans le Chapitre de la force des corps, c'est à ce Philosophe à répondre, & on attend avec impatience les solutions qu'il doit donner des difficultés qu'on lui fait. Je croirois lui faire tort en répondant pour lui, il est seul digne d'une telle adversaire. La vérité gagnera sans doute à ces contradictions qui ne doivent servir qu'à l'éclaircir, & ce sera un modèle de la dispute littéraire la plus profonde & la plus polie.



Mémoire ſur un ouvrage de Phyſique de Madame la Marquiſe du Chatelet, lequel a concouru pour le prix de l'Académie des Sciences en 1738. Par Mr. de Voltaire.

Le Public a vû cette année, un des évènemens les plus honorables pour les Beaux-Arts. De près de trente Diſſertations préſentées par les meilleurs Philoſophes de l'Europe pour les prix que l'*Académie* des *Sciences* devoit diſtribuer l'année 1738, il n'y en eût que cinq qui concoururent, & l'une de ces cinq étoit d'une Dame dont le haut rang eſt le moindre avantage.

L'Académie des Sciences a jugé cette pièce digne de l'impreſſion, & vient de la joindre à celles qui ont eu le

prix. On ſait que c'eſt en effet être couronné, que d'être imprimé par ordre de cette Compagnie.

Le premier prix d'Eloquence, que donna une autre fois l'Académie françoiſe fût remporté par une perſonne du même ſexe. Le Diſcours ſur la Gloire compoſé par Mademoiſelle *Scuderi*, ſera longtems mémorable par cette époque. Mais on peut dire ſans flatterie, que l'Eſſai de Phyſique de l'illuſtre Dame, dont il eſt ici queſtion, eſt autant au deſſus du Diſcours de Mademoiſelle *Scuderi* que les véritables connoiſſances ſont au deſſus de l'Art de la parole, ſans qu'on prétende en cela diminuer le mérite de l'Eloquence.

Le ſujet étoit *la nature du feu & ſa propagation.*

L'ouvrage, dont je rends compte, eſt fondé, en partie, ſur les idées

du grand *Newton*, ſur celles du célèbre Mr. *s'Graveſande*, actuellement vivant, mais ſurtout ſur les expériences, & les découvertes de Mr. *Boerhave*, qui dans ſa Chymie, a traité à fonds cette matière, & l'Europe ſavante ſait avec quel ſuccès.

Il eſt vrai que ces notions ne ſont pas généralement goûtées par Meſſieurs de l'Académie des Sciences; & quoique l'Académie en corps n'adopte aucun ſyſtême, cependant il eſt impoſſible que les *Académiciens* n'adjugent par le prix, aux opinions les plus conformes aux leurs.

Car toutes choſes d'ailleurs égales, qui peut nous plaire que celui qui eſt de nôtre avis?

C'eſt ainſi qu'on couronna, il y a quelques années, un bon ouvrage du *Revérend Père Maziere*, dans lequel il dit, *qu'on ne s'aviſera plus d'ad-*

ſentiment de *Boerhaave*, on ne voit jamais ce feu, que lorſqu'il touche quelque objet. Nous voyons les choſes matérielles embraſées, mais pour le feu qui les embraſe, il eſt prouvé que nous ne le voyons jamais. Car il n'y a pas deux ſortes de feu. Cet Etre qui dilate tout, qui échauffe tout, ou qui éclaire tout, eſt le même que la lumière: or la lumière ſert à faire voir, & n'eſt-elle même jamais apperçue. Donc nous n'appercevons jamais le feu pur, qui eſt la même choſe que la lumière.

Mais pour être convaincu que le feu ne ſauroit être un mixte, produit par d'autres mixtes, il me ſuffit de faire les réflexions ſuivantes:

Qu'entendés-vous par ce mot *produire?* ſi le feu n'eſt que développé, n'eſt que délivré de la priſon où il

étoit,

étoit, lorſqu'il commença à paroître, il exiſtoit donc déja. Il y avoit donc une ſubſtance de feu, un feu élémentaire caché dans les corps dont il échappe.

Si le feu eſt un mixte, compoſé des corps qui le produiſent, il retient donc la ſubſtance de tous les corps, la lumière eſt dans de l'huile, du ſel, du ſoufre, elle eſt donc l'aſſemblage de tous les corps. Cet Etre ſi ſimple, ſi différent des autres Etres eſt donc le reſultat d'une infinité de choſes, auxquelles il ne reſſemble en rien. N'y auroit-il pas dans cette idée une contradiction manifeſte? Et n'eſt-il pas bien ſingulier que dans un tems, où la Philoſophie enſeigne aux hommes qu'un brin d'herbe ne ſauroit être produit, & que ſon germe doit être auſſi ancien que le monde, on puiſſe dire que le feu répandu dans toute la

nature eſt une production de ſels, de ſoufres, & de la matière éthérée. Quoi! je ſerai contraint d'avouer que tout l'arrangement, que tout le mouvement poſſible ne pourront jamais former un grain de moutarde, & j'oſerois aſſurer que le mouvement de quelques végétaux, & d'une prétendue matière éthérée fait ſortir du néant cette ſubſtance de feu, cette même ſubſtance inaltérable que le ſoleil nous envoye, qui a des propriétés ſi étonnantes, ſi conſtantes, qui ſeule s'infléchit vers les corps, ſe refracte ſeule, & ſeule produit un nombre fixe de couleurs primitives.

Que cette idée des fameux *Boerhaave* & des Philoſophes modernes eſt belle, c'eſt-à-dire vraie, *que rien ne ſe peut changer en rien!* Nos corps ſe détruiſent à la vérité, mais les choſes dont ils ſont compoſés, re-

ſtent à jamais les mêmes. Jamais l'eau ne devient terre; jamais la terre ne devient eau. Il faut avouer que le grand *Newton* fût trompé par une fauſſe expérience, quand il crut que l'eau pouvoit ſe changer en terre. Les expériences de *Boerhaave*, ont prouvé le contraire. Le feu eſt comme les autres élémens des corps; il n'eſt jamais produit d'un autre, & n'en produit aucun. Cette idée ſi philoſophique, ſi vraie, s'accorde encore mieux que toute autre avec la puiſſante ſageſſe de celui qui a tout créé, & qui a répandu dans l'univers une foule incroyable d'Etres, leſquels peuvent bien ſe mêler, ſe confondre, aider au développement les uns des autres; mais ne peuvent jamais ſe convertir en d'autres ſubſtances.

Je prie chaque Lecteur d'aprofondir cette opinion, & de voir si elle tire sa sublimité d'une autre source que de la vérité.

A cette vérité, l'illustre Auteur ajoute l'opinion que le feu n'est point pésant, & j'avoue que, quoique j'aie embrassé l'opinion contraire, après les *Boerhaave* & les *Muschenbrock*, je suis fort ébranlé par les raisons qu'on voit dans la Dissertation.

Je ne sais si toutes les autres matières, ayant reçu de Dieu la propriété de la gravitation, il n'étoit pas nécessaire qu'il y en eût une, qui servit à désunir continuellement des corps que la gravitation tend à réunir sans cesse. Le feu pourroit bien être l'unique agent, qui divise tout ce que le reste assemble. Au moins si le feu est pésant, on doit être fort incertain

de dépofer en faveur de fon poids, & qui toutes, en prouvant trop, ne prouvent rien. Il eft beau de fe défier de l'expérience même.

L'illuftre Auteur femble prouver par l'expérience & par le raifonnement que le feu tend toûjours à l'équilibre, & qu'il eft également répandu dans tout l'efpace? Elle examine enfuite comment il s'éteint, comment la glace fe forme, & il eft à croire que ces recherches fi bien faites, & fi bien expofées, auroient eu le prix, fi on n'y avoit ajouté une opinion trop hardie.

Cette opinion eft que le feu n'eft ni efprit ni matière. C'eft fans doute élargir la fphère de l'efprit humain & de la nature, que de réconnoître dans le Créateur, la puiffance de former une infinité de fubftances, qui ne tiennent ni à cet Etre purement

penſant, dont nous ne connoiſſons rien, ſinon la penſée, ni à cet Etre étendu, dont nous ne connoiſſons guéres que l'étendue diviſible, figurable & mobile. Mais il eſt bien hardi peut-être, de refuſer le nom de matière,. au feu, qui diviſe la matière, & qui agit comme toute matière par ſon mouvement.

Quoiqu'il en ſoit de cette idée, le reſte n'en eſt ni moins exact, ni moins vrai. Tout le Phyſique du feu reſte le même. Toutes ſes propriétés ſubſiſtent, & je ne connois d'erreurs capitales en phyſique, que celles qui vous donnent une fauſſe économie de la nature. Or qu'importe que la lumière ſoit un Etre à part, ou un Etre ſemblable à la matière, pourvû qu'on démontre que c'eſt un élément doué des propriétés, qui n'appartien-

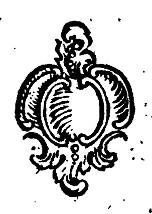
nent qu'à lui? C'eſt par-là qu'il faut conſidérer cette Diſſertation; elle ſeroit très eſtimable, ſi elle étoit de la main d'un Philoſophe uniquement occupé de ces recherches; mais qu'une Dame, attachée d'ailleurs à des ſoins domeſtiques, au Gouvernement d'une famille, & à beaucoup d'affaires, ait composé un tel ouvrage, je ne ſais rien de ſi glorieux pour ſon ſexe, & pour le tems éclairé dans lequel nous vivons.

Un des plus ſages Philoſophes de nos jours, Mr. l'Abbé *Conty*, noble Vénitien, qui a cultivé toûjours la Poëſie & les Mathématiques, ayant lû l'ouvrage de cette Dame, ne pût s'empêcher de faire ſur le champ, ces Vers italiens, qui ſont également honneur, & au Poëte & à Madame la Marquiſe *du Chatelet.*

Si d'Urania, e d'amor queſta é la figlia,
  Cui d'el bel Globo la cuſtodia diero,
L'infaillibili parche, el ſommo impero,
  Sù tutta l'amoroſa ampia famiglia.

Ad amore, nel volto, ella ſimiglia
  Ad Urania, nel rapido penſiero
  Chè ſà d'og'aſtro il moto, ed il ſentiero,
  Ed onde argentea abbia luce, aurea, Vermiglia.

Non t'inganni, mi diſſe il franco vate;
  Ma Coſtei non da Urania, e non da amore;
  Ma da Minerva, ed Apollo ebbe i natali,
  Come à Minerva, à lei furo ſuelate,
  L'opre di Giove, ed ella il Genitore,
  Propórle qual oracolo à mortali.



Doutes ſur la Méſure des Forces motrices, & ſur leur Nature, préſentés à l'Académie des Sciences de Paris.

PREMIERE PARTIE.

1. Une preſſion quelconque en un tems peut-elle donner autre choſe qu'une viteſſe, & ce qu'on appelle une force?

2. Si une preſſion en un tems ne peut donner qu'une force, deux preſſions dans le même tems ne donneront-elles pas ſimplement 2 viteſſes & deux forces?

3. Donc en deux tems une preſſion fait ce que deux preſſions égales font en un tems. Elle donne 2 viteſſes & 2 de force, car 2x1-1x2.

4. Donc si de deux corps égaux, le premier fait le double d'effets de l'autre, c'est qu'il aura double vitesse, & s'il fait le quadruple d'effets, avec deux de vitesse, c'est en 2 tems.

5. Donc, si on veut que la force soit le produit du quarré de la vitesse par la masse, il faudroit qu'un corps avec double vitesse opérât dans le même tems une action quadruple de celle d'un corps égal qui n'auroit qu'une vitesse simple.

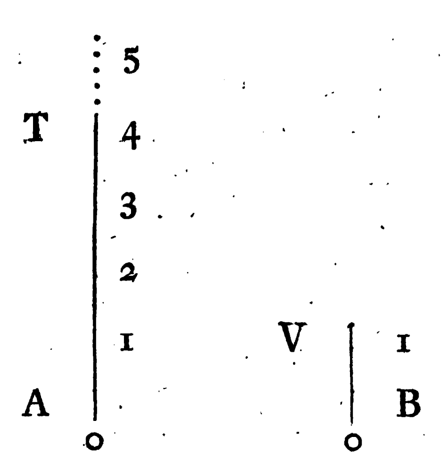
Il faudroit donc que le ressort A, égal à B, tendu comme 2, poussât une boule à 4 de distance, dans le même tems que le ressort B, tendu comme 1, ne la pousse qu'à un de distance; mais c'est ce qui ne peut arriver jamais.

6. Donc tous les cas, où cette contradiction d'une vitesse double qui agit comme 4, paroît se trouver, doi-

vent être décompoſés & ramenés à la ſimplicité de cette loi inviolable, par laquelle 2 de viteſſe ne donne qu'un effet double d'une viteſſe en tems égal.

7. Or tous ces cas contradictoires dans lesquels une viteſſe double fait un effet quadruple, rentrent dans la loi ordinaire, quand on voit que cet effet quadruple n'arrive qu'en 2 tems, en réduiſant le mouvement accéleré & retardé en uniforme.

8. Si cette méthode de reduire le mouvement retardé en uniforme, n'étoit pas juſte, cela n'empêcheroit pas que les principes ci-deſſus ne fuſſent vrais. Ce ſeroit ſeulement une fauſſe explication d'un principe inconteſtable; & ſi elle eſt juſte, c'eſt un nouveau degré de clarté qu'elle donne à ces principes. Voyons donc ſi elle eſt juſte.



9. Le mobile A, égal à B, reçoit 2 de viteſſe, & B, un degré. Ils trouvent en montant, les impulſions de la péſanteur, ou en marchant ſur un plan poli des obſtacles égaux quelconques. A ſurmonte 4 de ces obſtacles égaux ou de ces impulſions, & arrive en T, où il perd toute ſa force; B ne réſiſte qu'à une de ces impulſions, & ne fait que le quart du chemin de A.

Or il eſt démontré que A n'arrive qu'en 2 tems en T, & B en un tems en V;

Donc juſques-là cette méthode eſt d'une juſteſſe parfaite.

10. Maintenant, ſi dans cet eſpace A T le corps A n'eſt parvenu à l'eſpace 3 à la fin du premier tems, que par la même raiſon que le corps B n'eſt parvenu qu'au numero un, la demonſtration devient de plus en plus aiſée à ſaiſir.

Or on démontre facilement que le corps A doit aller à 2 - 1; car la péſanteur ou la réſiſtance quelconque qui agit également ſur les 2 mobiles, ôte 1 à B, quand elle ôte 1 au mobile A:

Donc le mobile A doit aller à 3, quand le mobile B n'eſt allé qu'à 1, &c.

Donc le corps A ne fait qu'en 2 tems le quadruple de B; dont l'effet n'eſt que double, proportionel en tems égal à la cauſe qui eſt double, &c.

II. Si on pourſuit cette démonſtration, on voit que par un mouvement uniforme, B iroit de 1 à 2 au ſecond tems, & A, qui a la force double, iroit d'un mouvement uniforme de 3 à 5.

Or l'eſpace de 3 à 4, que le corps A ne parcourt pas dans ſe premier moment, joint à l'eſpace de 4 à 5 qu'il ne parcourt pas dans le ſecond moment repréſente la force contraire qui lui ôte la ſienne; de même l'eſpace de 1 à 2, que B ne parcourt pas, repréſente la force contraire qui a éteint la force de B.

Or, ces forces contraires ſont proportionelles à celles qu'elles détruiſent. L'eſpace 5, 3 eſt double de

l'eſpace B, 1, donc la force détruite dans le corps A n'eſt que double de celle détruite dans le mobile B; donc que la démonſtration eſt en tout d'une entière exactitude.

12. Si l'eſprit, convaincu que le mobile A n'a fait qu'en 2 tems l'effet quadruple du mobile B, conſerve quelque ſcrupule ſur ce qu'au premier tems le mobile A ſurmonte 3 obſtacles, ou remonte à 3 malgré la reſiſtance de la péſanteur, tandis que le mobile B ne ſurmonte que 1, ou ne s'élève qu'à l'eſpace 1, ſi dis-je, on ne trouve pas dans ce premier tems le rapport de 3 à 1, cette difficulté a été levée, comme on le va voir.

13. Les deux tems dans leſquels le mobile A agit, & les eſpaces qu'il franchit, ſont réellement diviſés en autant d'inſtans que l'eſprit veut en aſſigner; ainſi, au lieu de 4 eſpaces

que A doit parcourir en 2 tems, concevons 100 parties d'eſpace en dix tems pour A, & 50 parties d'eſpace en 5 tems pour B. Rangeons cette progreſſion ſous deux colonnes.

A 2 viteſſes	B 1 viteſſe
premier tems eſpaces parcourus	
19 — 20 — 1	9 — 10 — 1
ſecond tems.	

Les obſtacles agiſſant en la même raiſon que la gravité

17 — 20 — 3	7 — 10 — 3
troiſième tems.	
15 — 20 — 5	5 — 10 — 5

Il eſt aiſé de voir, en pourſuivant cette progreſſion, que les eſpaces parcourus ſont d'abord doubles l'un de l'autre moins l'eſpace non parcouru qui

qui eſt 1, indique pour l'un & pour l'autre mobile. Cet eſpace non parcouru qui eſt 1, indique donc ici le rapport, qui, ſans lui, ſeroit à cet inſtant de 20 à 10, c'eſt-à-dire de 2 à 1. En ſuivant toûjours cette progreſſion; on voit que le mobile A aura parcouru en 5 tems 75 d'eſpace, & que B en aura parcouru 25, ce qui devient en cinq tems le même rapport qu'on trouvoit au premier inſtant de 3 à 4, quand on ne compte que 2 inſtans.

Ainſi donc, ſi on vouloit attribuer 3 de force au mobile A, parce qu'en comptant 2 tems, il a franchi au premier tems 3 eſpaces, on ſeroit auſſi bien reçu à lui imputer ici 19 de force, parceque dans la diviſion de 5 tems il parcourt d'abord 19; ce qui ſeroit une contradiction évidente.

Si donc on veut ſeulement bien faire attention que les obſtacles ſont égaux, & que les viteſſes & les tems ne le ſont point, il eſt à croire qu'enfin tout le monde ſe rendra à cette démonſtration.

Je ſuppoſe qu'il reſtât encore quelque doute ſur les vérités précédentes, l'expérience ne décide-t-elle pas ſans retour la queſtion ? Et l'ancienne manière de calculer n'eſt-elle pas ſeule recevable, ſi par elle on rend une raiſon pleine de tous les cas auxquels la force ſemble être le produit du quarré de la viteſſe par la maſſe ? tandis que la nouvelle manière ne peut en aucun ſens rendre raiſon des effets proportionels à la ſimple viteſſe.

15. Or, il eſt conſtant qu'en diſtinguant les tems, on ne trouve jamais qu'une force proportionelle à la

viteſſe en tems égaux, quoiqu'en des tems inégaux l'effet ſoit comme le quarré de la viteſſe: mais lorſqu'une ſimple viteſſe fait effet comme 1, & que 2 viteſſes dans le même tems agiſſent préciſément comme 2 il n'y a plus alors de quarré qui puiſſe expliquer cet effet ſimple, il ne reſte donc qu'à voir des exemples.

16. S'il y a un cas où la force paroiſſe être comme le quarré de la viteſſe, c'eſt dans le choc des fluïdes qui agiſſent en effet en raiſon doublée de leur viteſſe; mais s'il eſt démontré que les fluïdes n'agiſſent ainſi que parcequ'en un tems donné, chaque particule n'agit qu'avec ſa maſſe multipliée par ſa ſimple viteſſe, reſtera-t-il quelque doute ſur l'évaluation des forces motrices?

La ſomme totale des impreſſions d'un corps quelconque eſt égal à l'im-

preſſion de chaque partie, répétée autant de fois qu'il y a de parties dans ce corps.

Soit conçu un fluide qui preſſe comme 100 contre un plan uni, & de hauteur égale à ce fluide, cette action eſt le produit de 10 X 10.

Donc ſi vous concevez un corps diviſé en 10, chaque partie n'a que 10 de viteſſe, & les 10 parties enſemble font la ſomme de 100 quarré de 10.

Et ſi on diſoit que chaque partie agit comme le quarré de ſa viteſſe, chacune de ſes parties agiroit alors comme 100, & le fluide auroit une action totale comme 1000; ce qui ne ſeroit plus alors le quarré de la viteſſe, mais le cube, dont on ne trouve ici, comme partout ailleurs que le produit de la viteſſe par la maſſe.

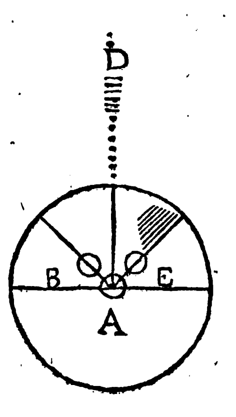
17. Eſt-il permis de redire encore ce qui a tant été dit, que des corps

qui ſe choquent en raiſon réciproque des viteſſes & des maſſes, agiſſent toûjours en cette proportion, & non en celle du quarré, & que les corps 1 choquant avec 10 de viteſſe, le corps 10 qui n'a que la viteſſe 1, la preſſion eſt égale de part & d'autre, & qu'ainſi les forces ſont évidemment égales?

18. L'expérience propoſée par Mr. *Jurin*, n'eſt-elle pas une preuve ſans replique que 2 viteſſes en un tems ne donnent que 2 de force? on ſait que c'eſt un plan mobile à qui on donne la viteſſe 1, ſur lequel on fait rouler, ſelon la même direction, une boule avec la même viteſſe. Ces 2 de viteſſe en un même tems ne feront jamais d'effet que comme 2, & non comme 4.

19. Les défenſeurs des forces vives ont-ils bien réfuté cette expérien-

en disant que le ressort qui donne la vitesse 1 à la boule, étant appuyé lui-même sur ce plan mobile, fait reculer ce plan & dérange l'expérience? N'est-il pas aisé de remédier à ce petit dechet de mouvement que le plan mobile doit éprouver? on n'a qu'à fixer le ressort à un appui inébranlable, & jetter avec ce ressort la boule sur le plan mobile. L'expérience peut se faire, l'effet ne peut s'en contester; la question n'est-elle pas alors décidée de fait?



20. N'eſt-il pas encore évident que ces cas, tels que Monſieur *Herman* rapporte, & tous les cas poſſibles où un mobile ſemble communiquer plus de force qu'il n'a, ſont tous ſoumis à la diſtinction du tems & à l'examen des forces du reſſort? Par exemple, quand on dit qu'une boule ſous double ayant la viteſſe 2, communique en un tems une force quadruple aux deux boules doubles qu'elle frappe à la fois ſous un angle de 60 degrés, la ſeule inſpection de cette expérience ne démontre-t-elle pas que les deux boules choquées ne feront qu'en 2 tems le chemin qu'en fait en un tems la boule choquante; car A avec 2 de viteſſe eut été en D double du rayon, dans le même tems que B & E parcouront chacune leur rayon?

21. Ne paroît-il pas encore que dans le choc des corps à reſſort, ce ſeroit ſe faire illuſion de croire que la force motrice ſoit le produit du quarré de la viteſſe, ſur ce que les quarrés de cette viteſſe multipliés par les maſſes, ſont toûjours après le choc égaux à la maſſe du corps choquant, multiplié par le quarré de ſa viteſſe? Cette augmentation de forces qu'on trouve après le choc, ne vit-elle pas évidemment de la propriété des corps à reſſort? & n'eſt-ce pas cette propriété qui fait qu'une boule, choquée par le moyen de 20 boules intermédiaires, toutes en raiſon ſous double, peut acquérir vingt mille fois plus de force que ſi elle étoit choquée par la premiere boule ſeulement? Or il eſt démontré que dans ce cas ce n'eſt pas cette premiere boule qui poſſédoit ces vingt mille de forces; n'eſt-

il donc pas de la derniere évidence que c'est au ressort qu'il faut attribuer cette prodigieuse augmentation?

Donc, de quelque côté qu'on se tourne, soit que l'on consulte l'expérience, soit qu'on calcule, on trouve toûjours que la valeur des forces motrices est la masse par la vitesse.

SECONDE PARTIE.

De la Nature & de la Force.

1. Maintenant s'il est bien prouvé que ce qu'on appelle force motrice, est le produit de la simple vitesse par la masse, ne sera-t-il pas moins aisé de parvenir à connoître ce que c'est que cette force?

2. Dabord, si elle est la même dans un corps qui n'est pas en mouvement, comme dans le bras d'une balance en repos, & dans un corps

qui eſt en mouvement, n'eſt-il pas clair qu'elle eſt toûjours de même nature, & qu'il n'y a point deux eſpèces de force, l'une morte, & l'autre vive, dont l'une différe infiniment de l'autre? à moins qu'on ne diſe auſſi qu'un liquide eſt infiniment plus liquide quand il coule, que quand il ne coule pas.

3. Si la force n'eſt autre choſe que le produit d'une maſſe par ſa viteſſe, ce n'eſt donc préciſement que le corps lui même, agiſſant, ou prêt à agir avec cette viteſſe. La force n'eſt donc pas un être à part, un principe interne, une ſubſtance qui anime les corps, & diſtinguée des corps, comme quelques Philoſophes l'ont prétendu.

4. Cette force, qui n'eſt rien, ſinon l'action des corps en mouvement, n'eſt donc primitivement dans des

êtres ſimples qu'on nomme monades, lesquelles ces Philoſophes diſent être ſans étendue, & conſtituer cependant la matière étendue, & quand même ces êtres exiſteroient, il ne paroît pas plus qu'ils puiſſent avoir une force motrice, qu'il ne ſemble que des Zéros puiſſent former un nombre.

5. Si cette force n'eſt qu'une propriété, elle eſt ſujette à variations, comme toutes les modes de la matière, & ſi elle eſt en même raiſon que la quantité du mouvement, n'eſt-il pas clair que ſa quantité s'altére, ſi le mouvement augmente ou diminue.

6. Or, il eſt de fait que la quantité de mouvement augmente toutes les fois qu'un petit corps à reſſort en choque un plus grand en repos. Par exemple, le mobile élaſtique A, qui a 20 de maſſe & 11 de viteſſe, choque B en repos, dont la maſſe eſt

200, A rejaillit avec une quantité de mouvement de 180, & B marche avec 400.

Ainſi A, qui n'avoit que 20XII-220 a produit 580. D'un autre côté il ſe perd, comme on en convient, beaucoup de mouvement dans le choc des corps inélaſtiques;

Donc la force augmente & diminue.

7. Les Philoſophes, qui ont dit que la permanence de la quantité de forces eſt une beauté néceſſaire dans la nature, ont-ils plus raiſon que s'ils diſoient que la même quantité d'eſpèces, d'individus de figures, &c. eſt une beauté néceſſaire?

8. S'il eſt inconteſtable que le choc d'un petit corps contre un plus grand, produiſe une force beaucoup plus grande que celle que ce petit corps poſſédoit, ne ſuit-il pas évidemment

que les corps ne communiquent point de force proprement dite? car dans l'exemple ci dessus, où 20 de masse avec 11 de vitesse ont produit 580 de force, le corps B qui a 200 de masse, acquiert une force de 400, qui n'est que le résultat de la masse 200 par la vitesse 2. Or, certainement il n'a pas reçu de lui sa masse, il n'a reçu que sa vitesse, laquelle n'est qu'un des composans, un des instrumens de la force, dont les corps ne communiquent point la force.

9. Mais la masse & le mouvement suffisent-ils pour opérer cette force? ne faut-il pas évidemment l'inertie, sans laquelle la matière ne resisteroit pas, & sans laquelle il n'y auroit nulle action? L'inertie, le mouvement & la masse suffisent-ils, ne faut-il pas un principe qui tienne tous les corps de la nature en mouve-

ANECDOTES
SUR
LOUIS XIV. (*).

LOUIS XIV. étoit, comme on ſait le plus bel homme & le mieux fait de ſon Royaume. C'étoit lui que *Racine* déſignoit dans *Berenice* par ces Vers.

En quelque obſcurité que le ciel l'eût fait naître,
Le monde en le voyant eût réconnu ſon maître.

(*) HENRI IV. & LOUIS XIV. ont eu de grands droits au ſouvenir de la poſtérité, mais il faut convenir que Mr. de *Voltaire* n'a pas nui à leur gloire. Quand on lit le *Siècle de Louis le Grand*, on croit lire l'Hiſtoire des beaux Siècles d'*Athènes* & de *Rome*. Nulle autre Hiſtoire moderne n'inſpire cet intérêt, & ne rehauſſe autant la Nation. Il ſemble que rien ne pouvoit être indifférent du Monarque qui la gouvernoit alors.

Le

Le Roi ſentit bien que cette Tragédie & ſurtout ces deux Vers, étoient faits pour lui. Rien n'embellit d'ailleurs comme une couronne. Le ſon de ſa voix étoit noble & touchant. Tous les hommes l'admiroient & toutes les femmes ſoupiroient pour lui. Il avoit une démarche qui ne pouvoit convenir qu'à lui ſeul, & qui eût été ridicule en tout autre. Il ſe complaiſoit à impoſer par ſon air. L'embarras de ceux qui lui parloient, étoit un hommage qui flattoit ſa ſupériorité. Ce vieil Officier, qui en lui demandant une grace, balbutioit, récommençoit ſon diſcours, & qui enfin lui dit, Sire, au moins je ne tremble pas ainſi devant vos ennemis, n'eût pas de peine à obtenir ce qu'il demandoit.

La nature lui avoit donné un tempérament robuſte. Il fit parfaitement

tous ſes exercices; jouoit très-bien à tous les jeux qui demandent de l'adreſſe & de l'action; il danſoit les danſes graves avec beaucoup de grace. Sa conſtitution étoit ſi bonne, qu'il fit toûjours deux grands repas par jour, ſans altérer ſa ſanté; ce fût la bonté de ſon tempérament qui fit l'égalité de ſon humeur. *Louis XIII.* infirme étoit chagrin, foible & difficile. *Louis XIV.* parloit peu, mais toûjours bien. Il n'étoit pas ſavant, mais il avoit le goût juſte. Il entendoit un peu l'Italien & l'Eſpagnol, & ne put jamais apprendre le Latin, que l'on montre toûjours aſſez mal dans une éducation particulière, & qui eſt de toutes les ſciences la moins utile à un Roi. On a imprimé ſous ſon nom une traduction des Commentaires de *Céſar*. Ce ſont les thémes, mais on les faiſoit avec lui; il

y avoit peu de part, & on lui disoit qu'il les avoit faits. J'ai ouï dire au Cardinal de *Fleury*, que *Louis XIV.* lui avoit un jour demandé ce que c'étoit que le Prince *Quemadmodum*, mot sur lequel un Musicien dans un motet avoit prodigué, selon leur coutume, beaucoup de travail; le Roi lui avoua à cette occasion qu'il n'avoit presque jamais rien sçû de cette langue. On eût mieux fait de lui enseigner l'Histoire, la Géographie, & surtout la vraie Philosophie, que les Princes connoissent si rarement. Son bon sens & son goût naturel supléerent à tout. En fait des Beaux-Arts, il n'aimoit que l'excellent. Rien ne le prouve mieux que l'usage qu'il fit de *Racine*, de *Boileau*, de *Moliere*, de *Bossuet*, de *Fenelon*, de *le Brun*, de *Girardon*, de *le Notre*, &c. Il donna même quelquefois à *Quinault*

des ſujets d'Opera, & ce fût lui qui choiſit *Armide*. Mr. de *Colbert* ne protégea tous les Arts & ne les fit fleurir que pour ſe conformer au goût de ſon maître, car Mr. de *Colbert* étant ſans Lettres, élevé dans le négoce & chargé par le Cardinal *Mazarin* de détails d'affaires, ne pouvoit avoir pour les Beaux-Arts ce goût que donne naturellement une Cour galante, à laquelle il faut des plaiſirs au deſſus du vulgaire. Mr. *Colbert* étoit un peu ſec & ſombre; ſes grandes vues pour la Finance & pour le Commerce, où le Roi étoit & devoit être moins intelligent que lui, ne s'étendirent pas d'abord juſqu'aux Arts aimables; il ſe forma le goût par l'envie de plaire à ſon maître, & par l'émulation que lui donnoit la gloire acquiſe par Mr. *Fouguet* dans la protection des Lettres, gloire qu'il con-

ſerva dans ſa diſgrace. Il ne fit d'abord que de mauvais choix, & lorsque *Louis XIV.* en 1662 voulut favoriſer les Lettres, en donnant des penſions aux hommes de génie & même aux Savans, *Colbert* ne s'en rapporta qu'à ce *Chapelain*, dont le nom eſt depuis devenu ſi ridicule, grace à ſes ouvrages & à *Boileau*; mais il avoit alors une grande réputation, qu'il s'étoit faite par un peu d'érudition, aſſez de critique & beaucoup d'adreſſe; c'eſt ce choix qui indigna *Boileau*, jeune encore, & qui lui inſpira tant de traits ſatyriques. Mr. de *Colbert* ſe corrigea depuis, & favoriſa ceux qui avoient des talens véritables, & qui plaiſoient au maître.

Ce fût *Louis XIV.* qui de ſon propre mouvement donna des penſions à *Boileau*, à *Racine*, à *Peliſſon*, à beaucoup d'autres; il s'entretenoit

quelquefois avec eux, & même lorſque *Boileau* ſe fût rétiré à *Auteuil*, étant affoibli par l'âge, & qu'il vint faire ſa cour au Roi pour la dernière fois, le Roi lui dit, ſi votre ſanté vous permet de venir encore quelquefois à *Verſailles*, j'aurai toûjours une demie heure à vous donner. Au mois de Septembre 1690, il nomma *Racine* du voyage de *Marly*, & il ſe faiſoit lire par lui les meilleurs ouvrages du tems.

L'année d'auparavant il avoit gratifié *Racine* & *Boileau*, chacun de mille piſtoles, qui font vingt mille livres d'aujourd'hui pour écrire ſon Hiſtoire, & il avoit ajouté à ce préſent quatre mille livres de penſion.

On voit évidemment par toutes ces libéralités répandues de ſon propre mouvement, & ſurtout par ſa faveur accordée à *Péliſſon*, perſécuté

par *Colbert*, que ſes Miniſtres ne dirigeoient point ſón goût. Il ſe porta de lui-même à donner des penſions à pluſieurs ſavans étrangers, & Mr. *Colbert* conſulta Mr. *Perrault* ſur le choix de ceux qui reçurent cette gratification ſi honorable pour eux & pour le Souverain. Un de ſes talens étoit de tenir une Cour, il rendit la ſienne la plus magnifique & la plus galante de l'Europe. Je ne ſais pas comment on peut lire encore des deſcriptions de fêtes dans des Romans, après avoir lû celles que donna *Louis XIV*. Les fêtes de *Saint Germain*, de *Verſailles*, ſes carouſels ſont au deſſus de ce que l'imagination la plus romaneſque a inventé. Il danſoit d'ordinaire à ces fêtes avec les plus belles perſonnes de ſa Cour; il ſembloit que la nature eût fait des efforts pour ſeconder le goût

de *Louis XIV*. Sa Cour étoit remplie des hommes les mieux faits de l'Europe, & il y avoit à la fois plus de trente femmes d'une beauté accomplie. On avoit soin de composer des danses figurées, convenables à leurs caractères & à leurs galanteries. Souvent même les pièces qu'on représentoit étoient remplies d'allusions fines, qui avoient rapport aux intérêts secrets de leurs cœurs. Non seulement il y eût de ces fêtes publiques dont *Moliere* & *Lully* furent les principaux ornemens; mais il y en eût de particulières, tantôt pour Madame, belle-sœur du Roi, tantôt pour Madame de la *Valiere*, il n'y avoit que peu de Courtisans qui y fussent admis; c'étoit souvent *Benserade* qui en faisoit les Vers, quelquefois un nommé *Bellot*, Valet de Chambre du Roi. J'ai vû des Canevas de ce der-

nier, corrigés de la main de *Louis XIV.* On connoît ces Vers galans que faisoit *Benserade* pour ces Ballets figurés, où le Roi dansoit avec sa Cour; il y confondoit presque toûjours par une allusion délicate la personne & le rôle. Par exemple, lorsque le Roi dans un de ces Ballets représentoit *Apollon*; voici ce que fit pour lui *Benserade*.

Je doute qu'on le prenne avec nous sur le ton
De Daphné de Phaëton;
Lui trop ambitieux, elle trop inhumaine.
Il n'est point là de piége où vous puissiez donner,
Le moyen de s'imaginer
Qu'une femme vous fuye, ou qu'un homme vous mene.

Lorsqu'il eût marié son petit-fis, le Duc de Bourgogne à la Princesse *Adelaïde* de Savoye, il fit jouer des

Comédies pour elle dans un des appartemens de *Verſailles*. *Duché*, l'un de ſes domeſtiques, Auteur du bel Opéra d'*Iphigénie*, compoſa la Tragédie d'*Abſalon* pour ces fêtes ſecrettes, Madame la Ducheſſe de Bourgogne repréſentoit la fille d'*Abſalon*; le Duc d'Orléans, le Duc de la *Valiere* y jouoient, le fameux Acteur *Baron* dirigeoit la troupe & y jouoit auſſi.

Il y avoit alors appartemens trois fois la ſemaine à *Verſailles*; la Galerie & toutes les pièces étoient remplies, on jouoit dans un ſalon, dans l'autre il y avoit muſique, dans un troiſième une collation. Le Roi animoit tous ces plaiſirs par ſa préſence. Quelquefois il faiſoit dreſſer dans la Galerie des boutiques garnies des bijoux les plus précieux, il en faiſoit des Loteries, ou bien on les jouoit

à la rafle, & Madame la Ducheſſe de Bourgogne diſtribuoit ſouvent les lots gagnés.

C'étoit au milieu de tous ces amuſemens magnifiques & des plaiſirs les plus délicats, qu'il forma ces vaſtes projets, qui firent trembler l'Europe; il mena la Reine & toutes les Dames de ſa Cour ſur la frontière. A la Guerre de 1667, il diſtribua pour plus de cent mille écus de préſens, ſoit aux Seigneurs Flamands, qui venoient lui rendre leurs reſpects, ſoit aux Députés des villes, ſoit aux Envoyés des Princes, qui venoient le complimenter, & il ſuivoit en cela ſon goût pour la magnificence, autant que la politique. C'eſt ſur quoi on ne peut aſſez s'étonner, qu'on l'ait oſé accuſer d'avarice dans preſque toutes les pitoyables hiſtoires, qu'on a compilées de ſon regne: jamais

Prince n'a plus donné, plus à propos & de meilleure grace.

Les plaiſirs nobles dont il occupa ſans ceſſe la plus brillante Cour du monde, ne l'empêcherent point d'aſſiſter régulierement à tous ſes Conſeils; il les tenoit même pendant qu'il étoit malade, & il ne s'en diſpenſa qu'une fois pour aller à la chaſſe, il y avoit peu d'affaires ce jour-là, il entra pour dire qu'il n'y auroit point de Conſeil, & le dit en parodiant ainſi ſur le champ un Air d'un Opéra de *Quinault* & de *Lully*.

Le Conſeil à ſes yeux a beau ſe préſenter:
Sitôt qu'il voit ſa chienne, il quitte tout pour elle
Rien ne peut l'arrêter
Quand la chaſſe l'appelle.

Il avoit fait quelques petites Chanſons dans ce goût aiſé & naturel, &

dans les voyages en Franche-Comté, il faiſoit faire des impromptus à ſes Courtiſans, ſurtout à *Péliſſon* & au Marquis *d'Angeau.* Il ne jouoit pas mal de la guitarre, qui étoit alors à la mode, & ſe connoiſſoit très-bien en muſique auſſibien qu'en peinture. Dans ce dernier Art, il n'aimoit que les ſujets nobles. Les Teniers & les autres petits Peintres Flamands ne trouvoient point grace devant ſes yeux: otés-moi ces magots-là dit-il un jour, qu'on avoit mis un Teniers dans un de ſes appartemens.

Malgré ſon goût pour la grande & noble Architecture, il laiſſa ſubſiſter l'ancien corps du Château de *Verſailles*, avec les ſept croiſées de face & ſa petite Cour de marbre du côté de *Paris.* Il n'avoit d'abord deſtiné ce Château qu'à un rendez-vous de chaſſe, tel qu'il l'avoit été du tems

de *Louis XIII.* qui l'avoit acheté du Secrétaire d'Etat *Lomenie.* Petit-à-petit, il en fit ce Palais immenſe, dont la façade du côté des jardins, eſt ce qu'il y a de plus beau dans le monde, & dont l'autre façade eſt dans le plus petit & le plus mauvais goût; il dépenſa à ce Palais & aux jardins plus de cinq cens millions, qui en font plus de neuf cens de nôtre eſpèce. Mr. le Duc de *Créqui* lui diſoit: Sire, vous avez beau faire, vous n'en ferez jamais qu'un favori ſans mérite.

Les chefs-d'œuvres de ſculpture furent prodigués dans ſes jardins. Il en jouiſſoit & les alloit voir ſouvent. J'ai ouï dire à feu Mr. le Duc *d'Antin*, que lorſqu'il fût Surintendant des Bâtimens, il faiſoit quelquefois mettre ce qu'on appelle des calles entre les ſtatues & les ſocles, afin que

quand le Roi viendroit ſe promener, il s'apperçût que les ſtatues n'étoient pas droites, & qu'il eût le mérite du coup-d'œil. En effet le Roi ne manquoit pas de trouver le défaut. Mr. *d'Antin* conteſtoit un peu, & enſuite ſe rendoit, & faiſoit redreſſer la ſtatue, en avouant avec une ſurpriſe affectée, combien le Roi ſe connoiſſoit à tout. Qu'on juge par cela ſeul, combien un Roi doit aiſément s'en faire accroire.

On ſait le trait de Courtiſan que fit ce même Duc *d'Antin*, lorſque le Roi vint coucher à *Petit-Bourg*, & qu'ayant trouvé qu'une grande allée de vieux arbres faiſoit un mauvais effet, Mr. *d'Antin* la fit abbattre & enlever la même nuit; & le Roi à ſon réveil n'ayant plus trouvé ſon allée, il lui dit: Sire, comment vou-

lez-vous qu'elle osât paroître encore devant vous, elle vous avoit déplû.

Ce fût le même Duc *d'Antin*, qui à *Fontainebleau* donna au Roi & à Madame la Duchesse de *Bourgogne* un spectacle plus singulier, & un exemple plus frappant du rafinement de la flatterie la plus délicate. *Louis XIV*. avoit témoigné qu'il souhaiteroit qu'on abbattit quelque jour un bois entier, qui lui ôtoit un peu de vûe. Mr. *d'Antin* fit scier tous les arbres du bois, près de la racine, de façon qu'ils ne tenoient presque plus; des cordes étoient attachées à chaque pièce d'arbre, & plus de douze cens hommes étoient dans ce bois prêts au moindre signal. Mr. *d'Antin* savoit le jour que le Roi devoit se promener de ce côté avec toute sa Cour. Sa Majesté ne manqua pas de dire combien ce morceau de forêt lui déplaisoit.

plaisoit. Sire, lui répondit-il, ce bois sera abattu dès que Votre Majesté l'aura ordonné. Vraiment, dit le Roi, s'il ne tient qu'à cela je l'ordonne, & je voudrois déja en être défait. Eh bien, Sire, vous allez l'être. Il donna un coup de sifflet, & on vit tomber la forêt. Ah! Mesdames, s'écria Madame la Duchesse de *Bourgogne*, si le Roi avoit demandé nos têtes, Mr. *d'Antin* les feroit tomber de même; bon mot un peu vif, mais qui ne tiroit point à conséquence.

C'étoit ainsi que tous les Courtisans cherchoient à lui plaire, chacun selon son pouvoir & son esprit. Il le méritoit bien, car il étoit occupé lui-même de se rendre agréable à tout ce qui l'entouroit: c'étoit un commerce continuel de tout ce que la Majesté peut avoir de graces, sans jamais se dégrader, & de tout ce que l'em-

preſſement de ſervir & de plaire peut avoir de fineſſe, ſans l'air de la baſſeſſe; il étoit ſurtout avec les femmes d'une attention & d'une politeſſe, qui augmentoit encore celle de ſes Courtiſans, & il ne perdit jamais l'occaſion de dire aux hommes de ces choſes, qui flattent l'amour-propre en excitant l'émulation, & qui laiſſent un long ſouvenir.

Un jour Madame la Dauphine voyant à ſon ſouper un Officier qui étoit très laid, plaiſanta beaucoup & très haut ſur ſa laideur: Je le trouve, Madame, dit le Roi encore plus haut, un des plus beaux hommes de mon Royaume; car c'eſt un des plus braves.

Le Comte de *Marivaux*, Lieutenant-Général, homme un peu brutal & qui n'avoit pas adouci ſon caractère dans la Cour même de *Louis*

XIV. avoit perdu un bras dans une action, & se plaignoit un jour au Roi, qui l'avoit pourtant récompensé, autant qu'on peut le faire pour un bras cassé: Je voudrois avoir perdu aussi l'autre, & ne plus servir Votre Majesté. J'en serois bien fâché pour vous & pour moi, lui répondit *Louis XIV.* & ce discours fut suivi d'une grace qu'il lui accorda. Il étoit si éloigné de dire des choses désagréables, qui sont des traits mortels dans la bouche d'un Prince, qu'il ne se permettoit pas même les plus innocentes & les plus douces railleries; tandis que les particuliers en font tous les jours de si cruelles & de si funestes.

Il faisoit un jour un conte à quelques-uns de ses Courtisans, & même il avoit promis que le conte seroit plaisant, cependant il le fut si peu

que l'on ne rit point, quoique le conte fut d'un Roi. Mr. le Prince *d'Armagnac* qu'on appelloit Monsieur *le Grand*, sortit alors de la chambre, & le Roi dit à ceux qui restoient: Messieurs vous avés trouvé mon conte fort insipide, & vous avés eu raison; mais je me suis apperçû qu'il y avoit un trait, qui regarde de loin Monsieur *le Grand*, & qui auroit pû l'embarasser; j'ai mieux aimé le supprimer, que de hazarder de lui déplaire: à présent qu'il est sorti, voici mon conte: il l'acheva, & on rit. On voit par ces petits traits, combien il est faux qu'il ait jamais laissé échapper ce discours dur & révoltant, dont on l'accuse: qu'importe lequel de mes valets me serve? disoit-on pour mortifier, Mr. *de la Rochefoucault*, *Louis XIV.* étoit incapable d'une telle indécence. Je m'en suis infor-

mé à tous ceux qui approchoient de sa personne, ils m'ont tous dit que c'étoit un conte impertinent, cependant il est répété & cru d'un bout de la France à l'autre. Les petites calomnies font fortune comme les grandes. Comment des paroles si odieuses pourroient-elles se concilier avec ce qu'il dit au même Duc *de la Rochefoucault*, qui étoit embarrassé de dettes? *Que ne parlez-vous à vos amis*, mot qui lui-même valoit beaucoup, & qui fut accompagné d'un don de cinquante mille écus. Quand il reçut un Légat qui vint lui faire des excuses au nom du Pape, & un Doge de *Genes*, qui vint lui demander pardon, il ne songea qu'à leur plaire. Ses Ministres agissoient un peu plus durement. Aussi le Doge *Lercaro*, qui étoit un homme d'esprit, disoit: Le Roi nous ôte la liberté en captivant

nos cœurs, mais ses Ministres nous la rendent.

Lorsqu'en 1686 il donna à son fils, le grand Dauphin, le commandement de son Armée; il lui dit ces propres mots; En vous envoyant commander mon Armée, je vous donne les occasions de faire connoître votre mérite; c'est ainsi qu'on apprend à regner; il ne faut pas, quand je viendrai à mourir, qu'on s'apperçoive que le Roi est mort. Il s'exprimoit presque toûjours avec cette noblesse: Rien ne fait plus d'impression sur les hommes, & on ne doit pas s'étonner que ceux qui l'approchoient eussent pour lui une espèce d'idolâtrie.

Il est certain qu'il étoit passionné pour la gloire, & même encore plus que pour la réalité de ses conquêtes. Dans l'acquisition de l'Alsace & de la moitié de la Flandre, de toute la

Franche-Comté, ce qu'il aimoit le mieux étoit le nom qu'il se faisoit.

En effet pendant plus de cinquante ans il n'y eût en Europe aucune tête couronnée, que ses ennemis même ôsassent seulement mettre avec lui en comparaison. L'Empereur *Leopold* qu'il secourût quelquefois & humilia toûjours, n'étoit pas un Prince qui pût disputer rien au Roi de France. Il n'y eût de son tems aucun Empereur turc, qui ne fût un homme médiocre & cruel. *Philippe IV.* & *Charles II.* étoient aussi foibles, que la Monarchie espagnole l'étoit devenue. *Charles II.* d'Angleterre ne songea à imiter *Louis XIV.* que dans ses plaisirs. *Jacques II.* ne l'imita que dans sa dévotion, & il profita mal des efforts que fit pour lui son protecteur. *Guillaume III.* souleva l'Europe contre *Louis XIV.*; mais il ne pût l'éga-

ler ni en grandeur d'ame, ni en magnificence, ni en monumens; ni en rien de ce qui a illustré ce beau regne. *Christine* en Suède ne fut fameuse, que par son abdication, & par son esprit. Les Rois de Suéde ses successeurs, jusqu'à *Charles XII.* ne firent presque rien de digne du grand *Gustave*, & *Charles XII.* qui fut un héros, n'eût pas-là prudence qui en eût fait un grand homme. *Jean-Sobiesky* en Pologne, eût la réputation d'un brave Général, mais ne pût acquerir celle d'un grand Roi. Enfin *Louis XIV.* jusqu'à la bataille d'*Hochsted*, fut le seul puissant, le seul magnifique, le seul grand presqu'en tout genre. L'hôtel de ville de *Paris* lui décerna ce nom de Grand en 1680. & l'Europe, quoique jalouse, le confirma.

On l'a accusé d'un faste & d'un orgueil insupportable, parceque ses sta-

tues à la place *Vendôme* & à celle des *Victoires* ont des bases ornées d'esclaves enchaînés. On ne veut pas voir que celle du Grand, du Clément, de l'Adorable *Henri IV.* sur le Pont-neuf, est aussi accompagnée de quatre esclaves; que celle de *Louis XIII.* faite anciennement pour *Henri II.* en a autant, & que celle même du grand Duc *Ferdinand de Médicis* à *Livourne*, a les mêmes attributs. C'est un usage des sculpteurs, plûtôt qu'un monument de vanité. On érige ces monumens pour les Rois, comme on les habille sans qu'ils y prennent garde.

On prononça son panégyrique publiquement à *Florence* & à *Boulogne*. Mr. *Guillermini*, fameux Astronome toscan, fit bâtir une maison à *Florence* à l'aide de ses libéralités, & grava sur la porte, *Ædes a Deò data*, mai-

son donnée par un Dieu: allusion au surnom de Dieu donné, que *Louis XIV.* avoit eu dans son enfance, & au Vers de *Virgile*: *Deus nobis hæc otia fecit.* Cette inscription étoit sans doute plus idolâtre, que celle de la statue de la place des *Victoires*: *Viro immortali*, à l'homme immortel: on a critiqué cette dernière, comme si ce mot immortel signifioit autre chose que la durée de sa renommée.

Il étoit si peu amoureux de cette fausse gloire qu'on lui reproche qu'il fit ôter de la Galerie de *Versailles*, les inscriptions pleines d'enflure & de faste, que *Charpentier* de l'Academie françoise avoit mises à tous les cartouches. Le fameux passage du *Rhin*, la sage conduite du Roi, la merveilleuse entreprise &c.

Louis XIV. supprima toutes les épithétes, & ne laissa que les faits.

L'inſcription qui eſt à *Paris* à la porte *Saint Denis*, & qu'on lui a reprochée, eſt à la vérité inſultante pour les Hollandois; mais elle ne contient pour *Louis XIV.* aucune louange révoltante. Il n'entendoit point le latin, comme on l'a dit, il n'alla preſque jamais à *Paris*, & peut-être n'a-t-il pas plus entendu parler de cette inſcription, que de celles de *Santeuil* qui ſont aux fontaines de la ville. Il ſeroit à ſouhaiter après tout, que nous ne laiſſaſſions ſubſiſter aucun monument humiliant pour nos voiſins, & que nous imitaſſions en cela les Grecs qui après la guerre du *Péloponéſe* détruiſirent tout ce qui pouvoit réveiller l'animoſité & la haine. Les miſérables Hiſtoires de *Louis XIV.* diſent preſque toutes que l'Empereur *Léopold* fit élever une pyramide dans le champ de bataille d'*Hochſted*: cet-

te pyramide n'a existé que dans des gazettes, & je me souviens que Mr. le Maréchal de *Villars* me dit, qu'après la prise de *Fribourg*, il envoya cinquante maîtres sur le champ, où s'étoit donnée cette funeste bataille; avec ordre de détruire la pyramide, en cas qu'elle existât, & qu'on n'en trouva pas le moindre vestige. Il faut mettre ce conte de la pyramide avec celui de la médaille du *sta sol*: arrête-toi soleil, qu'on prétend que les Etats Généraux avoient fait frapper après la paix d'*Aix la Chapelle*, sottise à laquelle ils ne penserent jamais.

Les choses principales dont *Louis XIV.* tiroit sa gloire, étoient d'avoir au commencement de son regne, forcé la branche d'Autriche espagnole, qui disputoit depuis cent ans la préséance à nos Rois, à la céder pour

jamais en 1661, d'avoir entrepris dès 1664 la jonction des deux mers; d'avoir réformé les loix en 1667, d'avoir conquis la même année la Flandre françoise en six semaines; d'avoir pris l'année suivante la Franche-Comté en moins d'un mois, au cœur de l'hyver, d'avoir sçû ajouter à la France *Dunkerque* & *Strasbourg*. Que l'on ajoute à ces objets qui devoient le flatter, une marine de près de deux cens vaisseaux, en comptant les alléges; soixante mille matelots enclassés en 1681, outre ceux qu'il avoit déja formés; le port de *Toulon*, celui de *Brest* & de *Rochefort* bâtis, cent cinquante Citadelles construites; l'établissement des invalides, de *Saint Cyr*, l'Ordre de *Saint Louis*, l'Observatoire, l'Académie des Sciences, l'abolition du duel, l'établissement de la Police, la réforme des

loix : on verra que ſa gloire étoit fondée. Il ne fit pas tout ce qu'il pouvoit faire, mais il fit beaucoup plus qu'un autre. Quand je dirai que tous les grands monumens n'ont rien couté à l'Etat qu'ils ont embelli, je ne dirai rien que de très vrai. Le peuple croit qu'un Prince qui dépenſe beaucoup en bâtimens & en établiſſemens ruine ſon Royaume; mais en effet il l'enrichit, il répand de l'argent parmi une infinité d'artiſtes, toutes les profeſſions y gagnent; l'induſtrie & la circulation augmentent, le Roi qui fait le plus travailler ſes ſujets, eſt celui qui rend ſon Royaume le plus floriſſant. Il aimoit les louanges ſans doute, mais il ne les aimoit pas groſſières, & les caractères qui ſont inſenſibles aux juſtes louanges, n'en méritent d'ordinaire aucune. S'il permit les prologues d'Opéra, dans

lesquels *Quinault* le célébroit, ces éloges plaisoient à la Nation, & redoubloient la vénération qu'elle avoit pour lui. Les éloges que *Virgile, Horace* & *Ovide* même prodiguèrent à *Auguste*, étoient beaucoup plus forts, & si on songe aux proscriptions, ils étoient assûrément bien moins mérités.

Louis XIV. n'adoptoit pas toûjours les louanges dont on l'accabloit. L'Académie Françoise lui rendoit régulièrement compte des sujets qu'elle proposoit pour le prix. Il y eut une année, où elle avoit donné pour sujet du prix : *laquelle de toutes les vertus du Roi méritoit la préférence :* il ne voulut pas recevoir ce coup d'encensoir assommant, & défendit que ce sujet fût traité.

Il résulte de tout ce qu'on vient de rapporter, que jamais homme n'am-

bitionna plus la vraie gloire. La modestie véritable est, je l'avoue, au dessus d'un amour propre si noble. S'il arrivoit qu'un Prince ayant fait d'aussi grandes choses que *Louis XIV.* fût encore modeste, ce Prince seroit le premier homme de la terre, & *Louis XIV.* le second.

Une preuve incontestable de son excellent caractère, c'est la longue lettre qu'il écrivoit à Mr. *le Tellier*, Archevêque de *Rheims*, que j'ai eu le bonheur de voir en original. Il étoit très mécontent de Mr. de *Barbezieux*, neveu de ce Prélat, auquel il avoit donné la place de Secrétaire d'Etat du célèbre *Louvois* son père. Il ne vouloit pas dire des choses dures à Mr. de *Barbezieux*; il écrivit à son oncle pour le prier de lui parler & de le corriger: je sais ce que je dois, dit-il, à la mémoire de Mr. de

Lou-

Louvois, mais si votre neveu ne change de conduite, je serai forcé avec douleur à prendre un parti; ensuite il entre dans un long détail de toutes les fautes qu'il reproche à son Ministre, comme un père de famille tendre & instruit de ce qui se passe dans sa maison. Il se plaint que Mr. de *Barbezieux* ne fait pas un assez bon usage de ses grands talens; qu'il néglige quelquefois les affaires pour les plaisirs; qu'il fait attendre trop longtems les Officiers dans son antichambre; qu'il parle avec trop de hauteur & de dureté. La lettre est assûrement d'un Roi & d'un père.

Toutes les Histoires imprimées en Hollande reprochent à *Louis XIV*. la révocation de l'Edit de *Nantes*. Je le crois bien. Tous ces livres sont écrits par des protestans. Ils furent des ennemis d'autant plus implaca-

bles de ce Monarque, qu'avant d'avoir quitté le Royaume, ils étoient des sujets fidèles. *Louis XIV.* ne les chassa pas comme *Philippe III.* avoit chassé les Maures d'Espagne, ce qui avoit été à la Monarchie espagnole une playe inguérissable. Il vouloit retenir les Huguenots & les convertir. J'ai demandé à Mr. le Cardinal de *Fleury* ce qui avoit principalement engagé le Roi à ce coup d'autorité, il me répondit que tout venoit de Mr. de *Baville*, Intendant de Languedoc, qui s'étoit flatté d'avoir aboli le Calvinisme dans cette Province, où cependant il restoit plus de quatre-vingt mille Huguenots. *Louis XIV.* crut aisément, que puisqu'un Intendant avoit détruit la secte dans son département, il l'anéantiroit dans son Royaume. Mr. de *Louvois* consulta sur cette grande affaire Mr. de

Gourville, que le Roi *Charles II.* d'Angleterre appelloit le plus ſage des François. L'envie de Mr. de *Gourville* fut d'enlever à la fois tous les Miniſtres des Egliſes proteſtantes. Au bout de ſix mois, dit-il, la moitié de ſes Miniſtres abjurera, & on les lâchera dans le troupeau, l'autre moitié ſera opiniâtre & reſtera enfermée ſans pouvoir nuire; il arrivera qu'en peu d'années les Huguenots n'ayant plus que des Miniſtres convertis & engagés à ſoutenir leur changement, ſe réuniront tous à la Religion Romaine. D'autres étoient d'avis, qu'au lieu d'expoſer l'Etat à perdre un grand nombre de citoyens, qui avoient en main les manufactures & le commerce, on fit venir au contraire des familles luthériennes, comme il y en a dans l'Alſace. L'Autorité Royale étoit affermie ſur des fon-

demens inébranlables, & toutes les ſectes du monde n'auroient pas fait dans une ville une ſédition de quinze jours. Mr. de *Colbert* s'oppoſa toûjours à un coup d'éclat contre les Huguenots, il menageoit des ſujets utiles. Les manufactures de *Vanrobes* & de beaucoup d'autres, qu'il avoit établies, n'étoient maintenues que par des gens de cette ſecte.

Après ſa mort arrivée en 1683: Mr. *le Tellier* & Mr. de *Louvois* pouſſerent les Calviniſtes : ils s'ameuterent, on révoqua l'Edit de *Nantes*, on abattit leurs temples; mais on fit la grande faute de bannir les Miniſtres. Quand les bergers marchent, les troupeaux ſuivent. Il ſortit du Royaume, malgré toutes les précautions qu'on prit, plus de huit cens mille hommes, qui porterent avec eux dans les pays étrangers environ

un milliard d'argent, tous les arts & leur haine contre leur patrie. La Hollande, l'Angleterre, l'Allemagne furent peuplées de ces fugitifs. *Guillaume III.* eut des regimens entiers de Proteſtans françois à ſon ſervice; il y a dix mille Réfugiés françois à *Berlin*, qui ont fait de cet endroit ſauvage une ville opulente & ſuperbe. Ils ont fondé une ville juſqu'au fond du Cap de bonne Eſpérance.

Louis XIV. fût très malheureux depuis 1704 juſqu'en 1712, il ſoutint ſes diſgraces, comme un homme qui n'auroit jamais connu de proſpérité. Il perdit ſon fils unique en 1711, & il vit périr en 1712, dans l'eſpace d'un mois, le Duc de Bourgogne, ſon petit-fils, la Ducheſſe de Bourgogne, & l'ainé de ſes arriere-petits-fils. Le Roi ſon ſucceſſeur, qu'on appelloit alors le Duc *d'Anjou* fut

auſſi à l'extrémité. Leur maladie étoit une rougeole maligne, dont furent attaqués en même tems Mr. de *Seigneley*, Mademoiſelle *d'Armagnac*, Mr. de *Liſtenay*, Madame de *Gondrin*, qui a été depuis Comteſſe de *Toulouſe*, Mad. de la *Vrilliere*, Mr. le Duc de la *Trémoïlle*, & beaucoup d'autres perſonnes à *Verſailles*. Mr. le Marquis de *Gondrin* en mourut en deux jours. Plus de trois cens perſonnes en périrent à *Paris*. La maladie s'étendit dans preſque toute la France. Elle enleva en Lorraine deux enfans du Duc. Si on avoit voulu ſeulement ouvrir les yeux & faire la moindre reflexion, on ne ſe ſeroit pas abandonné aux calomnies abominables qui furent ſi aveuglement répandues; elles furent la ſuite du diſcours imprudent d'un Médecin, nommé *Boudin*, homme de plaiſir

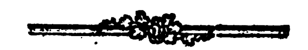
hardi & ignorant, qui dit que la maladie dont ces Princes étoient morts n'étoit pas naturelle. C'eſt une choſe qui m'étonne toûjours, que les François qui ſont aujourd'hui ſi peu capables de commettre de grands crimes, ſoient ſi prompts à les croire. Le fameux Chymiſte *Homberg*, vertueux Philoſophe & d'une ſimplicité extrême, fut tout étonné d'entendre dire qu'on le ſoupçonnoit; il courut vite à la Baſtille pour s'y conſtituer priſonnier, on ſe mocqua de lui, & on n'eût garde de le recevoir, mais le public toûjours téméraire, fut longtems imbu de ces bruits horribles, dont la fauſſeté reconnue devroit apprendre aux hommes à juger moins légerement, ſi quelque choſe peut corriger les hommes.

Un des malheurs de la fin du regne de *Louis XIV.* fut le dérangement

des finances; il commença dès l'an 1689. On fit porter tous les meubles d'argent orfêvris à la monnoye, en dépouillant sa Galerie & son grand appartement de tous ces meubles admirables d'argent massif, sculptés par *Balin* sur les desseins du fameux *le Brun*, & de tout cela on ne retira que trois millions de profit. On établit la capitation en 1695: on fit des Tontines. Mr. de *Pontchartrain* en 1696, vendit des lettres de noblesse à qui en vouloit, pour deux mille écus, & ensuite on taxa à vingt francs la permission d'avoir un cachet.

Dans la guerre de 1701, l'épuisement parut extrême. Mr. *Desmarets* fut un jour reduit à prendre cent mille francs, qui étoient en dépôt chez les *Chartreux*, & à mettre à la place des billets de monnoye dans un besoin pressant de l'Etat. Si on avoit

commencé par établir l'impôt du dixième, impôt égal pour tout le monde par ſa proportion (ce qu'on ne fit qu'en 1710.) le Roi eût eu plus de reſſources; mais au lieu de prendre cette voye, on ne ſe ſervit que des traitans, qui s'enrichirent en ruinant le peuple. L'Etat ne manquoit point d'argent, mais le diſcrédit le tenoit caché. Il a bien paru en dernier lieu dans la guerre de 1741, combien la France a de reſſources. Non ſeulement il n'y a pas eu un moment de diſcrédit, mais on ne l'a jamais craint. Rien ne prouve mieux que la France bien adminiſtrée eſt le plus puiſſant Empire de l'Europe.



ÉLOGE
DE
S. A. R. MADAME LA MARGRAVE DE BAREITH.

L'Augufte famille de Madame la Margrave de *Bareith* a ordonné expreffément qu'on publiât ce foible éloge d'une Princeffe qui en méritoit un plus beau; je l'expofe au public, c'eft-à-dire, au très petit nombre des amateurs de la Poëfie, & des véritables connoiffeurs, qui favent que cet Art eft encore plus difficile qu'infructueux ; ils pardonneront la langueur de cet ouvrage à celle de mon âge & de mes talens. Mon cœur qui m'a toûjours conduit, m'a fait repandre plus de larmes que de fleurs fur la tombe de cette Princeffe, la reconnoiffance eft le premier des devoirs, je ne m'en fuis écarté avec per-

ſonne. Son Alteſſe Royale n'avoit ceſſé en aucun tems de m'honorer de ſa bienveillance & de ſon commerce; elle envoya ſon portrait à ma nièce & à moi quinze jours avant ſa mort, lorſqu'elle ne pouvoit plus écrire. Jamais une ſi belle ame ne ſçut mieux faire les choſes décentes & nobles, & réparer les déſagréables. Sujets étrangers, amis & ennemis, tous lui ont rendu juſtice. Tous honorent ſa mémoire; pour moi, ſi je n'ai pas vécu auprès d'elle, c'eſt que la liberté eſt un bien qu'on ne doit ſacrifier à perſonne, ſurtout dans la vieilleſſe.

J'avoue donc hautement ce petit ouvrage, & je déclare en même tems (non pas à l'univers à qui le Père *Caſtel* s'adreſſoit toûjours, mais à quelques gens de Lettres qui ſont la plus petite partie de l'univers) que je ne ſuis l'Auteur d'aucun des ouvrages

que l'ignorance & la mauvaiſe foi m'attribuent depuis ſi longtems.

Un jeune homme connu dans ſon pays par ſon eſprit & par ſes talens, fit imprimer l'année paſſée une Ode ſur les victoires du Roi de Pruſſe, & comme le nom de ce jeune étranger commence par un *V*. ainſi que le mien, cette Ode fut réimprimée à *Ratisbonne*, à *Nuremberg* ſous mon nom, on la traduiſit à *Londres*, on m'en fit honneur partout; c'eſt un honneur qu'aſſûrement je ne mérite pas. Chaque Auteur a ſon ſtile, celui de cette Ode n'eſt pas le mien; mais ce qui eſt encore plus contraitraire à mon état, à mon devoir, à ma place, à mon caractère, c'eſt que la pièce ſort du profond reſpect qu'on doit aux couronnes avec qui le Roi de Pruſſe eſt en guerre; il n'eſt permis à perſonne de s'expri-

mer comme on fait dans cet écrit. On doit d'ailleurs avertir tous les Auteurs, que nous ne sommes plus dans un tems où l'usage permettoit à l'enthousiasme de la Poësie de louer un Prince aux dépends d'un autre. L'Ode sur la prise de *Namur*, dans laquelle *Boileau* raille très indiscretement le Roi d'Angleterre *Guillaume III.* ne réussiroit pas aujourd'hui; & *la Motte* fut très blâmé de n'avoir pas rendu justice à l'immortel Prince *Eugéne* dans une Ode au Duc de *Vendôme*.

On ne peut trop louer trois sortes de personnes;
Les Dieux, sa Maîtresse & son Roi.

C'est la maxime d'*Esope* & de *la Fontaine*: mais il ne faut dire d'injures ni aux autres Dieux, ni aux autres Rois, ni aux autres femmes.

On m'a imputé encor je ne ſais quel Poëme ſur la Religion naturelle imprimé dans *Paris* avec le titre de *Berlin* par ces imprimeurs qui impriment tout; & publié auſſi ſous la premiere lettre de mon nom. Les brouillons & les délateurs ont beau faire, je n'ai jamais écrit ni en Vers ni en Proſe ſur la Religion naturelle ou révélée, mais je compoſai dans le Palais d'un Roi, & ſous ſes yeux en 1751, un Poëme ſur la loi naturelle, principe de toute Religion, ſur cette loi primitive que Dieu a gravée dans nos cœurs, & qui nous enſeigne à frémir du mal que nous faiſons à nos ſemblables: ouvrage très inférieur à ſon ſujet, mais dont tout homme doit chérir la morale pure, & dans lequel il doit reſpecter le nom qui eſt à la tête.

Que nous nous éloignons, tous tant que nous sommes, de cette loi naturelle & de la raison qui en est la source! Je ne parle pas ici des guerres qui inondent de sang le monde entier depuis qu'il est peuplé, je parle de nous autres gens paisibles qui l'inondons de nos mauvais écrits, de nos plattes disputes, & de nos sottes querelles, je parle de ces graves fous qui enseignent que quatre & quatre font neuf, de nous qui sommes encore plus foux qu'eux, quand nous perdons notre tems à vouloir leur faire entendre que quatre & quatre font huit, & des maîtres-fous, qui pour nous mettre d'accord, décident que quatre & quatre font dix.

D'autres fous mourans de faim composent tous les matins dans leur grenier une des cent mille feuilles qui s'impriment journellement dans

notre Europe, croyant fermement avec Frère *Castel* que toute la terre a les yeux sur eux, & ne se doutant pas que le soir, leurs belles productions périssent à jamais tout comme les miennes.

Pendant que ces infatiguables araignées font partout leurs toiles, il y en a deux ou trois cens autres qui recueillent soigneusement les fils qu'on a balayés, & qui en composent ce qu'on appelle des Journaux, de façon que depuis l'an 1666 nous avons environ dix mille Journaux aumoins, dans lesquels on a conservé près de trois cens mille extraits de livres inconnus: & ce qui est fort à l'honneur de l'esprit humain, c'est que tout cela se fait pour gagner dix écus, tandis que ces Messieurs auroient pû en gagner cent à labourer la terre.

Il

Il faut excepter ſans doute le Journal des Savans, uniquement dicté par l'amour des Lettres, & le judicieux *Bayle* l'éternel honneur de la raiſon humaine, & quelques-uns de ces ſages imitateurs. J'excepte encore mes amis; mais je ne puis excepter Frère *Bertier*, principal Auteur du Journal de *Trévoux*, qui n'eſt point du tout mon ami.

Il faut ſavoir qu'il y a non ſeulement un Journal de *Trévoux*, mais encor un Dictionnaire de *Trévoux*. Par conſéquent il y a eu un peu de jalouſie de métier entre les ignorans qui ont fait pour de l'argent le Dictionnaire de *Trévoux*, & les Savans qui ont entrepris le Dictionnaire de l'Encyclopédie, je ne ſais pourquoi. Outre ces terribles Savans, nous ſommes une cinquantaine d'empoiſonneurs, Lieutenants-Généraux des Armées du

Roi, Commandans d'Artillerie, Prélats, Magiſtrats, Profeſſeurs, Académiciens, de belles Dames mêmes, & moi cultivateur de la terre, & partiſans ſéditieux de la nouvelle charue, qui tous avons conſpiré contre l'Etat, en envoyant au Magazin encyclopédique d'énormes articles. Quelques-uns ſont remplis de longues déclamations qui n'apprenent rien, & beaucoup de nos méchans confrères ont manqué à la principale regle d'un Dictionnaire, qui eſt de ſe contenter d'une définition courte & juſte, d'un précepte clair & vrai, & de deux ou trois exemples utiles. Notre fureur de dire plus qu'il ne faut, a enflé le Dictionnaire, & en a fait un objet de papier & d'encre de plus de trois cens mille écus.

Auſſitôt les adverſes parties ont ſoulevé la ville & la Cour contre les

entrepreneurs, on les a accablés des plus horribles injures. On a poussé la cruauté jusqu'à dire à *Versailles* qu'ils étoient des Philosophes. Qu'est-ce que des Philosophes, a dit une grande Dame? Un homme grave a répondu, Madame, ce sont des gens de sac & de corde, qui examinent dans quelques lignes d'un livre en vingt Volumes in folio, si les atomes sont insécables ou sécables, si on pense toûjours quand on dort, si l'ame est dans la glande pinéale ou dans le corps calleux, si l'ânesse de *Balaam* étoit animée par le diable, selon le sentiment du Révérend Père *Bougeant*, & autres choses semblables, capable de mettre le trouble dans les consciences timorées des tailleurs scrupuleux de *Paris*, & des pieuses revendeuses à la toilette, qui ne manqueront pas d'acheter ce livre & de

le lire assiduement. On a fourni des mémoires par lesquels on démontre, que si le venin n'est pas expressément dans les Tomes imprimés, il se trouvera dans les articles des autres Tomes, qu'il en resultera infailliblement des séditions & la ruine du Royaume, & qu'enfin rien n'a jamais été plus dangereux dans un état que des Philosophes.

Pour dire le vrai, la cabale la plus acharnée a osé accuser d'une cabale des hommes qui ne se sont jamais vûs, & qui, dispersés à une grande distance les uns des autres, cultivent en paix la raison & les Lettres.

Hélas! quel tems l'Auteur du Journal de *Trévoux*, & ceux de son parti, prennent-ils pour accuser les Philosophes d'être dangereux dans un Etat! Quelques Philosophes auroient-ils donc trempé dans ces détestables

attentats, qui ont saisi d'horreur l'Europe étonnée? auroient-ils eu part aux ouvrages innombrables de ces Théologiens d'enfer, qui ont mis plus d'une fois le couteau dans des mains parricides? attirerent-ils autrefois les feux de la ligue & de la fronde? Ont-ils . . . . . je m'arrête. Que le Gazetier de *Trévoux* ne force point les hommes éclairés à une récrimination juste & terrible; que ses supérieurs mettent un frein à son audace. J'estime & j'aime plusieurs de ses confrères; c'est avec regret que je lui fais sentir son imprudence, qui lui attire de dures vérités. Quel emploi pour un Prêtre, pour un Religieux de vendre tous les mois à un Libraire, un recueil de médisances & de jugemens téméraires!

Si le Journal de *Trévoux* excite le mépris & l'indignation, ce n'est pas

qu'on ait moins d'horreur pour ses adversaires les Auteurs de la Gazette Eccléfiaftique, eux qui ont outragé fi fouvent le célèbre *Montesquieu*, & tant d'honnêtes gens ; eux qui dans leurs Libelles féditieux ont attaqué le Roi, l'Etat & l'Eglife, qui fabriquent cette Gazette fcandaleufe, comme les filoux exécutent leurs larcins, dans les ténèbres de la nuit, changeans continuellement de nom & de demeure, affociés à des receleurs, fuyans à tout moment la juftice, & pour comble d'horreur fe couvrant du manteau de la Religion, & pour comble de ridicule fe perfuadant, qu'ils rendent fervice.

Ces deux partis, le Janfénifte & le Molinifte, fi fameux longtems dans *Paris*, & fi dédaignés dans l'Europe; ces champions de la folie, que l'exemple des fages & les foins pa-

ternels du ſouverain, n'ont pû reprimer; s'acharnent l'un contre l'autre, avec toute l'abſurdité de nos ſiècles de barbarie, & tout le rafinement d'un tems également éclairé dans la vertu & dans le crime.

Qu'on me montre dans l'hiſtoire du monde entier un Philoſophe qui ait ainſi troublé la paix de ſa patrie? en eſt-il un ſeul depuis *Confucius* juſqu'à nos jours, qui ait éte coupable, je ne dis pas de cette rage de parti & de ces excès monſtrueux, mais de la moindre cabale contre les puiſſances, ſoit ſéculieres, ſoit ecléſiaſtiques? Non, il n'y en eut jamais, & il n'y en aura point. Un Philoſophe fait ſon premier devoir d'aimer ſon Prince & ſa patrie; il eſt attaché à ſa Religion, ſans s'élever outrageuſement contre celle des autres peuples; il gémit de ſes diſputes inſen-

sées & fatales qui ont couté autrefois tant de sang & qui excitent aujourd'hui tant de haines. Le fanatisme allume la discorde, & le Philosophe l'éteint; il étudie en paix la nature, il paye gaiement les contributions nécessaires à l'Etat, il regarde ses maîtres comme les députés de Dieu sur la terre, & ses concitoyens comme ses frères; bon mari, bon père, bon maître; il cultive l'amitié; il sait que si l'amitié est un besoin des ames les plus belles; que c'est un contract entre les cœurs, contract plus sacré que s'il étoit écrit, & qui nous impose les obligations les plus chères; il est persuadé que les méchans ne peuvent aimer, ...

Ainsi le Philosophe fidèle à tous ses devoirs se repose sur l'innocence de sa vie. S'il est pauvre, il rend la pauvreté respectable; s'il est riche,

il fait de ses richesses un usage utile à la société. S'il fait des fautes comme tous les hommes en sont, il s'en repent & il se corrige; s'il a écrit librement dans sa jeunesse comme *Platon*, il cultive la sagesse comme lui dans un âge avancé; il meurt en pardonnant à ses ennemis, & en implorant la miséricorde de l'Etre suprême.

Qu'il soit du sentiment de *Leibnitz* sur les monades & sur les indiscernables, ou du sentiment de ses adversaires; qu'il admette les idées innées avec *Descartes*, ou qu'il voie tout dans le verbe avec *Mallebranche*; qu'il croye au plein, qu'il croye au vuide: ces innocentes spéculations exercent son esprit, & ne peuvent nuire en aucun tems à aucun homme; mais plus il est éclairé, plus les esprits contentieux & absurdes redoutent son mépris. Et voilà la source secrette

& véritable de cette perſécution qu'on a ſuſcitée quelquefois aux plus pacifiques & aux plus eſtimables des mortels. Voilà pourquoi les factieux, les enthouſiaſtes, les fourbes, les pédans orgueilleux ont ſi ſouvent étourdi le public de leurs clameurs. Ils ont frappé à toutes les portes, ils ont pénétré chez les perſonnes les plus reſpectables, ils les ont ſéduites; ils ont animé la vertu même contre la vertu; & un ſage a été quelquefois tout étonné d'avoir perſécuté un ſage.

Quand l'Evêque Irlandois *Berkley* ſe fut trompé ſur le calcul différentiel, & que le célèbre *Jurin* eut confondu ſon erreur, *Berkley* écrivit que les Géometres n'étoient pas Chrêtiens; quand *Descartes* eut trouvé de nouvelles preuves de l'exiſtence de Dieu, *Descartes* fut accuſé juridiquement d'Athéïſme; dès que ce

même Philoſophe eût adopté les idées innées, nos Théologiens l'anathématiſerent, pour s'être écarté de l'opinion d'*Ariſtote* & de l'axiome de l'école : que rien n'eſt dans l'entendement qui n'ait été dans les ſens.

Cinquante ans après la mode changea ; ils traiterent de Matérialiſtes ceux qui revinrent à l'ancienne opinion d'*Ariſtote* & de l'école.

A peine *Leibnitz* eut-il propoſé ſon ſyſtême, redigé depuis dans la Théodicée, que mille voix crierent qu'il introduiſoit le fanatisme, qu'il renverſoit la créance de la chûte de l'homme, qu'il détruiſoit les fondemens de la Religion chrétienne. D'autres Philoſophes ont-ils combattu le ſyſtême de *Leibnitz*, on leur a dit, vous inſultés la providence.

Lorſque Mylord *Shaftsbury* aſſura que l'homme étoit né avec l'inſtinct

de la bienveillance pour ſes ſemblables, on lui imputa de nier le péché originel; d'autres ont-ils écrit que l'homme eſt né avec l'inſtinct de l'amour-propre, on leur a reproché de détruire toute vertu.

Ainſi, quelque parti qu'ait pris un Philoſophe, il a toûjours été en butte à la calomnie, fille de cette jalouſie ſecrette, dont tant d'hommes ſont animés, & que perſonne n'avoue; enfin, de quoi pourra-t-on s'étonner depuis que le Jéſuite *Hardouin* a traité d'Athées les *Paſcals*, les *Nicoles*, les *Arnauds* & les *Mallebranches*?

Qu'on faſſe ici une reflexion. Les Romains, ce peuple le plus religieux de la terre, nos vainqueurs, nos maîtres & nos législateurs, ne connurent jamais la fureur abſurde qui nous dévore; il n'y a pas dans l'Hiſtoire Romaine un ſeul exemple d'un

Citoyen Romain opprimé pour ses opinions, & nous, sortis à peine de la Barbarie, nous avons commencé à nous acharner les uns contre les autres, dès que nous avons appris, je ne dis pas à penser, mais à balbutier les pensées des anciens. Enfin depuis les combats des Réalistes & des Nominaux, depuis *Ramus* assassiné par les écoliers de l'université de *Paris* pour venger *Aristote*, jusqu'à *Galilée* emprisonné, & jusqu'à *Descartes* banni d'une ville Batave, il y a de quoi gémir sur les hommes, & de quoi déterminer à les fuir.

Ces coups ne paroissent d'abord tomber que sur un petit nombre de sages obscurs, dédaignés, ou écrasés pendant leur vie, par ceux qui ont acheté des dignités à prix d'or ou à prix d'honneur. Mais il est trop certain que si vous rétrécissez le génie,

vous abatardiſſez bientôt une Nation entiere. Qu'étoit l'Angleterre avant la Reine *Eliſabeth*, dans le tems qu'on employoit l'autorité ſur la prononciation de l'Epſilon? L'Angleterre étoit alors la dernière des Nations policées en fait d'Arts utiles & agréables, ſans aucun bon livre, ſans manufactures, négligeant juſqu'à l'agriculture, & très foible même dans ſa marine: mais dès qu'on laiſſa un libre eſſor au génie, les Anglois eurent des *Spencer*, des *Shakeſpear*, des *Bacons*, & enfin des *Lockes* & des *Newtons*.

On ſait que tous les Arts ſont frères, & que chacun d'eux en éclaire un autre, & qu'il en réſulte une lumiere univerſelle. C'eſt par ces mutuels ſecours que le génie de l'invention s'eſt communiqué de proche en proche; c'eſt par là qu'enfin la Phi-

losophie a sécouru la politique, en donnant de nouvelles vues pour les manufactures, pour les finances, pour la construction des vaisseaux. C'est par-là que les Anglois sont parvenus à mieux cultiver la terre qu'aucune Nation, & à s'enrichir par la science de l'Agriculture comme par celle de la Marine; le même génie entreprenant & persévérant, qui leur fait fabriquer des draps plus forts que les nôtres, leur faire écrire aussi des livres de Philosophie plus profonds. La Dévise du célèbre Ministre d'Etat *Walpole*, *fari quæ sentiat*, est la Dévise des Philosophes Anglois. Ils marchent plus ferme & plus loin que nous dans la même carrière; ils creusent à cent pieds le sol que nous effleurons. Il y a tel livre françois qui nous étonne par sa hardiesse, & qui paroîtroit écrit avec timidité, s'il étoit

confronté avec ce que vingt Auteurs anglois ont dit sur le même sujet.

Pourquoi l'Italie, la mère des Arts, de qui nous avons appris à lire, a-t-elle langui près de deux cens ans dans une décadence déplorable? c'est qu'il n'a pas été permis jusqu'à nos jours à un Philosophe italien d'oser regarder la vérité à travers son télescope, de dire, par exemple, que le soleil est au centre de notre monde, & que le bled ne pourrit point dans la terre pour y germer. Les Italiens ont dégénéré jusqu'au tems de *Muratori*, & de ses illustres contemporains. Ces peuples ingénieux ont craint de penser; les François n'ont osé penser qu'à demi, & les Anglois qui ont volé jusqu'au ciel, parcequ'on ne leur a point coupé les ailes, sont devenus les Précepteurs des Nations. Nous leur devons tout, depuis les loix primitives de la gra-

gravitation, depuis le calcul à l'infini, & la connoiſſance préciſe de la lumiere ſi vainement combattues, juſqu'à la nouvelle charue, & à l'inſertion de la petite vérole, combattues encore.

Il faudroit ſavoir un peu mieux diſtinguer le dangereux & l'utile, la licence & la ſage liberté, abandonner l'école à ſon ridicule, & reſpecter la raiſon. Il a été plus facile aux Erules, aux Vandales, aux Goths & aux Francs, d'empêcher la raiſon de naître, qu'il ne le feroit aujourd'hui de lui ôter ſa force quand elle eſt née. Cette raiſon épurée, ſoumiſe à la Religion & à la loi, éclaire enfin ceux qui abuſent de l'une & de l'autre; elle pénetre lentement & ſûrement; & au bout d'un demi ſiècle une Nation eſt ſurpriſe de ne plus reſſembler à ſes barbares ancêtres.

Peuple nourri dans l'oisiveté & & l'ignorance, peuple si aisé à enflammer & si difficile à instruire, qui courez, des farces du cimetière de *St. Médard* aux farces de la foire, qui vous passionnez tantôt pour *Quenel*, & tantôt pour une Actrice de la Comédie italienne, qui élevez une statue en un jour, & le lendemain la couvrez de boue; Peuple qui dansez & chantez en murmurant; sachez que vous vous seriez égorgé sur la tombe du Diacre ou Sous-Diacre de *Paris*, & dans vingt autres occasions aussi belles, si les Philosophes n'avoient depuis vingt ans adouci un peu les mœurs en éclairant les esprits par degrés; sachez que ce sont eux (& eux seuls) qui ont éteint enfin les buchers, & détruit les échafauts où l'on immoloit autrefois & le Prêtre *Jean Hus*, & le

Moine *Savanarole*, & le Chancelier *Thomas Morus*, & le Conſeiller *Aune du Bourg*, & le Médecin *Michel Servet*, & l'Avocat-Général de Hollande *Barneveldt*, & tant d'autres, dont les noms ſeuls feroient un immenſe Volume: régiſtre ſanglant de la plus infernale ſuperſtition, & de la plus abominable démence.

P. S. Sur une Lettre reçue du Roi de Pruſſe, je ſuis en droit de réfuter ici quelques menſonges imprimés; j'en choiſirai trois dans la foule. La premiere erreur eſt celle d'un homme, qui malheureuſement a employé tout ſon eſprit & toutes ſes lumieres à pallier dans un livre plein de recherches ſavantes, les ſuites de la revocation de l'Édit de *Nantes*; les ſuites plus funeſtes que ne vouloit un Monarque ſage; il a voulu encore (qui le croiroit!) diminuer, ex-

L 2

cuſer les horreurs de la *Saint-Barthelemy*, que l'enfer ne pourroit approuver, s'il s'aſſembloit pour juger les hommes.

Cet Ecrivain avance dans ſon livre, que les Mémoires de *Brandebourg* n'ont pas été écrits par le Roi de Pruſſe. Je ſuis obligé de dire à la face de l'Europe, ſans crainte d'être démenti par perſonne, que ce Monarque ſeul a été l'Hiſtorien de ſes Etats. L'honneur qu'on veut me faire, d'avoir part à ſon ouvrage, ne m'eſt point dû; je n'ai ſervi qu'à lui applanir les difficultés de notre langue, dans un tems où je la parlois mieux qu'aujourd'hui, parceque les inſtructions des Académiciens mes confrères étoient plus fraiches dans ma mémoire, je n'ai été que ſon Grammairien; s'il m'arracha à ma patrie, à ma famille, à mes amis,

à mes emplois, à ma fortune, si je lui sacrifiai tout, j'en fus récompensé en étant le confident de ses ouvrages; & quant à l'honneur qu'il daigna me faire, de me demander à mon Roi, pour être au nombre de ses Chambellans, ceux qui me l'ont reproché ne savent pas que cette dignité étoit nécessaire à un étranger dans sa Cour.

Le même Auteur accuse d'infidélité les Mémoires de *Brandebourg*, sur ce que l'illustre Auteur dit que le Roi son grand-père recueillit vingt mille François dans ses Etats, rien n'est plus vrai. Le Critique ignore que celui qui a fait l'Histoire de sa patrie, connoît le nombre de ses sujets, comme celui de ses soldats.

A qui doit-on croire, ou à celui qui écrit au hazard qu'il n'y eût pas dix mille François réfugiés dans les

Provinces de la maison de Prusse, ou au Souverain qui a dans ses archives la liste des vingt-mille personnes auxquelles on donna des secours, & qui les mériterent si bien, en apportant chez lui tant d'Arts utiles.

Ce Critique ajoute qu'il n'y a pas eu cinquante familles françoises réfugiées à *Genève*. Je connois cette ville florissante, voisine de mes terres; je certifie, sur le rapport unanime de tous ses concitoyens que j'ai eu l'honneur de voir à ma campagne Magistrats, Professeurs, Négocians, qu'il y a eu beaucoup au delà de mille familles françoises dans *Genève;* & de ces familles à qui l'Auteur reproche leur misere vagabonde, j'en connois plusieurs qui ont acquis de très grandes richesses par des travaux honorables.

La pluspart des calculs de cet Auteur ne ſont pas moins erronés. Celui qui a eu le malheur d'être l'Apologiſte de la *St. Barthelemy*, celui qui a été forcé de falſifier toute l'Hiſtoire ancienne pour établir la perſécution, celui-là, dis-je méritoit-il de trouver la vérité?

S'il y a eu parmi les Catholiques un homme capable de préconiſer les maſſacres de le *St. Barthelemy*, nous venons de voir dans le parti oppoſé un Ecrivain anônyme, qui avec beaucoup moins d'eſprit & de connoiſſances, & moins d'inhumanité, a eſſayé de juſtifier les meurtres que ſon parti commettoit autrefois, lorſque des fanatiques errans immoloient d'autres fanatiques qui ne rêvoient pas de la même manière qu'eux.

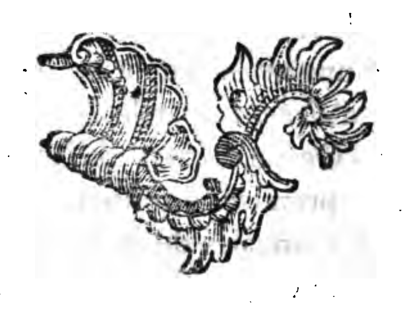
Quel eſt le plus condamnable, ou d'un ſiècle ignorant & barbare, dans

lequel on commettoit de telles cruautés, ou d'un siècle éclairé & poli dans lequel on les approuve.

C'est ainsi que des ennemis de l'humanité écrivent sur plus d'une matière depuis quelques années: & ce sont ces livres qu'on tolere! Il semble que des démons ayent conspirés pour étouffer en nous toute pitié, & pour nous ravir la paix dans tous les genres, & dans toutes les conditions.

Ce n'est pas assez que le fléau de la guerre, ensanglante & bouleverse une partie de l'Europe, & que ses secours se fassent sentir aux extrémités de l'Asie & de l'Amérique: il faut encore que le repos des villes soit continuellement troublé par des misérables qui veulent se venger de leur obscurité, en se déchaînant contre toute espèce de mérite. Ces taupes qui soulevent un pied de terre dans

leurs trous, tandis que les Puiſſances du ſiècle ébranlent le monde, ne ſont pas éclairées par la lumiere qu'on leur préſente ici, mais on ſe croira trop heureux ſi ce peu de vérités peut germer dans l'eſprit de ceux qui étant appellés aux emplois publics doivent aimer la modération, & avoir le fanatiſme en horreur.



Des uſages mépriſables ne ſuppoſent pas toûjours une Nation mépriſable.



FRAGMENT.

Il y a des cas où il ne faut pas juger d'une Nation par les uſages & par les ſuperſtitions populaires. Je ſuppoſe que *Céſar* après avoir conquis l'Egypte, voulant faire fleurir le commerce dans l'Empire Romain, eut envoyé une ambaſſade à la Chine par le Port d'*Arſinoë*, par la Mer rouge, & par l'Océan indien. L'Empereur *Tventi*, premier du nom, regnoit alors; les annales de la Chine nous le repréſentent comme un Prince très ſage & très ſavant. Après avoir reçu les Ambaſſadeurs de *Ceſar* avec toute la politeſſe chinoiſe il s'informe ſecretement par ſes interprêtes, des

ufages, des fciences & de la religion de ce Peuple Romain, auffi célèbre dans l'Occident, que le Peuple Chinois l'eft dans l'Orient: il apprend d'abord que les Pontifes de ce Peuple ont reglés leurs années d'une maniere fi abfurde, que le foleil eft déja entré dans les fignes céleftes du printems, lorfque les Romains célèbrent les premieres fêtes de l'hyver.

Il apprend que cette Nation entretient à grands frais un Collège de Prêtres, qui favent au jufte le tems où il faut s'embarquer, & où l'on doit donner bataille, par l'infpection du foye d'un bœuf, ou par la maniere dont les poulets mangent de l'orge. Cette fcience facrée fût apportée autrefois aux Romains par un petit Dieu nommé *Tagès*, qui fortit

de terre en Toſcane. Ces Peuples adorent un Dieu ſuprême & unique, qu'ils appellent toûjours Dieu très grand & très bon; cependant ils ont bâti un temple à une Courtiſane nommée *Flora* & les bonnes femmes de *Rome* ont preſque toutes chez elles de petits Dieux pénates hauts de quatre ou cinq pouces. Une de ces petites Divinités eſt la Déeſſe des tetons, l'autre celle des feſſes. Il y a une penate qu'on appelle le Dieu *Pet.* L'Empereur *Yventi* ſe met à rire: les Tribunaux de *Nanquin* penſent d'abord avec lui que les Ambaſſadeurs Romains ſont des fous ou des impoſteurs, qui ont pris le titre d'Envoyés de la République Romaine, mais comme l'Empereur eſt auſſi juſte que poli, il a des converſations particulieres avec les Ambaſſadeurs; il apprend que les Pontifes Romains ont

été très ignorans, mais que *César* réforme actuellement le calendrier; on lui avoue que le Collège des Augures a été établi dans les premiers tems de la barbarie, qu'on a laissé subsister cette institution ridicule, devenue chère à un Peuple longtems grossier, que tous les honnêtes gens se moquent des augures, que *César* ne les a jamais consultés, qu'au rapport d'un très grand homme, nommé *Caton*, jamais aucun augure n'a pû parler à son camarade sans rire; & qu'enfin *Ciceron*, le plus grand Orateur & le meilleur Philosophe de *Rome*, vient de faire contre les augures un petit ouvrage intitulé *De la Dévination*, dans lequel il livre à un ridicule éternel tous les aruspices, toutes les prédictions & tous les sortilèges dont la terre est infatuée. L'Empereur de la Chine a la curiosité de lire

ce livre de *Ciceron*, les interprêtes le traduiſent; il admire le livre & la République Romaine.



FRAGMENT

SUR

LA POPULATION.

Dans l'Hiſtoire nouvelle de France on prétend qu'il y avoit huit millions de feux en France du tems de *Philippe de Valois ;* or, on entend par feu une famille, & l'Auteur entend par le mot de France, ce Royaume tel qu'il eſt aujourd'hui avec ſes annexes. Cela feroit, à quatre perſonnes par feu, trente deux millions d'habitans ; car on ne peut donner à un feu moins de quatre perſonnes l'un portant l'autre.

Le calcul de ces feux eſt fondé ſur un état de ſubſide impoſé en 1328. Cet Etat porte deux millions cinq cens mille feux dans les terres dépendantes de la couronne, qui n'é-

toient pas le tiers de ce que le Royaume renferme aujourd'hui. Il auroit donc fallu ajouter deux tiers pour que le calcul de l'Auteur fût juste. Ainsi, suivant la supputation de l'Auteur, le nombre des feux de la France, telle qu'elle est, auroit monté à sept millions cinq cens mille. A quoi ajoutant probablement cinq cens mille feux pour les Ecclésiastiques & pour les personnes non comprises dans le dénombrement, on trouveroit aisément les huit millions de feux, & au delà.

L'Auteur réduit chaque feu à trois personnes, mais par le calcul que j'ai fait dans toutes les terres où j'ai été, & dans celle que j'habite, je compte quatre personnes & demie par feu.

Ainsi supposé que l'Etat de 1328 soit juste, il faudra nécessairement conclure que la France, telle qu'elle est

eſt aujourd'hui, contenoit du tems de *Philippe de Valois* trente ſix millions d'habitans.

Or, dans le dernier dénombrement fait en 1753, ſur un relevé des tailles & autres impoſitions, on ne trouve aujourd'hui que trois millions cinq cens cinquante mille quatre cens quatre-vingt-neuf feux: ce qui, à quatre & demi par feu ne donneroit que quinze millions neuf cens ſoixante & dix-ſept mille deux cens habitans, à quoi il faudra ajouter ſept cens mille ames au moins que l'on ſuppoſe être dans *Paris*, dont le dénombrement a été fait ſuivant la capitation, & non pas ſuivant le nombre des feux.

De quelque maniere qu'on s'y prenne, ſoit qu'on porte avec l'Auteur de la nouvelle Hiſtoire de France les feux à trois, à quatre, à cinq perſonnes, il eſt clair que le nombre des ha-

bitans eſt diminué de plus de la moitié depuis *Philippe de Valois*.

Il y a aujourd'hui environ quatre cens ans que le dénombrement de *Philippe de Valois* fut fait, ainſi dans quatre cens ans, toutes choſes égales, le nombre des François ſeroit réduit au quart, & dans huit cens ans au huitième ; ainſi dans huit cens ans la France n'aura qu'environ quatre millions d'habitans, & en ſuivant cette progreſſion, dans neuf mille deux cens ans il ne reſtera qu'une ſeule perſonne mâle ou femelle avec fraction. Les autres Nations ne ſeront ſans doute pas mieux traitées que nous, & il faut eſpérer qu'alors viendra la fin du monde.

Tout ce que je puis dire pour conſoler le genre humain, c'eſt que dans deux terres que je dois bien connoître, inféodées du tems de *Charles V*.

j'ai trouvé la moitié plus de feux qu'il n'en eſt marqué dans l'acte d'inféodation, & cependant il s'eſt fait une émigration conſidérable dans ces terres à la revocation de l'Edit de *Nantes*.

Le genre humain ne diminue ni n'augmente, comme on le croit, il eſt très probable qu'on ſe méprenoit beaucoup du tems de *Philippe de Valois*, quand on comptoit deux millions cinq cens mille feux dans ſes Domaines.

Au reſte j'ai toûjours penſé que la France renferme de nos jours environ vingt millions d'habitans, & je les ai comptés à cinq par feu l'un portant l'autre. Je me trouve d'abord dans ce calcul avec l'Auteur de la *Dixme*, attribuée au Maréchal de *Vauban*, & ſurtout avec le détail des Provinces donné par les Intendans à la fin du dernier ſiècle. Si je me

M 2

trompe, ce n'eſt que d'environ quatre millions, & c'eſt une bagatelle pour les Auteurs.

Hübner dans ſa Géographie ne donne à l'Europe que trente millions d'habitans, il peut s'être trompé aiſément d'environ cent millions. Un Calculateur, d'ailleurs exact, aſſûre que la Chine ne poſſede que ſoixante & douze millions d'habitans, mais par le dernier dénombrement rapporté par le Père *du Halde*, on compte ces ſoixante & douze millions, ſans y comprendre les vieillards, les femmes, les jeunes gens au deſſous de vingt ans, ce qui doit aller à plus du double.

Il faut avouer que d'ordinaire nous peuplons & dépeuplons la terre un peu au hazard, tout le monde ſe conduit ainſi; nous ne ſommes guéres faits pour avoir une notion ex-

acte des chôses; l'a peu près est notre guide, & souvent ce guide égare beaucoup.

C'est encore bien pis quand on veut avoir un calcul juste. Nous allons voir des farces & nous y rions; mais rit-on moins dans son cabinet, quand on voit de graves Auteurs supputer exactement combien il y avoit d'hommes sur la terre 285 ans après le déluge universel? Il se trouve selon le Frère *Pétau*, Jésuite, que la famille de *Noé* avoit produit un milliard, deux cens vingt-quatre millions, sept cens dix-sept mille habitans en trois cens ans. Le bon Prêtre *Pétau* ne savoit pas ce que c'est que de faire des enfans & de les élever; comme il y va!

Selon *Cumberland*, la famille ne provigna que jusqu'à trois milliards, trois cens trente millions, en trois

cens quarante ans; & selon *Whilston*, environ trois cens ans après le déluge, il n'y avoit que soixante cinq mille cinq cens trente-six habitans.

Il est difficile d'accorder ces comptes, & de les allouer. Voilà les excès où l'on tombe quand on veut concilier ce qui est inconciliable, & expliquer ce qui est inexplicable. Cette malheureuse entreprise a dérangé des cerveaux, qui d'ailleurs auroient eu des lumieres utiles aux hommes.

Les Auteurs de l'Histoire universelle d'Angleterre disent: „ qu'on est „ généralement d'accord qu'il y a à „ présent environ quatre mille mil- „ lions d'habitans sur la terre. „ Vous remarquerez que ces Messieurs, dans ce nombre de citoyens & de citoyennes, ne comptent pas l'Amérique, qui comprend près de la moitié du Globe: ils ajoutent que le genre hu-

main en quatre cens ans augmente toûjours du double, ce qui est bien contraire au relevé fait sous *Philippe de Valois*, qui fait diminuer la Nation de moitié en quatre cens ans.

Pour moi, si au lieu de faire un Roman ordinaire, je voulois me réjouïr à supputer combien j'ai de frères sur ce malheureux petit Globe, voici comme je m'y prendrois. Je verrois d'abord à peu près combien ce Globule contient de lieues quarrées, habitées sur la surface; je dirois, la surface du Globe est de vingt-sept millions de lieues quarrées; ôtons en d'abord les deux tiers au moins pour les mers, rivières, lacs, déserts, montagnes, & tout ce qui est inhabité: ce calcul est très modéré, & nous donne neuf millions de lieues quarrées à faire valoir.

La France & l'Allemagne comptent six cens personnes par lieue quarrée, l'Espagne cent soixante, la Russie quinze, la Tartarie dix, la Chine environ mille; prenez un nombre moyen comme cent, vous aurez neuf cens millions de vos frères, soit basanés, soit négres, soit rouges, soit jaunes, soit barbus, soit imberbes. Il n'est pas à croire que la terre ait en effet un si grand nombre d'habitans: & si l'on continue à faire des Enuques, à multiplier les Moines, & à faire des guerres pour les plus petits intérêts, jugez si vous aurez les quatre mille millions, que les Auteurs anglois de l'Histoire universelle vous donnent si libéralement, & puis, qu'importe qu'il y ait beaucoup ou peu d'hommes sur la terre? l'essentiel est que cette pauvre espèce soit la moins malheureuse qu'il est possible.

AU
DOCTEUR JEAN JACQUES PANSOPHE

C'est-à-dire

A MR. J. J. ROUSSEAU.

Quoique vous en disiez, Docteur *Pansophe*, je ne suis certainement pas la cause de vos malheurs; j'en suis affligé, & vos livres ne méritent pas de faire tant de scandale & tant de bruit: mais cependant ne devenez pas calomniateur, ce seroit là le plus grand mal. J'ai lû dans le dernier ouvrage que vous avez mis en lumiere, une belle prosopopée, où vous faites entendre, en plaisantant mal à propos, que je ne crois pas en Dieu. Le reproche est aussi étonnant que votre génie. Le Jésuite *Garasse*, le Jésuite *Hardouin* & d'au-

tres menteurs publics trouvoient partout des Athées, mais le Jésuite *Garasse*, le Jésuite *Hardouin* ne sont pas bons à imiter. Docteur *Pansophe*, je ne suis Athée ni dans mon cœur ni dans mes livres, les honnêtes gens qui nous connoissent l'un & l'autre disent en voyant votre article : Hélas! le Docteur *Pansophe* est méchant comme les autres hommes; c'est bien dommage.

Judicieux admirateur de la bêtise & de la brutalité des sauvages, vous avez crié contre les sciences, & cultivé les sciences. Vous avez traité les Auteurs & les Philosophes de Charlatans; & pour prouver d'exemple, vous avez été Auteur. Vous avez écrit contre la Comédie avec la dévotion d'un Capucin, & vous avez fait de méchantes Comédies. Vous avez regardé comme une cho-

fe abominable qu'un Satrape ou un Duc eût du fuperflu, & vous avez copié de la mufique pour des Satrapes ou des Ducs qui vous payoient avec ce fuperflu. Vous avez barbouillé un Roman ennuyeux, où un Pedagogue fuborne honnêtement fa pupille, en lui enfeignant la vertu; & la fille modefte couche honnêtement avec le Pedagogue, & elle fouhaite de tout fon cœur qu'il lui faffe un enfant; & elle parle toûjours de fageffe avec fon doux ami; & elle devient femme, mère & la plus tendre amie d'un époux qu'elle n'aime pourtant pas; & elle vit & meurt en raifonnant, mais fans vouloir prier Dieu. Docteur *Panfophe*, vous vous êtes fait le Précepteur d'un certain *Emile*, que vous formez infenfiblement par des moyens impraticables; & pour faire un bon chrêtien, vous

détruisez la Religion chrêtienne. Vous professez partout un sincere attachement à la révélation, en prêchant le Déisme; ce qui n'empêche pas que chez vous les Déistes & les Philosophes conséquens ne soient des Athées. J'admire, comme je le dois, tant de candeur & de justesse d'esprit, mais permettez-moi de grace de croire en Dieu. Vous pouvez être un Sophiste, un mauvais raisonneur, & par conséquent un Ecrivain pour le moins inutile, sans que je sois un Athée. L'Etre souverain nous jugera tous deux, attendons humblement son arrêt. Il me semble que j'ai fait de mon mieux pour soutenir la cause de Dieu & de la vertu, mais avec moins de bile & d'emportement que vous. Ne craignez-vous pas que vos inutiles calomnies contre les Philosophes & contre moi, ne vous rendent défa-

gréable aux yeux de l'Etre fûprême; comme vous l'êtes déja aux yeux des hommes?

Vos lettres de la montagne font pleines de fiel, cela n'eft pas bien, *Jean Jacques*, fi votre patrie vous a profcrit injuftement, il ne faut pas la maudire ni la troubler. Vous avez certes raifon de dire que vous n'êtes point Philofophe. Le fage Philofophe *Socrate* but la ciguë en filence: il ne fit pas de Libelles contre l'Aréopage ni même contre le Prêtre *Anitus*, fon ennemi déclaré; fa bouche vertueufe ne fe fouilla pas par des imprécations; il mourut avec toute fa gloire & fa patience; mais vous n'êtes pas un *Socrate* ni un Philofophe.

Docteur *Panfophe*, permettez qu'on vous donne ici trois leçons, que la Philofophie vous auroit apprifes: une

leçon de bonne foi, une leçon de bon sens, & une leçon de modestie.

Pourquoi dites-vous que le bonhomme si mal nommé *Grégoire le Grand*, quoiqu'il soit un Saint, étoit un Pape illustre, parcequ'il étoit bête & intriguant? J'ai vû constamment dans l'Histoire que la bêtise & l'ignorance n'ont jamais fait de bien, mais au contraire toûjours beaucoup de mal. *Grégoire* même bénit & loua les crimes de *Phocas*, qui avoit assassiné & détrôné son maître, l'infortuné *Maurice*. Il bénit & loua les crimes de *Brunehaut*, qui est la honte de l'Histoire de France. Si les Arts & les Sciences n'ont pas absolument rendu les hommes meilleurs, du moins ils sont méchans avec plus de discretion, & quand ils font le mal; ils cherchent des prétextes, ils temporisent, ils se contiennent; on peut

les prévenir, & les grands crimes ſont rares. Il y a des ſiécles que vous auriez été non ſeulement excommunié avec les chenilles, les ſauterelles & les ſorciers, mais brûlé ou pendu, ainſi que quantité d'honnêtes gens qui cultivent aujourd'hui les Lettres en paix, & avouez que le tems préſent vaut mieux. C'eſt à la Philoſophie que vous devez votre ſalut, & vous l'aſſaſſinez: mettez-vous à genoux, ingrat; & pleurez ſur votre folie. Nous ne ſommes plus eſclaves de ces tyrans ſpirituels & temporels qui déſoloient l'Europe; la vie eſt plus douce, les mœurs plus humaines, & les Etats plus tranquilles.

Vous parlez, Docteur *Panſophe*, de la vertu des ſauvages: il me ſemble pourtant qu'ils ſont *magis extra vitia quam cum virtutibus.* Leur vertu eſt négative, elle conſiſte à n'a-

voir ni bons cuisiniers, ni bons musiciens, ni beaux meubles, ni luxe, &c. &c.

La vertu, voyez vous, suppose des lumieres, des reflexions, de la Philosophie, quoique selon vous, tout homme qui reflêchit soit un animal dépravé; d'où il s'ensuivroit en bonne Logique que la vertu est impossible. Un ignorant, un sot complet n'est pas plus susceptible de vertu qu'un cheval ou qu'un singe, vous n'avez certes jamais un cheval vertueux, ni singe vertueux. Quoique maître aliboron tienne que votre Prose est une Prose brillante, le public se plaint que vous n'avez jamais fait un bon syllogisme. Ecoutez, Docteur *Pansophe*, la bonne *Xantippe* grondoit sans cesse & rigoureusement contre la Philosophie & la raison de *Socrate*; mais la bonne *Xantippe* étoit une folle comme

me tout le monde fait. Corrigez-vous.

Illuftre *Panfophe!* la rage de blâmer vos contemporains vous fait louer à leurs dépens des fauvages anciens & modernes fur des chofes qui ne font point du tout louables.

Pourquoi, s'il vous plaît, faites vous dire à *Fabricius* que le feul talent digne de *Rome*, eft de conquérir la terre; puifque les conquêtes des Romains, & les conquêtes en général font des crimes, & que vous blâmez fi fortement les crimes dans votre plan ridicule d'une paix perpétuelle? il n'y a certainement pas de vertu à conquérir la terre. Pourquoi, s'il vous plaît, faites vous dire à *Curius*, comme une maxime refpectable qu'il aimoit mieux commander à ceux qui avoient de l'or, que d'avoir de l'or? C'eft une chofe en elle mê-

me indifférente d'avoir de l'or, mais c'eſt un crime de vouloir, comme *Curius*, commander injuſtement à ceux qui en ont. Vous n'avez pas ſenti tout cela, Docteur *Panſophe*, parceque vous aimez mieux faire de bonne Proſe que de bons raiſonnemens. Repentez vous de cette mauvaiſe morale, & apprenez la Logique.

Mon ami *Jean Jacques*, ayez de la bonne foi. Vous attaquez ma Religion; dites moi, je vous prie, quelle eſt la vôtre? Vous vous donnez avec votre modeſtie ordinaire pour le reſtaurateur du chriſtianiſme en Europe, vous dites que la Religion décréditée en tout lieu avoit perdu ſon aſcendant juſque ſur le peuple, &c. Vous avez en effet décrié les miracles de *Jeſus*, comme l'Abbé de *P.*. pour relever le crédit de la Religion.

Vous avez dit que l'on ne pouvoit s'empêcher de croire l'Évangile de *Jesus*, parcequ'il étoit incroyable : ainsi *Tertullien* disoit hardiment qu'il étoit sûr que le fils de Dieu étoit mort, parceque cela étoit impossible : *mortuus est Dei filius, hoc certum est quia impossibile :* ainsi par un raisonnement similaire, un Géometre pourroit dire qu'il est évident que les trois angles d'un triangle ne sont pas égaux à deux droits, parcequ'il est évident qu'ils le sont. Mon ami *Jean Jacques*, apprenez la Logique, & ne prenez pas, comme *Alcibiade*, les hommes pour autant de têtes de choux.

C'est sans contredit un fort grand malheur de ne pas croire à la Religion chrêtienne, qui est la seule vertueuse entre mille autres qui prétendent aussi l'être : toute fois celui qui a ce malheur peut & doit croire en

Dieu. Les fanatiques, les bonnes femmes, les enfans & le Docteur *Pansophe* ne mettent point de distinction entre l'Athée & le Déiste. O *Jean Jacques!* vous avez tant promis à Dieu & à la vérité de ne pas mentir : pourquoi mentez-vous contre votre conscience ? Vous êtes, à ce que vous dites, le seul Auteur de votre siécle & de plusieurs autres, qui ait écrit de bonne foi. Vous avez écrit sans doute de bonne foi que la loi chrétienne est, au fond, plus nuisible qu'utile à la forte constitution d'un État ; que les vrais Chrêtiens sont faits pour être esclaves, & sont lâches ; qu'il ne faut pas apprendre le Catéchisme aux enfans, parce qu'ils n'ont pas l'esprit de croire en Dieu, &c. Demandez à tout le monde si ce n'est pas là le Déisme tout pur ; donc vous êtes Athée ou Chrê-

tien comme les Déistes, ainsi qu'il vous plaira, car vous êtes un homme inexplicable. Mais encore une fois apprenez la Logique, & ne vous faites plus brûler mal-à-propos. Respectez, comme vous le devez les honnêtes gens, qui n'ont point du tout envie d'être Athées, ni mauvais Raisonneurs, ni Calomniateurs. Si tout citoyen oisif est un fripon, voyez quel titre mérite un citoyen faussaire, qui est arrogant avec tout le monde, & qui veut être possesseur exclusif de toute la Religion, la vertu & la raison qu'il y a en Europe. *Væ misero! lilia nigra videntur pallentesque rosæ.* Soyez Chrétien, *Jean Jacques*, puisque vous vous vantez de l'être à toute force, mais au nom du bon sens & de la vérité, ne vous croyez pas le seul maître en Israël. . . . . .

. . . .

Docteur, *Pansophe*, soyez modeste, s'il vous plaît, autre leçon importante. Pourquoi dire à l'Archevêque de *Paris* que vous êtes né avec le talent de l'humilité ni avec la justesse d'esprit. Pourquoi dire au public que vous avez refusé l'éducation d'un Prince, & avertir fierement tous ceux qu'il appartiendra, de ne pas vous faire dorénavant de pareilles propositions? Je crois que cet avis au public est plus vain qu'utile: quand même *Diogene*, une fois connu, diroit aux passans, achetés votre maître, on le laisseroit dans son tonneau avec tout son orgueil & toute sa folie.

Pourquoi dire que la mauvaise profession de foi du Vicaire *Allobroge* est le meilleur écrit qui ait paru dans ce siécle? Vous mentez fierement, *Jean Jacques:* un bon écrit est celui qui éclaire les hommes & les confirme

dans le bien; & un mauvais écrit eſt celui qui épaiſſit le nuage; qui leur cache la vérité, qui les plonge dans de nouveaux doutes, & les laiſſe ſans principes. Pourquoi répéter continuellement avec une arrogance ſans exemple, que vous bravez vos ſots lecteurs & le ſot public? Le public n'eſt pas ſot: il brave à ſon tour la démence qui vit & médit à ſes dépens. Pourquoi, ô Docteur *Panſophe!* dites vous bonnement qu'un État ſenſé auroit élevé des ſtatues à l'Auteur d'*Emile;* c'eſt que l'Auteur d'*Emile* eſt comme un enfant qui, après avoir ſouflé des boules de ſavon, ou fait des ronds en crachant dans un puits, ſe regarde comme un Etre très-important. Au reſte, Docteur, ſi on ne vous a pas élevé de ſtatues, on vous a gravé; tout le monde peut contempler votre viſage

& votre gloire au coin des rues. Il me semble que c'en est bien assez pour un homme qui ne veut pas être Philosophe, & qui en effet ne l'est pas. *Quam pulchrum est digito monstrari & dicier, hic est!* Pourquoi mon ami *Jean Jacques* vante-t-il à tout propos sa vertu, son mérite & ses talens? C'est que l'orgueil de l'homme peut devenir aussi fort que la bosse des chameaux de l'Idumée, ou que la peau des onagres du désert. *Jesus* disoit qu'il étoit doux & humble de cœur: *Jean Jacques*, qui prétend être son écolier, mais un écolier mutin qui chicane souvent avec son maître, n'est ni doux ni humble de cœur. Mais ce ne sont pas là mes affaires. Il pourroit cependant apprendre que le vrai mérite ne consiste pas à être singulier, mais à être raisonnable. L'Allemand *Corneille*

Agrippa a aboyé longtems avant lui contre les ſciences & les Savans, malgré cela il n'étoit point du tout un grand homme.

Docteur *Panſophe* on m'a dit que vous vouliez aller en Angleterre; c'eſt le pays des belles femmes & des bons Philoſophes. Ces belles femmes & ces bons Philoſophes ſeront peut-être curieux de vous voir, & vous vous ferez voir. Les Gazettiers tiendront un régiſtre exacte de tous vos faits & geſtes, & parleront du grand *Jean Jacques*, comme de l'Éléphant du Roi & du Zébre de la Reine; car les Anglois s'amuſent des productions rares de toute eſpece, quoiqu'il ſoit rare qu'ils eſtiment. On vous montrera au doigt à la Comédie, ſi vous y allez, & on dira, le voilà cet éminent génie, qui nous reproche de n'avoir pas un bon natu-

rel, & qui dit que les ſujets de Sa Majeſté ne ſont pas libres! C'eſt là ce Prophéte du Lac de *Géneve*, qui a prédit au Verſet 45 de ſon Apocalypſe, nos malheurs & notre ruine, parceque nous ſommes riches. On vous examinera avec ſurpriſe depuis les pieds juſqu'à la tête, en reflêchiſſant ſur la folie humaine. Les Angloiſes qui ſont, vous dis-je très-belles, riront lorſqu'on leur dira que vous voulez que les femmes ne ſoient que des femmes, des femelles d'animaux, qu'elles s'occupent uniquement du ſoin de faire la cuiſine pour leurs maris, de raccomoder leurs chemiſes, & de leur donner, dans le ſein d'une vigoureuſe ignorance, du plaiſir & des enfans. La belle & ſpirituelle Ducheſſe *D'a . . . r*, Myladis de . . . de . . . de . . . leveront les épaules, & les hommes vous ou-

blieront en admirant leur viſage & leur eſprit. L'ingénieux Lord *W..e*, le ſavant Lord *L...n*, les Philoſophes Milord *C...d*, le Duc de *G..n*, Sire *F...x*, Sire *C...d*, & tant d'autres, jetteront peut-être un coup-d'œil ſur vous, & iront de-là travailler au bien public ou cultiver les Belles Lettres, loin du bruit & du peuple, ſans être pour cela des animaux dépravés. Voilà, mon ami *Jean Jacques*, ce que j'ai lû dans le grand livre du deſtin; mais vous en ſerez quitte pour mépriſer ſouverainement les Anglois, comme vous avez mépriſé les François, & votre mauvaiſe humeur les fera rire. Il y aura cependant un parti à prendre pour ſoutenir votre crédit, & vous faire peut-être à la longue élever des ſtatues: ce ſeroit de fonder une Égliſe de votre Religion, que perſonne ne com-

prend; mais ce n'est pas là une affaire. Au lieu de prouver votre mission par des miracles qui vous déplaisent, ou par la raison que vous ne connoissez pas, vous en appellerez au sentiment intérieur, à cette voix divine qui parle si haut dans le cœur des illuminés, & que personne n'entend. Vous deviendrez puissant en œuvres, & en paroles comme *George Fox*, le Réverend *Witfield*, &c. sans avoir à craindre l'animadversion de la Police, car les Anglois ne punissent point ces folies-là. Après avoir prêché & exhorté vos disciples, dans votre stile apocalyptique, vous les menerez brouter l'herbe dans *Hyde-Park*, ou manger du gland dans la forêt de *Windsor*, en leur recommendant toutefois de ne pas se battre comme les autres sauvages, pour une pomme ou une racine, parceque le

Police corrompue des Européens ne vous permet pas de ſuivre votre ſyſtéme dans toute ſon étendue.

Enfin lorſque vous aurez conſommé ce grand ouvrage, & que vous ſentirez les approches de la mort, vous vous traînerez à quatre pattes dans l'aſſemblée des bêtes, & vous leur tiendrez ô *Jean Jacques!* le langage ſuivant:

„Au nom de la ſainte vertu. Amen.
„ Comme ainſi ſoit, mes frères, que
„ j'ai travaillé ſans relâche à vous ren-
„ dre ſots & ignorans, je meurs avec
„ la conſolation d'avoir réuſſi, & de
„ n'avoir point jetté mes paroles en
„ l'air. Vous ſavés que j'ai établi des
„ cabarets, pour y noyer votre rai-
„ ſon, mais point d'Académie pour
„ la cultiver, car encore une fois,
„ un yvrogne vaut mieux que tous
„ les Philoſophes de l'Europe. N'ou-

„ bliés jamais mon Hiſtoire du Ré-
„ giment de *Saint Gervais*, dont tous
„ les Officiers & les Soldats yvres
„ danſoient avec édification dans la
„ place publique de *Génève*, com-
„ me un ſaint Roi Juif danſa autrefois
„ devant l'arche. Voilà les honnêtes
„ gens. Le vin & l'ignorance ſont le
„ ſommaire de toute la ſageſſe. Les
„ hommes ſobres ſont foux: les yvro-
„ gnes ſont francs & vertueux. Mais
„ je crains ce qui peut arriver; c'eſt-
„ à-dire, que la Science, cette mère
„ de tous les crimes & de tous les
„ vices, ne ſe gliſſe parmi vous. L'en-
„ nemi rode autour de vous, il a la
„ ſubtilité du ſerpent & la force du
„ lion; il vous menace. Peut-être,
„ hélas! bientôt le luxe, les arts, la
„ philoſophie, la bonne chère, les au-
„ teurs, les perruquiers, les Prêtres
„ & les marchandes de modes vous

„ empoiſonneront & ruïneront mon
„ ouvrage. O ſainte vertu! détourne
„ tous ces maux. Mes petits enfans,
„ obſtinés-vous dans votre ignoran-
„ ce & votre ſimplicité; c'eſt-à-dire,
„ ſoyés toûjours vertueux, car c'eſt
„ la même choſe. Soyés attentifs à
„ mes paroles: que ceux qui ont des
„ oreilles entendent! les mondains
„ vous ont dit: Nos inſtitutions ſont
„ bonnes; elles nous rendent heu-
„ reux: & moi je vous dis que leurs
„ inſtitutions ſont abominables & les
„ rendent malheureux. Le vrai bon-
„ heur de l'homme eſt de vivre ſeul,
„ manger des fruits ſauvages, de dor-
„ mir ſur la terre nue ou dans le creux
„ d'un arbre, & de ne jamais penſer.
„ Les mondains vous ont dit: Nous
„ ne ſommes pas des bêtes féroces,
„ nous faiſons du bien à nos ſembla-
„ bles; nous puniſſons les vices, &

„ nous nous aimons les uns les au-
„ tres : & moi je vous dis que tous
„ les Européens sont des bêtes féro-
„ ces ou des fripons, que toute l'Eu-
„ rope ne sera bientôt qu'un affreux
„ désert, que les mondains ne font du
„ bien que pour faire du mal, qu'ils
„ se haïssent tous & qu'ils récompen-
„ sent le vice. O sainte vertu! les
„ mondains vous ont dit: Vous êtes
„ des foux; l'homme est fait pour
„ vivre en société & non pour man-
„ ger du gland dans les bois; & moi
„ je vous dis que vous êtes les seuls
„ sages, & qu'ils sont foux & mé-
„ chans: l'homme n'est pas plus fait
„ pour la société, qui est nécessaire-
„ ment l'école du crime, que pour
„ aller voler sur les grands chemins.
„ O mes petits enfans, restés dans
„ les bois, c'est la place de l'homme;
„ ô sainte vertu! *Emile* mon premier
„ disciple,

„ disciple, est selon mon cœur; il me „ succédera. Je lui ai appris à lire, „ & à écrire, & à parler beaucoup, „ c'en est assez pour vous gouverner. „ Il vous lira quelquefois la Bible, „ l'excellente Histoire de *Robinson* „ *Crusoé*, & mes ouvrages; il n'y a „ que cela de bon. La Religion que „ je vous ai donnée est fort simple: „ adorés un Dieu; mais ne parlés pas „ de lui à vos enfans; attendés qu'ils „ dévinent d'eux mêmes qu'il y en a „ un. Fuyés les Médecins des ames „ comme ceux des corps, ce sont des „ Charlatans: quand l'ame est mala- „ de, il n'y a point de guérison à „ espérer parceque j'ai dit clairement „ que le retour à la vertu est impos- „ sible: cependant les homilies élo- „ quentes ne sont pas inutiles; il est „ bon de désespérer les méchans, & „ de les faire sécher de honte ou de

„ douleur en leur montrant la beauté
„ de la vertu, qu'ils ne peuvent plus
„ aimer. J'ai cependant dit le contrai-
„ re dans d'autres endroits; mais ce-
„ la n'eſt rien. Mes petits enfans, je
„ vous répéte encore ma grande le-
„ çon: banniſſés d'entre vous la raiſon
„ & la Philoſophie, comme elles ſont
„ bannies de mes livres. Soyés ma-
„ chinalement vertueux; ne penſés
„ jamais, ou que très rarement; ap-
„ prochés-vous ſans ceſſe des bêtes,
„ qui eſt votre état naturel. A ces
„ cauſes je vous récommande la ſain-
„ te vertu. Adieu, mes petits enfans;
„ je meurs. Que Dieu vous ſoit en
„ aide! Amen. „

Docteur *Panſophe*, écoutez à pré-
ſent ma profeſſion de foi, vous l'a-
vez rendu néceſſaire: la voici telle
que je l'offrirai hardiment au public,
qui eſt mon juge & le vôtre.

J'adore un Dieu créateur, intelligent, vengeur & rénumerateur, je l'aime & le sers le mieux que je puis dans les hommes mes semblables & ses enfans. O Dieu! qui vois mon cœur & ma raison, pardonne moi mes offenses, comme je pardonne celles de *Jean Jacques Pansophe*, & fais que je t'honore toujours dans mes semblables.

Pour le reste je crois qu'il fait jour en plein midi, & que les aveugles ne s'en apperçoivent point. Sur ce Docteur *Pansophe*, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde, & suis philosophiquement votre ami & serviteur.

V.

SUR

L'ESSAI DE CRITIQUE

DU

PRINCE DE MACHIAVEL.

Mr. de *Voltaire* a été Commentateur, mais peu de perſonnes ſavent qu'il ait été auſſi l'Éditeur des ouvrages d'autrui. En 1740 il publia *l'Anti-Machiavel, ou Eſſai de Critique ſur le Prince de Machiavel.* Voici la Préface qu'il compoſa alors.

„ Je crois rendre ſervice aux hommes en publiant *l'Eſſai de Critique ſur Machiavel.* L'illuſtre Auteur de cette réfutation eſt une de ces grandes ames que le ciel forme rarement pour ramener le genre humain à la vertu par leurs exemples: il mit par écrit ces penſées, il y a quelques an-

nées, dans le seul dessein d'écrire des vérités que son cœur lui dictoit. Il étoit encore très jeune, il vouloit seulement se former à la sagesse, à la vertu; il comptoit ne donner des leçons qu'à soi-même, mais ces leçons qu'il s'est données, méritent d'être celles de tous les Rois, & peuvent être la source du bonheur des hommes. Il me fit l'honneur de m'envoyer son manuscrit, je crus qu'il étoit de mon devoir de lui demander la permission de le publier. Le poison de *Machiavel* est trop public, il falloit que l'antidote le fût aussi. On s'arrachoit à l'envi les copies manuscrites, il en couroit déja de très fautives, & l'ouvrage alloit paroître défiguré, si je n'avois eu le soin de fournir cette copie exacte, à laquelle j'espére que les Libraires à qui j'en ai fait présent se conformeront. On sera

ſans doute étonné quand j'apprendrai aux lecteurs, que celui qui écrit en françois d'un ſtile ſi noble, ſi énergique, & ſouvent ſi pur, eſt un jeune étranger, qui n'étoit jamais venu en France. On trouvera même qu'il s'exprime mieux qu'*Amelot de la Houſſaye* que je fais imprimer à côté de la réfutation. C'eſt une choſe inouïe, je l'avoue, mais c'eſt ainſi que celui dont je publie l'ouvrage, a réuſſi dans toutes les choſes auxquelles il s'eſt appliqué. Qu'il ſoit Anglois, Eſpagnol ou Italien, il n'importe, ce n'eſt pas de ſa patrie, mais de ſon livre dont il s'agit ici. Je le crois mieux fait & mieux écrit que celui de *Machiavel*, & c'eſt un bonheur pour le genre humain qu'enfin la vertu ait été mieux ornée que le vice. Maître de ce précieux dépôt, j'ai laiſſé exprès quelques expreſſions qui ne ſont pas

françoises; mais qui méritent de l'être, & j'ose dire que ce livre peut à la fois perfectionner notre langue & nos mœurs. Au reste, j'avertis que tous les chapitres ne sont pas autant de refutations de *Machiavel*, parceque cet Italien ne prêche pas le crime dans tout son livre. Il y a quelques endroits de l'ouvrage que je présente, qui sont plûtôt des Reflexions sur *Machiavel* que contre *Machiavel*; voilà pourquoi j'ai donné au livre le titre d'*Essai de Critique sur Machiavel.* — L'illustre Auteur ayant pleinement répondu à *Machiavel*, mon partage sera ici de répondre en peu de mots à la Préface d'*Amelot de la Houssaye.* — Ce traducteur a voulu se donner pour un Politique, mais je puis assûrer que celui qui combat ici *Machiavel*, est véritablement ce qu'*Amelot* veut paroître. — Ce qu'on peut dire peut-être

de plus favorable pour *Amelot*, c'est qu'il traduisit le *Prince de Machiavel*, & en soutint les maximes plûtôt dans l'intention de débiter son livre que dans celle de persuader. Il parle beaucoup de raison d'Etat dans son Épître dédicatoire; mais un homme, qui, ayant été Sécretaire d'Ambassade, n'a pas eu le sécret de se tirer de la misére, entend mal, à mon gré la raison d'État. --- Il veut justifier son Auteur par le témoignage de *Juste-Lipse*, qui avoit, dit-il, autant de piété & de Religion que de savoir & de politique. Surquoi je remarquerai 1°. que *Juste-Lipse* & tous les Savans déposeroient en vain en faveur d'une doctrine funeste au genre humain; 2°. que la piété & la Religion, dont on se pare ici très-mal-à-propos, enseignent tout le contraire; 3°. que *Juste-Lipse*, né Catholi-

que, devenu Luthérien, puis Calviniste, & enfin redevenu Catholique, ne passa jamais pour un homme religieux. Malgré ses très-mauvais Vers pour la Ste. Vierge; 4°. que son gros livre de politique est le plus méprisé de ses ouvrages, tout dédié qu'il est aux Empereurs, Rois & Princes; 5°. qu'il dit précisément le contraire de ce qu'*Amelot* lui fait dire. Plût à Dieu, dit *Juste-Lipse* page 9. de l'Édition de *Plantin* que *Machiavel* eut conduit son Prince au temple de la vertu & de l'honneur; mais en ne suivant que l'utile, il s'est trop écarté du chemin royal de l'honnête, *utinam principem suum recta duxisset ad templum virtutis & honoris*, &c. *Amelot* a supprimé exprès ces paroles. La mode de son tems étoit encore de citer mal-à-propos; mais altérer un passage aussi essentiel, ce n'est pas être pédant, ce

n'est pas se tromper, c'est calomnier. Le grand homme dont je suis l'Éditeur, ne cite point; mais je me trompe fort, ou il sera cité à jamais par tous ceux qui aimeront la raison & la justice. — *Amelot* s'efforce de prouver que *Machiavel* n'est point impie; il s'agit bien ici de piété! un homme donne au monde des leçons d'assassinat & d'empoisonnement, & son traducteur ose nous parler de sa dévotion! — Les lecteurs ne prennent point ainsi le change. *Amelot* a beau dire que son Auteur a beaucoup loué les Cordeliers & les Jacobins, il n'est point ici question de Moines, mais de Souverains, à qui l'Auteur veut enseigner l'art d'être méchans, qu'on ne savoit que trop sans lui. — D'ailleurs croiroit-on bien justifier *Mirivits*, *Cartouche*, *Jacques Clément* ou *Ravaillac*, en disant qu'ils avoient de très-bons sentimens sur la

Religion? & se servira-t-on toûjours de ce voile sacré pour couvrir ce que le crime a de plus monstrueux? *César Borgia*, dit encore le traducteur, est un bon modéle pour les Princes nouveaux, c'est-à-dire pour les usurpateurs; mais premierement tout Prince nouveau n'est point usurpateur. Les *Medicis* étoient nouvellement Princes, & on ne pouvoit leur reprocher d'usurpation. Secondement l'exemple de ce bâtard d'*Alexandre VI.* toûjours détesté & souvent malheureux, est un très-méchant modéle pour tout Prince. Enfin, *la Houssaye* prétend que *Machiavel* haïssoit la tyrannie; sans doute tout homme la déteste, mais il est bien lâche & bien affreux de la détester & de l'enseigner. — Je n'en dirai pas davantage, il faut écouter le vertueux Auteur, dont je ne ferois qu'affoiblir les sentiment & les ex-

pressions. — N. B. Je soussigné ai déposé le manuscrit original entre les mains de Monsieur *Cirille le petit*, le desservant de l'Église françoise à la *Haye*, lequel manuscrit original est conforme en tout au livre intitulé *Essai de Critique sur Machiavel;* toute autre Édition étant défectueuse, & les Libraires devant suivre en tout la présente copie.

F. de Voltaire.

A la Haye, ce 12 Octobre 1740.

A la fin du livre se trouve un avis de l'Editeur en ces termes. „Dans le tems qu'on finissoit cette Édition, il en a paru deux autres; l'une est intitulée de *Londres* chez *Jean Mayer*; l'autre à la *Haye* chez *van Duren*. Elles sont très-différentes du manuscrit original; ce qu'il est aisé de reconnoître aux indications suivantes. — 1°. Dans ces

Éditions le titre est, *Anti-Machiavel, ou Examen du Prince* &c. & celui-ci est intitulé, *Anti-Machiavel ou Essai de Critique sur le Prince de Machiavel.* — 2°. Le premier Chapitre dans ces Éditions a pour titre, *combien il y a de sortes de Principautés* &c. & ici le titre est, *des différens Gouvernemens.* Le second Chapitre de ces Éditions est, *des Principautés héréditaires* & ici *des Etats héréditaires.* — Il y a d'ailleurs des omissions considérables, des interpolations, des fautes en très grand nombre dans ces Éditions que j'indique, ainsi, lorsque les Libraires qui les ont faites, voudront réimprimer ce livre, je les prie de suivre en tout la présente copie.

C'est une belle refutation de *Machiavel* que le livre du Roi de Prusse; mais on en pourra voir quelque jour une refutation encore plus belle. Cela

sera l'Histoire de la vie de ce Prince. Etre son Historiographe sera un emploi aussi agréable que glorieux.

J'aime un livre dont la lecture me laisse une idée grande & aimable du caractere des sentimens, des mœurs de celui qui l'a composé. — J'aime un ouvrage sérieux qui ne soit point écrit trop sérieusement. Le sérieux de celui-ci n'a rien de triste, rien d'austére, rien de guindé. C'est le sérieux d'un Philosophe qui a la maturité d'un homme de cinquante ans avec la fleur de la jeunesse; & qui joint à un esprit orné, à un jugement solide, à un discernement peu commun, une imagination féconde & agréable; une sérénité riante (si j'ose ainsi dire) & quelquefois même enjouée, qui est peut-être un des caracteres essentiels d'une belle ame; surtout dans un âge comme celui de vingt ans à trente ans,

& dans un de ces hommes nés pour le trône, que la séduction du trône ne porte souvent que trop à étouffer un enjouement qui, au gré de l'orgueil, marque trop d'humanité.

On pourroit appliquer à ce livre ce qu'a dit *la Bruyere*, p. m. 85, dans le chapitre des ouvrages d'esprit. Voici ses paroles: Quand une lecture vous élève l'esprit, & qu'elle vous inspire des sentimens nobles & courageux, ne cherchez pas une autre regle pour juger de l'ouvrage: il est bon, & fait de main d'ouvrier. La Critique après cela peut s'exercer sur les petites choses, relever quelques expressions, corriger des phrases, parler de syntaxe, épiloguer sur certaines pensées incidentes, & décider que l'Auteur pouvoit dire encore telle ou telle chose, & que telle ou telle autre pouvoit être dite en autres termes.

Il y a tel Prince qui a écrit, mais moins en Prince qu'en Pédant: de façon qu'on y reconnoît moins un Auteur qui eſt Prince, qu'un Prince qui eſt Auteur. Celui qui a fait *l'Anti-Machiavel*, écrit véritablement en homme de qualité, & cela, ſans qu'on puiſſe lui reprocher de ſe donner certains petits airs de qualité, qui ne ſont au fond qu'une nouvelle eſpece de pédanterie, plus choquante peut-être, ou plus viſible que celle de l'école ou du cloître. Je me ſouviens d'un endroit où il inſinue quelque choſe touchant ſon illuſtre naiſſance: mais il le fait d'une maniere qui n'a rien que de très aimable, & qui ne ſente parfaitement ſon galant homme. Liſez ce qu'il dit aux pages 128, 129. Un homme élevé à l'Empire par ſon courage, n'a plus de parens; on ſonge à ſon pouvoir, & non à ſon extraction. *Pup-*

pien

pien étoit fils d'un maréchal de village, *Probus* d'un jardinier, *Diocletien* d'un esclave, *Valentinien* d'un cordier; ils furent tous respectés. Le *Sforce* qui conquit *Milan*, étoit un paysan, *Cromwel* qui assujettit l'Angleterre & fit trembler l'Europe, étoit un simple citoyen; le grand *Mahomet*, fondateur de l'Empire le plus florissant de l'univers, avoit été un garçon marchand; *Samon* premier Roi d'Esclavonie, étoit un marchand françois; le fameux *Piart*, dont le nom est si révéré en Pologne, fut élû Roi, ayant encore aux pieds ses sabots, & il a vécu respecté jusqu'à cent ans. Que de Généraux d'Armée, que de Ministres & de Chanceliers roturiers! l'Europe en est pleine, & n'en est que plus heureuse, car ces places sont données au mérite; je ne dis pas cela pour mépriser le sang des *Witikinds*, des *Charlemagnes* & des *Otto-*

mans; je dois au contraire par plus d'une raiſon aimer le ſang des Héros, mais j'aime encore plus le mérite. Il n'y a guéres qu'un des premiers Gentils-Hommes du monde qui puiſſe parler ſur ce ton-là.

IMPROMPTU

ſur l'Anti-Machiavel du Roi de Pruſſe, publié par Mr. de Voltaire.



Des Auteurs peu conſidérables
Ont eu d'illuſtres Editeurs:
Et les plus illuſtres Auteurs,
Des Editeurs très miſérables.
L'Editeur & l'Auteur ſont auſſi quelquefois
Deux ſots obſcurs qu'unit leur goût pour des fornettes:
Mais ici nous voyons le Prince des Poëtes
Editeur du Prince des Rois.

In Anti-Machiavellum

Nuperrime typis mandatum,

Autore

Carolo Friderico Borussorum Rege,

Editore

Francisco Voltario.

Editor est celebris, sed enim celeberrimus auctor,
Regibus & Populis dignus uterque legi:
Hicce Poetarum, Regum ille, facillime Princeps,
Est socio illustri dignus uterque suo.



Sur un Livre intitulé :

DE LA FÉLICITÉ PUBLIQUE. (*)

Après tant de futilités par souscription ou sans souscription, tant de piéces de Théatre, dont il faut rendre compte lorsqu'elles ne subsistent plus ; tant de petites querelles littéraires qui n'intéressent que les disputans, dans cette foule d'ouvrages & d'affiches d'un mo-

(*) Lorsque ce Livre parut il ne fit point cette sensation qui annonce un grand succès. La voix de la raison est douce, & n'est pas entendue de la multitude. Quelques juges sages & désintéressés avertirent des deux mérites principaux de cet ouvrage, la sagesse des principes & la profondeur des recherches. Chaque lecteur en devint le partisan. Telle est la marche des livres utiles ; ils ne précipitent pas les réputations, mais ils les portent insensiblement à un degré dont elles ne descendent jamais.

ment qui annoncent la connoiſſance de la nature, la ſcience du Gouvernement, les moyens faciles de payer ſans argent les dettes de l'État, & les Drames qu'on doit jouer aux Marionnettes, à la fin nous avons un bon livre de plus.

On crut d'abord que le titre étoit une plaiſanterie. Quelques lecteurs voyant que l'Auteur parloit ſérieuſement, s'imaginerent que c'étoit un de ces politiques qui font le deſtin du monde du haut de leurs galetas, & qui n'ayant pû gouverner une ſervante, ſe mettent à enſeigner les Rois à deux ſous la feuille. Il s'eſt trouvé que l'ouvrage étoit d'un Guerrier & d'un Philoſophe qui réunit la grandeur d'ame des anciens Chevaliers ſes ancêtres, & les vertus patriotiques du Chef de la Magiſtrature dont il deſcend. Nous ne le nommerons pas, puiſqu'il ne s'eſt pas voulu faire connoître.

Lorſque cette nouveauté étoit encore en très-peu de mains, on demanda à un Homme de Lettres, que penſez-vous de ce livre *de la Félicité publique?* il répondit, il fait la mienne. Nous pouvons en dire autant.

Cependant nous ne diſſimulons pas que l'eſprit des loix a plus de vogue dans l'Europe que la félicité publique, parceque *Montesquieu* eſt venu le premier; parcequ'il eſt plus plaiſant, parceque ſes Chapitres de ſix lignes qui contiennent une Épigramme ne fatiguent point le lecteur, parcequ'il effleure plus qu'il n'approfondit; parcequ'il eſt encore plus ſatyrique qu'il n'eſt législateur; & qu'ayant été peu favorable à certaines profeſſions lucratives, il a flatté la multitude.

Le livre de la Félicité publique eſt un tableau du genre humain. On exa-

mine dans quel fiécle, dans quel pays, fous quel Gouvernement il auroit été plus avantageux pour l'efpèce humaine d'exifter. On parle à la raifon, à l'imagination, au cœur de chaque homme. Aimeriez-vous mieux être né fous un *Conftantin*, qui affaffine toute fa famille, & fon propre fils, & fa femme, & qui prétend que Dieu lui a envoyé un labarum dans les nuées, avec une infcription grecque, fur le chemin de *Rome*? Aimeriez-vous mieux vivre fous un *Julien* qui écrira une Déclamation de Rhétorique contre vous? Serez-vous mieux fous *Théodofe* qui vous invitera à la Comédie vous & tous les citoyens de votre ville, & qui vous fera tous égorger dès que vous aurés pris vos places? Les François ont-ils été plus malheureux après la bataille de *Montlhéry*, fous *Louis*

XI. qu'après la bataille d'*Hochſted*, ſous *Louis XIV*. L'Eſpagne qui n'eſt peuplée aujourd'hui que d'environ ſept millions d'hommes, en a-t-elle eu autrefois cinquante millions? en quelque grand ou petit nombre qu'ayent été les habitans de ces contrées, avoient-ils plus de commodités de la vie, plus d'arts, plus de connoiſſances? leur raiſon étoit-elle plus cultivée ſous la maiſon de *Bourbon* que ſous la maiſon de *Clotaire*? Quelles ont été les principales cauſes des malheurs épouvantables ſous lesquels le genre humain a preſque toûjours été écraſé? C'eſt là le probléme que l'Auteur eſſaye de réſoudre. Ce n'eſt point un faiſeur de ſyſtémes qui veut éblouir, ce n'eſt point un charlatan qui veut débiter ſa drogue; c'eſt un Gentil-homme inſtruit, qui s'exprime avec ardeur; c'eſt montagne avec de la méthode.

Sur un Livre intitulé:

HISTOIRE DES TEMS FABULEUX. (*)

On ne peut qu'applaudir au louable deſſein de Mr. *Guerin du Rocher*. Perſonne ne paroît plus capable que lui de profiter des tentatives qu'on a faites depuis *Jules Afri-*

(*) Lorſqu'on lit cet ouvrage on admire la courageuſe patience de celui qui a dû dévorer tant de livres mal faits, pour y puiſer quelques lumieres ſur l'Antiquité. On voit avec quelle crédule confiance, on donne pour des preuves, des conjectures éloignées, & pour des démonſtrations, de fortes vraiſemblances. On trouve combien peu il y a de différence entre le bon eſprit qui fait douter & l'érudit qui a conſacré ſes veilles à l'étude. Tous deux ſont à peu près à la même diſtance de la vérité. Cela n'eſt pas encourageant pour l'étude, mais cela eſt vrai.

cain, jufqu'à *Bochart* & à *Kennicot*, pour jetter quelque lumiere dans l'horrible chaos de l'Antiquité.

Si nous ofions faire quelques repréfentations au favant Auteur de cet ouvrage, nous commencerions par le prier de réformer fon titre, parceque les perfonnes moins inftruites que lui, pourront croire que la véritable Hiftoire des Fables eft précifément la véritable hiftoire des menfonges. Toute Fable eft menfonge en effet, excepté les Fables morales qui font les leçons allégoriques, telles que celles de *Lokman* & de *Pilpay*, fi connu dans notre Europe fous le nom d'*Efope*.

Quoiqu'il en foit, le favant Auteur dans fon Difcours préliminaire, intitulé *Plan de l'ouvrage*, nous avertit qu'un ancien Écrivain Juif, dont on n'a point les écrits, dit qu'avant

les Rois de Perſe quelqu'un avoit traduit autrefois une petite partie de la Généſe. Il ne nous dit pas en quel tems & en quelle langue cette traduction fut faite. Il cite auſſi le Prophéte *Joël*, qui reproche aux Tyriens d'avoir volé quelques uſtenſiles ſacrés à *Jeruſalem*, & d'avoir fait eſclaves pluſieurs enfans de *Juda*, qu'ils ont emmenés en pays lointains.

Mr. *Guerin du Rocher* ſuppoſe que ces eſclaves ainſi tranſplantés, ont pû traduire la Généſe dans la langue des Peuples chez qui ils ont demeuré, & faire connoître *Moïſe* & ſes prodiges à ces étrangers; que ces étrangers ont pû apprendre par cœur les étonnantes actions de *Moïſe*, qu'ils ont pû enſuite les attribuer à leurs Héros, à leurs Demi-Dieux, qu'ils ont pû faire de *Moïſe* leur *Bachus*; de *Loth*, leur *Orphée*; d'*Edith*, femme

de *Loth*, leur *Euridice*, qu'il y avoit un Roi nommé *Nanabus*, qui pourroit bien être *Noé;* qu'il y a surtout grande apparence que *Sésostris* n'est autre chose que le *Joseph* des Hébreux. Mais Mr. *Guerin* ayant prouvé que *Joseph* a pû être *Jacob*, & il est aussi très-possible que les Juifs aient enseigné la terre entiere.

C'est ce qu'avoit déja fait le docte *Huet*, Évêque d'*Avranches*, dans sa démonstration évangélique, écrite en latin, & enrichie de Citations grecques, caldaïques, hébraïques, pour servir à l'éducation de Monseigneur le Dauphin, fils de *Louis XIV*.

Huet fait voir dans son Chapitre IV. que *Moïse* étoit un profond Géométre, un Astronome exact, l'instituteur de toutes les Sciences & de tous les Rites; qu'il est le même qu'*Orphée* & qu'*Amphion*. Que c'est

lui qu'on a pris pour *Mercure*, pour *Sérapis*, pour *Minos*, pour *Adonis*, pour *Priape*.

Cette démonſtration du Prélat *Huet*, n'a pas paru bien claire aux hommes de bons ſens. Nous eſpérons que celle de Mr. *Guerin du Rocher* réuſſira davantage, quoiqu'il ne ſoit que ſimple Prêtre.

Il ne ſe contente pas de trois Volumes qu'il nous donne, il nous en promet encore neuf. C'eſt une grande générofité envers le public. Mr. *Guerin* devroit bien ſe contenter de nous avoir appris qu'*Orphée* & *Loth*, ſont la même choſe, & de nous l'avoir prouvé; qu'*Orphée* étoit ſuivi par les animaux auſſi, que de plus, le mot d'*Orphée* en grec & en arabe, eſt le même que celui de *Loth*, car le mot *Araf*, ſelon la bibliothéque orientale, ſignifie les limbes entre le

paradis & l'enfer: donc *Loth* & *Orphée* sont évidemment le même personnage. On peut dire ce qu'on a dit en pareille occasion, c'est puissamment raisonner.

Toutes les pages du livre de Mr. *Guerin*, sont dans ce goût. Nous exhortons tous ceux qui veulent se former l'esprit & le cœur, comme on dit, à lire le paragraphe dans lequel ce savant Auteur démontre que le Phénix des Egyptiens, qui renaît de ses propres cendres, n'est autre chose que le Patriarche *Joseph*, qui fait les obséques de son père, le Patriarche *Jacob*. Mais nous exhortons aussi le savant Auteur à daigner traiter avec plus d'indulgence & de politesse, ceux qui avant que son livre parut, ont été d'un avis différent du sien, sur quelques points de la ténébreuse anti-

quité. Mr. *Guerin du Rocher*, étant Prêtre, devoit les inſtruire plus charitablement. Il les appelle ignorans & ſacrilèges. Ces épithétes révoltent quelquefois les pécheurs, au lieu de les corriger. On cauſe, ſans le ſavoir, la perte d'une brébis égarée qu'on auroit pû ramener au bercail par la douceur.

Il y a déja dans les trois Volumes de Mr. *Guerin*, deux à trois mille articles de la force de ceux dont nous avons rendu compte. Que ſera-ce quand nous aurons les douze Tomes? nous ne pouvons deviner comment ce ramas énorme de Fables expliquées fabuleuſement, & ce chaos de chimères peuvent venger l'Hiſtoire ſainte. Mr. *Guerin du Rocher* ſuppoſe toûjours qu'il y a une conſpiration contre l'Égliſe, & que c'eſt à

lui à venger l'Église. C'est ainsi que *Saint Sorlin des Marais* se disoit Envoyé de Dieu, pour être à la tête d'une Armée de trente mille hommes, contre les Jansénistes. Mais qui arme le bras vengeur de Mr. *Guerin du Rocher?* qui attaque de nos jours l'Église, & qui se plaint d'elle? Sommes-nous dans le tems que le Jésuite *le Tellier* remplissoit les prisons du Royaume, des partisans de la grace efficace? Sommes-nous dans ce siécle déplorable où des hommes indignes de leur saint Ministére, vendoient dans des cabarets la remission des péchés, & faisoient de l'autel un bureau de banque? où l'on s'égorgeoit d'un bout de l'Europe à l'autre, pour des argumens, & où l'on assassinoit en Amerique jusqu'à douze millions d'hommes innocens, pour leur enseigner la voye du salut? *altri tempi,*

pi, altre cure. Nous avons un Chef de l'Église digne à la fois d'être Souverain & Pontife. Nos Evêques françois donnent tous les jours des exemples de bienfaisance & de tolérance, tous les papiers publics en retentissent; l'univers chrêtien est en paix. Le savant *Guerin du Rocher*, Prêtre, veut-il troubler cette paix? Ce brave *Don Quichote* se bat contre des moulins à vent. Nous souhaitons à son livre le succès de *Don Quichote.*

Nous prenons ici la liberté de lui dire, à lui & à ceux qui auroient le malheur d'être savans comme lui, que ce n'est point être savant comme il faut, de compiler jusqu'au plus mortel dégoût, des passages de *Bocard*, de *Calmet*, de *Huet*, & de cent anciens Auteurs pour n'en tirer aucun fruit; quel bien reviendra-t-il à la So-

ciété, d'apprendre que *Protée* pourroit bien être le Patriarche *Joseph*, tout aussi-bien que *Sésostris* est le Phénix?

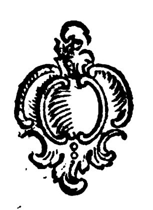
O quantum est in rebus inane!



POESIES
A
MADEMOISELLE DE M****.

M*** par l'amour adoptée
Digne du cœur d'un demi Dieu,
Et pour dire encore plus digne d'être chantée
Ou par Ferand ou par Chaulieu;
Minerve & l'enfant de Cythére
Vous ornent à l'envi d'un charme ſéducteur;
Je vois briller en vous l'eſprit de votre mère,
Et la beauté de votre ſœur.
C'eſt beaucoup pour une mortelle,
Je n'en dirai pas plus, ſongez bien ſeulement,
A vivre s'il ſe peut heureuſe autant que belle,
Libre des préjugés que la raiſon dément.
Aux plaiſirs où le monde en foule vous appelle,
Abandonnez-vous prudemment,
Vous aurez des amans, vous aimerez ſans doute,
Je vous verrai ſoumiſe à la commune loi,
Des beautés de la Cour ſuivre l'aimable route
Donner, reprendre votre foi.

Pour moi je vous louerai, ce sera mon emploi,
Je sais que c'est souvent un partage stérile,
Et que la Fontaine & Virgile,
Recueilloient rarement le fruit de leurs Chansons.
D'un inutile Dieu malheureux nourrissons,
Nous semons pour autrui. J'ose bien vous le dire;
Mon cœur de la Duclos fut quelque tems charmé,
L'amour en sa faveur avoit formé ma lyre,
Je chantois la Duclos, un autre en fut aimé;
C'étoit bien la peine d'écrire.
Je vous louerai pourtant, il me sera trop doux
De vous chanter; & même sans vous plaire,
Mes chansons seront mon salaire
N'est ce rien de parler de vous?



A
MR. L'ABBÉ DE SERVIEN.

Aimable Abbé, dans Paris autrefois,
La volupté de toi reçut des loix;
Les ris badins, les graces enjouées,
A te servir dès longtems dévouées,
Et dès longtems fuyant les yeux du Roi,
Marchoient souvent entre Philippe & toi,
Te prodiguoient leurs faveurs libérales,
Et de leurs mains marquoient dans leurs annales
En lettres d'or, mots & contes joyeux,
De ton esprit enfant capricieux.
O doux plaisirs amis de l'innocence;
Plaisirs goûtés au sein de l'indolence:
Et des dévots cependant inconnus;
O jours heureux qu'êtes vous devenus;
Helas! j'ai vû les graces éplorées,
Le sein meurtri, pâles, désesperées,
J'ai vû les ris tristes & consternés,
Jetter les fleurs dont ils étoient ornés,

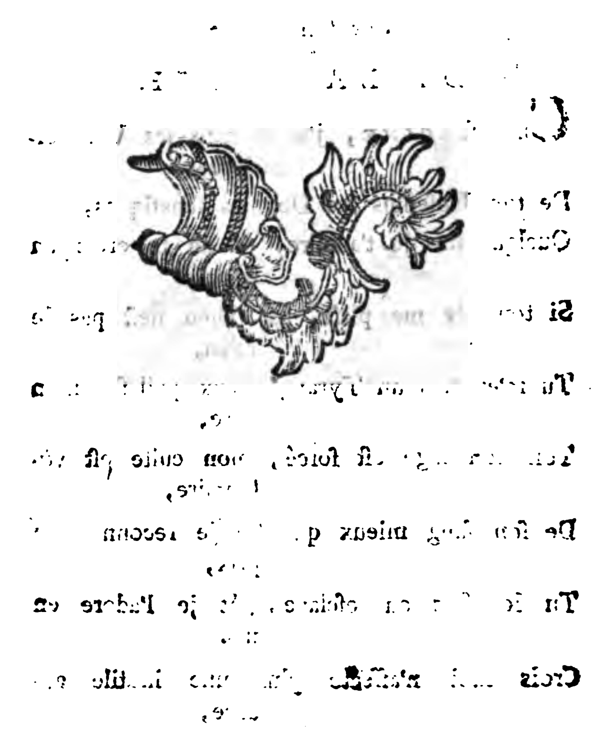
Les yeux en pleurs & ſoupirant leurs peines,
Ils ſuivoient tous le chemin de Vincennes,
Et regardant ce Château malheureux,
Aux beaux eſprits, hélas ſi dangereux!
Redemandoient au deſtin en colére,
L'aimable Abbé qui leur ſervoit de père.
N'imite point leur cruel déſeſpoir,
Et puis qu'enfin tu ne peux plus revoir,
L'aimable Prince, à qui tu plus, qui t'aime,
Oſe aujourd'hui te ſuffire à toi même.
On ne peut vivre au donjon comme ici;
Le deſtin change, il faut changer auſſi.
Au ſel attique au riant badinage
Il faut mêler la force & le courage,
A ſon état meſurant ſes deſirs,
Selon les tems ſe faire des plaiſirs;
Et ſuivre enfin conduit par la nature,
Tantôt Socrate & tantôt Epicure.
Tel dans ſon art un pilote aſſuré,
Maître des flots dont il eſt entouré;
Sous un ciel pur où brillent les étoiles,
Au vent propice abandonne ſes voiles,
Et quand Neptune a ſoulevé les flots,

Dans la tempête il trouve le repos.
D'un ancre fûr il fend la molle aréne,
Trompe des vents l'impétueufe haleine,
Et du trident bravant les rudes coups,
Tranquille & fier rit des Dieux en courroux.
Tu peux Abbé du fort jadis propice,
Par ta vertu corriger l'injuftice;
Tu peux changer ce donjon déteſté
En un palais par Minerve habité;
Le froid ennui, la fombre inquiétude,
Monftres affreux nés dans la folitude,
De ta prifon vont bientôt t'exiler.
Vois dans tes bras de toutes parts voler,
L'oubli des maux le fommeil defirable,
L'indifférence au cœur inaltérable,
Qui dédaignant les outrages du fort,
Voit d'un même œil, & la vie & la mort,
La paix tranquille & la conftance altiere,
Au front d'airain à la démarche fiere;
A qui jamais ni les Rois ni les Dieux,
La foudre en main n'ont fait baiffer les yeux.
Divinités des fages adorées,
Que chez les Grands vous êtes ignorées!

Le fol amour, l'orgueil présomptueux,
Des vains plaisirs l'essain tumultueux,
Troupe volage à l'erreur consacrée,
De leur palais vous défendent l'entrée?
Mais la retraite a pour vous des appas,
Dans nos malheurs vous nous tendés les bras.
Des passions la troupe confondue,
A votre aspect disparoît éperdue,
Par vous heureux au milieu des revers,
Le Philosophe est libre dans les fers;
Ainsi Fouquet dont Thémis fut le guide,
Du vrai mérite appui ferme & solide,
Tant respecté tant pleuré des neuf sœurs,
Le grand Fouquet au comble des malheurs,
Frappé des coups d'une main vigoureuse,
Fut plus content dans sa demeure affreuse,
Environné de sa seule vertu
Que quand jadis de splendeur revêtu,
D'adulateurs une Cour importune,
Venoit en foule adorer sa fortune.
Suis donc, Abbé, ce Héros malheureux:
Mais ne va pas tristement vertueux,
Sous le beau nom de la Philosophie

Sacrifier à la mélancolie,
Et par chagrin plus que par fermeté,
T'accoutumer à la calamité.
Ne passons point les bornes raisonnables.
Dans tes beaux jours quand les Dieux favo-
rables
Prenoient plaisir à combler tes souhaits,
Nous t'avons vû méritant leurs bienfaits,
Voluptueux avec délicatesse,
Dans le plaisir respecter la sagesse;
Par le destin aujourd'hui maltraité
Dans la sagesse aime la volupté.
D'un esprit sain d'un cœur toujours tranquille,
Attends qu'un jour de ton noir domicile,
On te rappelle au bien-heureux séjour,
. . . .
Que les plaisirs, les graces & les jeux,
Quand dans Paris ils te verront paroître;
Puissent sans peine encore te reconnoître;
Sois tel alors que tu fus autrefois;
Et cependant que Sulli quelquefois
Dans ton château vienne par sa présence
Contre le sort affermir ta constance;
Rien n'est plus doux après la liberté,

Il faut comprendre Dieu pour comprendre sa
grace,
Soumettons nos esprits, présentons lui nos
cœurs,
Et soyons des Chrêtiens, & non pas des
Docteurs.



VERS
A
MADEMOISELLE LE COUVREUR
PAR
MR. DE VOLTAIRE.

L'heureux talent dont vous charmez la France
Avoit en vous brillé dès votre enfance:
Il fut dès-lors dangereux de vous voir,
Et vous plaisiez même sans le savoir.
Sur le Théatre heureusement conduite,
Parmi les vœux de cent cœurs empressés,
Vous récitiez par la nature instruite,
C'étoit beaucoup: ce n'étoit point assez.
Il vous fallut encore un plus grand maître:
Permettez-moi de faire ici connoître
Quel est ce Dieu de qui l'art enchanteur
Vous a donné votre gloire suprême;
Le tendre amour me l'a conté lui même.
On me dira que l'amour est menteur:
Hélas! je sais qu'il faut qu'on s'en défie.
Qui mieux que moi connoît sa perfidie?

Qui souffre plus de sa déloyauté?
Je ne croirai cet enfant de ma vie;
Mais cette fois il m'a dit vérité.
Ce même amour, Venus & Melpoméne
Loin de Paris faisoient voyage un jour;
Ces Dieux charmans vinrent dans un séjour
Où vos attraits éclatoient sur la scène.
Chacun des trois avec étonnement
Vit cette grace & simple & naturelle,
Qui faisoit lors votre unique ornement,
Ah! dit l'amour, cette jeune mortelle
Mérite bien que sans retardement,
Nous répandions tous nos trésors sur elle.
Ce qu'un Dieu veut se fait dans le moment.
Tout aussitôt la tragique Déesse
Vous inspira le goût, le sentiment,
Le pathétique & la délicatesse.
Moi, dit Venus je lui fais un présent
Plus précieux: & c'est le don de plaire:
Elle accroîtra l'empire de Cythére,
A son aspect tout cœur sera troublé,
Tous les esprits voudront lui rendre hommage.
Moi, dit l'amour, je ferai davantage:

Je veux qu'elle aime, à peine eut-il parlé,
Que dans l'inſtant vous devintes parfaite.
Sans aucun ſoin, ſans étude, ſans fard,
Des paſſions vous fûtes l'interprête,
O de l'amour adorable ſujette,
N'oubliez pas le ſecret de votre art.



APOTHÉOSE

DE

MADEMOISELLE LE COUVREUR

ACTRICE,

Mort le 2. Mars 1730.

Quel contrafte frappe mes yeux?
Melpomene ici défolée,
Eleve avec l'aveu des Dieux
Un magnifique Maufolée.
Si la fuperftition,
Diftinguant jufqu'à la pouffiere
Fait un point de religion
D'en couvrir une ombre légere:
Ombre illuftre, confole-toi,
En tous lieux la terre eft égale;
Et lorfque la parque fatale
Nous fait fubir fa trifte loi,
Peu nous importe où notre cendre
Doive repofer, pour attendre
Ce tems où tous les préjugés
Seront à la fin abroyés.

Ces

Ces lieux cessent d'être profanes,
En contenant d'illustres mânes,
Ton tombeau sera respecté.
S'il nest pas souvent fréquenté
Par les diseurs de pate-nôtres,
Sans doute il le sera par d'autres,
Dont l'hommage plus naturel
Rendra ton mérite immortel.
Au lieu d'ennuyeuses matines,
Les graces en habit de deuil,
Chanteront des hymnes divines:
Tous les matins sur ton cercueil,
SOPHOCLE, CORNEILLE, RACINE
Sans cesse y répandront des fleurs
Tandis que JOCASTE ou PAULINE
Verseront des torrens de pleurs.
Enfin pour ton apothéose
On doit te faire une Ode en Prose;
Le chef-d'œuvre d'un bel esprit
Vaudra bien du moins un obit.
Méprise donc cette injustice,
Qui fait refuser à ton corps
Ce que par un plus grand caprice
Obtiendra PELLETIER des forts.

Cette ombre impie & criminelle,
La honte du nom françois,
Quelque jour dans une chapelle
Brillera fous l'appui des loix.
Ainfi par un deftin bizarre
Ce Miniftre dur & barbare
Doit repofer avec fplendeur,
Tandis qu'avec ignominie,
A l'émule de CORNELIE
On refufe le même honneur.



FRAGMENT.

Or ce fut donc par un Mardi ſans faute,
En beau printems, un jour de Pentecôte,
Qu'un bruit étrange en ſurſaut m'éveilla.

. . . .

Je vis paroître au bout de ma ruelle,
Trente corbeaux de rapine affamés,
Monſtres crochus que l'enfer a formés.
L'un près de moi s'approche en ſycophante,
Un maintien doux, une démarche lente,
Un air caffard, un compliment flatteur,
Cache le fiel qui lui ronge le cœur.
Mon fils, dit-il, la Cour ſait vos mérites,
On y connoît les bons mots que vous dites,
Vos jolis Vers & vos galans Ecrits;
Et comme ici tout travail a ſon prix,
Le Roi, mon fils, plein de reconnoiſſance,
Veut de vos Vers vous donner récompenſe,
Et vous accorde en dépit des rivaux,
Un logement dans un de ſes Châteaux:
Les gens de bien qui ſont à votre porte,

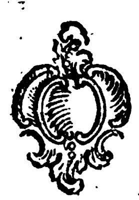
Avec respect vous serviront d'escorte;
Et moi, mon fils, je viens de par le Roi,
Pour m'acquitter de mon petit emploi.

. . . .

J'eus beau prêcher & j'eus beau me défendre,
Tous ces Messieurs d'un air doux & benin,
Obligeamment me prirent par la main;
Allons, mon fils, marchons: fallut se rendre,
Fallut partir: Je fus enfin conduit,
Modestement dans le fatal réduit,
Que près Saint Paul ont vû bâtir nos pères,
Par (*) CHARLES-QUINT; oh gens de bien, mes frères,
Que Dieu vous garde d'un pareil logement,
J'arrive enfin dans mon appartement:
Certain Croquant avec douce maniere,
Du nouveau gîte exaltoit la beauté,
Perfection, aise, commodité;
Jamais Phébus, dit-il dans sa carriere,
De ses rayons n'y porte la lumiere,
Voyez les murs de dix pieds d'épaisseur,
Vous y serez avec plus de fraicheur,

(*) *Roi de France, dit le Sage.*

Puis me faisoit admirer la clôture,
Triple la porte, & triple la serrure,
Grilles, barreaux, verroux de tout côté,
Cela, Monsieur, pour votre sûreté.
Midi sonnant, un chaudeau l'on m'apporte,
La chair n'étoit délicate ni forte,
De ce beau mets je n'étoit point tenté;
Mangez en paix, ici rien ne vous presse:
Me voilà donc en ce lieu de détresse,
Embastillé, niché fort à l'étroit,
Ne dormant point, buvant chaud, mangeant froid,
Trahi de tous, même de ma Maîtresse.



PROLOGUE

A

S. A. S. MADAME LA DUCHESSE DU MAINE,

A une Représentation de la Comédie de la Prude, le 15 Decembre 1747.



O vous dans tous les tems par Minerve inspirée,
Des plaisirs de l'esprit Protectrice éclairée,
Vous avez vû finir ce siécle glorieux,
Ce siécle des talens accordé par les Dieux.
Vainement on se dissimule
Qu'on fait pour l'égaler des efforts superflus,
Daignez favoriser ce foible crépuscule
Du beau jour qui ne brille plus
Ranimez les accens des filles de mémoire,
De la France à jamais éclairez les esprits,
Et lorsque vos enfans combattent pour sa gloire,
Soutenez la dans vos Ecrits.

Vous n'avez point ici de ces pompeux ſpectacles,
Où le Chant & la Danſe étalent leurs miracles;
Daignez-vous abaiſſer à de moindres ſujets:
L'eſprit aime à changer de plaiſirs & d'objets.
Nous poſſédons bien peu, c'eſt ce peu qu'on vous donne:
A peine à nos récits vous verrez quelques traits
D'un comique oublié que Paris abandonne.
Puiſſent tant de beautés dont les brillans attraits,
Valent mieux, à mon ſens, que les Vers les mieux faits,
S'amuſer avec vous d'une prude friponne;
Qu'elles n'imiterent jamais,
On peut bien ſans effronterie,
Aux yeux de la raiſon, jouer la pruderie:
Et puiſque tout défaut à ſceaux eſt combattu,
Quand on fait devant vous la Satyre du vice,
C'eſt un nouvel hommage, un nouveau ſacrifice.
Que l'on préſente à la vertu.

VERS

Pour être mis ſous le Portrait

DE

MADAME LA DUCHESSE DE CHATELERAUT.

Les Dieux en lui donnant naiſſance,
Aux lieux par la Saxe envahis,
Lui donnerent pour récompenſe
Le goût qu'on ne trouve qu'en France,
Et l'eſprit de tous les pays.



VERS

Pour mettre au bas du Portrait

DE

MADAME LA MARQUISE DU CH...

C'eſt ainſi que la vérité
Pour mieux établir ſa puiſſance,
A pris les traits de la beauté,
Et les graces de l'éloquence.



STANCES.



Souvent la plus belle Princeſſe
Languit dans l'âge du bonheur:
L'étiquette de la grandeur,
Quand rien n'occupe, n'intéreſſe,
Laiſſe un vuide affreux dans le cœur.

Souvent même un grand Roi s'étonne,
Entouré de ſujets ſoumis,
Que tout l'éclat de ſa couronne
Jamais en ſécret ne lui donne
Le bonheur qu'il s'étoit promis.

On croiroit que le jeu conſole:
Mais l'ennui vient à pas comptés
A la table d'un Cavagnole
S'aſſeoir entre deux Majeſtés.

On fait triſtement grande chère,
Sans dire & ſans écouter rien,
Tandis que l'hébêté vulgaire
Vous aſſiége, vous conſidére,
Et croit voir le ſouverain bien.

Le lendemain, quand l'hémifphéré
Eft brûlé des feux du foleil,
On s'arrache aux bras du fommeil,
Sans favoir ce que l'on va faire.

De foi-même peu fatisfait,
On veut du monde, il embarraffe;
Le plaifir fuit, le jour fe paffe
Sans favoir ce que l'on a fait.

O tems! o perte irréparable!
Quel eft l'inftant où nous vivons?
Quoi! la vie eft fi peu durable,
Et les jours nous femblent fi longs!

Princeffe au deffus de votre âge,
De deux Cours augufte ornement,
Vous employez bien triftement
Le tems qui fi rapidement
Trompe la jeuneffe volage.

Vous cultivez l'efprit charmant
Que vous a donné la nature;
Les reflexions, la lecture,
En font le folide agrément,
Et fon ufage, & fa parure.

VERS
Sur le Mariage
DU
Fils du Doge de Venise
AVEC
la Fille d'un ancien Doge.

Venise & la mère d'amour
Naquirent dans le sein de l'onde;
Ces deux Puissances tour, à tour,
Ont été la gloire du monde.
C'est pour éterniser un triomphe si beau,
Qu'aujourd'hui l'amour sans bandeau
Unit deux cœurs qu'il favorise,
Et c'est un triomphe nouveau
Et pour Venus & pour Venise.



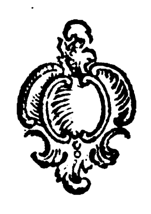
A

MADAME LA COMTESSE DE S****.

Qui a une très-belle voix, & qui joue du Violon comme les plus grands Maîtres.



Sous tes doigts, l'archet d'Apollon
Etonne mon ame & l'enchante;
J'entends bientôt ta voix touchante:
J'oublie alors ton violon;
Tu parles, & mon cœur plus tendre,
De ta voix ne se souvient plus:
Mais tes regards sont au dessus
De tout ce que je viens d'entendre.

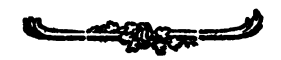


AU DUC LEOPOLD ET A MADAME LA DUCHESSE DE LORRAINE,

En leur préſentant la Tragédie d'Oedipe.



O vous, de vos ſujets l'exemple & les délices,
Vous qui regnez ſur eux, en les comblant de biens,
De mes foibles talens acceptez les prémices;
C'eſt aux Dieux qu'on les doit, & vous êtes les miens.



INSCRIPTION

Pour le Portrait

DE

DOM CALMET.



Des oracles sacrés que Dieu daigne vous rendre,
Son travail assidu perça l'obscurité:
Il fit plus; il les crut avec simplicité,
Et fut, par ses vertus, digne de les entendre.



NUIT BLANCHE DE SULLY,

POUR

MAD. DE LA VRILLIERE.

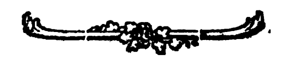
Quelle beauté, dans cette nuit profonde
Vient éclairer nos rivages heureux?
Seroit-ce point la Nymphe de cette onde,
Qu'améne ici le Satyre amoureux?
Je vois s'enfuïr la jaloufe Driade;
Je vois venir le Faune dangereux.
Non, ce n'eft point une fimple Nayade:
A tant d'attraits dont nos cœurs font frappés,
A cette grace, a cet art de nous plaire,
A ces amours autour d'elle attroupés,
Je reconnois Venus ou la Vrilliere.
O Déïté, qui que tu fois des deux,
Vous qui venez prendre un rhume en ces lieux,
Heureux cent fois, heureux l'aimable afyle
Qui, vers minuit, poffède vos appas,
Et plus heureux les rimeurs qu'on exile
Dans ces beaux lieux honorés par vos pas!

A

A LA MEME.



Venez, charmant moineau, venez dans ce bocage;
Tous les oiſeaux, ſurpris & confondus,
Admireront votre plumage;
Les pigeons du char de Venus
Viendront même vous rendre hommage.
Joli moineau que vous dire de plus?
Heureux qui peut vous plaire & qui peut vous entendre!
Vous plaiſez par la voix, vous charmez par les yeux:
Mais le nom de moineau vous ſiéroit un peu mieux,
Si vous étiez un peu plus tendre.



POUR

MADAME DE LISTENAY.

Aimable LISTENAY, notre fête grotefque
Ne doit point déplaire à vos yeux:
Les amours en *chiant-lits* déguifés en ces lieux
Sont toûjours les amours, & l'habit romanefque
Dont ils font revêtus, ne les a pas changés.
Vous les voyez encor autour de vous rangés.
Ces guenillons brillans, ces mafques, ce miftére,
Ces méchans violons dont on vous étourdit,
Ce bal & ce fabat maudit,
Tout cela dit pourtant que l'on voudroit vous plaire.



A
SA MAJESTÉ LE ROI DE PRUSSE. (*)

Quoi! Vous êtes Monarque, & Vous m'aimez encore
Quoi! le premier moment de cette heureuse aurore
Qui promet à la terre un jour si lumineux,
Marqué par Vos bontés, met le comble à mes voeux!
O cœur toûjours sensible! ame toûjours égale!
Vos mains du trône à moi remplissent l'intervalle?
Et philosophe Roi, méprisant la grandeur,
Vous m'écrivez en homme, & parlez à mon cœur!
Vous savez qu'Apollon le Dieu de la lumiere
N'a pas toûjours du ciel éclairé la carriere:

(*) La moitié de cette Epître se trouve dans la Collection des Oeuvres de Mr. DE VOLTAIRE. Nous la donnons ici telle qu'elle a été faite, & les Vers méritent bien d'être tous conservés.

Dans un champêtre azile il paſſa d'heureux jours,
Les arts qu'il y fit naître, y furent ſes amours,
Il chanta la vertu. Sa divine harmonie
Polit des Phrygiens le ſauvage génie,
Solide en ſes Diſcours, ſublime en ſes Chanſons,
Du grand art de penſer il donna des leçons.
Ce fut le ſiécle d'or; car malgré l'ignorance,
L'âge d'or en effet eſt le ſiécle où l'on penſe.
Un Paſteur étranger, attiré vers ſes bords,
Du Dieu de l'harmonie entendit les accords.
A ſes ſons enchanteurs il accorda ſa lyre,
Le Dieu qui l'approuva, prit le ſoin de l'inſtruire;
Mais le Dieu ſe cachoit, & le ſimple étranger
Ne connut, n'admira, n'aima que le berger.
Je ſuis cet étranger, ce Paſteur ſolitaire;
Mais quel eſt l'Apollon qui m'échauffe & m'éclaire?
C'eſt à vous de le dire, ô vous qui l'admirés!
Peuples qu'il rend heureux, ſujets qui l'adorés.
A l'Europe étonnée annoncés votre maître;

Les vertus, les talens, les plaiſirs vont renaître;
Les ſages de la terre, appellés à ſa voix,
Accourent pour l'entendre & reçoivent ſes loix.
Et toi, dont la vertu brilla perſécutée,
Toi qui prouvas un Dieu, mais qu'on nommoit Athée;
Martyr de la raiſon, que l'envie en fureur,
Chaſſa de ſon pays par les mains de l'erreur,
Reviens, il n'eſt plus rien qu'un Philoſophe craigne;
Socrate eſt ſur le trône, & la vérité regne.
Cet or qu'on entaſſoit, ce pur ſang des Etats
Qui leur donne la mort en ne circulant pas,
Répandu par ſes mains au gré de ſa prudence,
Va ranimer la vie, & porter l'abondance.
La ſanglante injuſtice expire ſous ſes pieds,
Déja les Rois voiſins ſont tous ſes alliés,
Ses ſujets ſont ſes fils, l'honnête homme eſt ſon frère,
Ses mains portent l'olive, & s'arment pour la guerre.
Il ne recherche point ces énormes Soldats,
Ce ſuperbe appareil inutile aux combats,
Fardeaux embarraſſans, coloſſes de la guerre,

Enlevés à prix d'or aux deux bouts de la terre;
Il veut dans ses guerriers, le zéle & la valeur,
Et sans les mésurer juge d'eux par le cœur.
Il est Héros en tout, puisqu'en tout il est juste;
Il sait qu'aux yeux du sage on a ce titre auguste.
Par des soins bienfaisans, plus que par des exploits,
Trajan, non loin du Gange enchaîne trente Rois.
A peine a-t-il un nom fameux par la victoire,
Connu par ses bienfaits, sa bonté fit sa gloire.
Jerusalem conquise & ses murs abattus
N'ont point éternisé le grand cœur de Titus;
Il fut aimé, voilà sa grandeur véritable.
O Vous qui l'imitez! Vous, son rival aimable,
Effacez le Héros dont Vous suivez les pas;
Titus perdit un jour, & Vous n'en perdrez pas.



VERS

AU

MARÉCHAL DE SAXE,

En lui envoyant la défenſe du Mondain.



Oui, je ſuis loin de m'en dédire:
Le luxe a des charmes puiſſans;
Il encourage les talens;
Il eſt la gloire d'un Empire.

Il reſſemble aux vins délicats:
Il faut s'en permettre l'uſage;
Le plaiſir ſied très-bien au ſage;
Buvez, ne vous enyvrez pas.

Qui ne ſait pas faire abſtinence,
Sait mal goûter la volupté;
Et qui craint trop la pauvreté,
N'eſt pas digne de l'opulence.



DISCOURS.



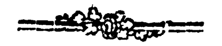
Juges plus éclairés que ceux qui, dans Athénes,
Firent naître & fleurir les loix de Melpomene;
Daignés encourager des jeux & des écrits
Qui, de votre suffrage, attendent tous leur prix:
De vos décisions le flambeau salutaire
Est le guide assûré qui mene à l'art de plaire.
En vain, contre son juge, un Auteur mutiné
Vous accuse ou se plaint quand il est condamné:
Un peu tumultueux, mais juste & respectable,
Ce tribunal est libre & toûjours équitable.
Si l'on vit quelquefois des écrit ennuyeux
Trouver par d'heureux traits, grace devant vos yeux;
Ils n'obtinrent jamais grace en votre mémoire:
Applaudis sans mérite; ils sont, chez vous, sans gloire:
Et vous vous empressés seulement à cueillir

Les fleurs que vous sentés qu'un moment va
flétrir.
D'un Acteur quelquefois la séduisante adresse
D'un Vers dur & sans grace adoucit la rudesse:
Des défauts embellis ne vous révoltent plus.
C'est *Baron* qu'on aimoit; ce n'est pas Régulus,
Sous le nom de *Couvreur* Constance a' pû paroître:
Le public est séduit mais alors il doit l'être:
Et se livrant lui même à ce charmant attrait,
Ecoute avec plaisir ce qu'il lit à regret.
Souvent vous démêlés, dans un nouvel ouvrage,
De l'or faux & du vrai le trompeur assemblage:
On vous voit tour à tour applaudir, réprouver;
Et pardonner sa chûte à qui peut s'élever.
Des sons fiers & hardis, du Théatre tragique
Paris court avec joye aux graces du comique:
C'est là qu'il veut qu'on change & d'esprit & de ton:
Il se plaît au naïf, il s'égaye au bouffon:
Mais il aime surtout qu'une main libre & sûre
Trace des mœurs du tems, la riante verdure.

Ainſi, dans le ſentier avant lui peu battu,
Moliere, en ſe jouant, conduit à la vertu.
Folâtrant quelquefois ſous un habit groteſque,
Une Muſe deſcend au faux goût du burleſque:
On peut, à ce caprice en paſſant, s'abaiſſer;
Mais moins pour applaudir que pour ſe délaſſer.
Heureux les purs écrits que la ſageſſe anime;
Qui font rire l'eſprit, qu'on aime & qu'on eſtime!
Tel eſt du Glorieux, le chaſte & ſage Auteur:
Dans ces Vers épurés, la vertu parle au cœur.
Voilà ce qui nous plaît, voilà ce qui nous touche:
Et non ces froids bons mots dont l'homme s'effarouche:
Inſipide entretien des plus groſſiers eſprits,
Qui font naître à la fois le rire & le mépris.
Ah! qu'à jamais la ſcène, ou ſublime, ou plaiſante,
Soit des vertus, du monde, une école charmante!
François, c'eſt dans ces lieux qu'on vous peint tour-à-tour
La grandeur des Héros, les dangers de l'amour:

Souffrés que la terreur aujourd'hui reparoiſſe:
Que d'*Eſchile* au tombeau, l'audace ici renaiſſe.
Si l'on a trop oſé, ſi dans nos foibles Chants
Sur des tons trop hardis nous montons nos accens,
Ne découragés point un effort téméraire:
Eh! peut-on trop oſer, quand on cherche à vous plaire?
Daignés vous tranſporter dans ces tems, dans ces lieux,
Chez les premiers humains vivans avec les Dieux;
Et que votre raiſon ſe ramene à des Fables
Que Sophocle & la Grèce ont rendu vénérables.
Vous n'aurés point ici ce poiſon ſi flatteur
Que la main de l'amour apprête avec douceur.
Souvent, dans l'art d'aimer, Melpomene avilie
Farda ſes nobles traits du pinceau de Thalie:
On vit des Courtiſans, des Héros déguiſés,
Pouſſer de froids ſoupirs en madrigaux uſés
Non, ce n'eſt point ainſi qu'il eſt permis qu'on aime
L'amour n'eſt excuſé que lorſqu'il eſt extrême.

Mais ne vous plairiés vous qu'aux fureurs des amans?
A leurs pleurs, à leur joie, à leurs emportemens?
N'eſt-il point d'autres coups pour ébranler une ame?
Sans les flambeaux d'amour, il eſt des traits de flamme:
Il eſt des ſentimens, des vertus, des malheurs
Qui, d'un cœur élevé, ſavent tirer des pleurs:
Aux ſublimes accens des Chantres de la Grèce,
On s'attendrit en homme, on pleure ſans foibleſſe,
Mais pour ſuivre les pas de ces premiers Auteurs,
De ce ſpectacle utile illuſtres inventeurs
Il faudroit pouvoir joindre, en ſa fougue tragique,
L'élégance moderne, avec la force antique:
D'un œil critique & juſte il faut l'examiner;
Se corriger cent fois, ne ſe rien pardonner;
Et ſoi-même avec fruit ſe jugeant par avance
Par ſes ſévérités gagner votre indulgence.



A

MONSIEUR LE P. HENAULT.

Votre amufement lyrique
M'a paru du meilleur ton:
Si Linus fait la mufique,
Les Vers font d'Anacréon.
L'Anacréon de la Gréce
Vaut-il celui de Paris!
Il chanta la douce yvreffe
De Silene & de Cypris;
Mais fit-il avec fageffe
L'hiftoire de fon pays?
Après des travaux auftères,
Dans de doux délaffemens,
Vous célébrez des chimères;
Elles font de tous les tems:
Elles nous font néceffaires;

Nous ſommes de vieux enfans;
Nos erreurs ſont nos liſieres;
Et nos vanités légeres
Nous bercent en cheveux blancs.



EPITRE
A
MADAME LA COMTESSE DE ***.

Auteur d'un petit Roman intitulé:

LA COMTESSE DE SAVOYE.

La Fayette & Segrais couple sublime & tendre,
Le modele avant vous de nos galans écrits;
Vinrent l'autre jour dans Paris
Des champs élisiens sur les ailes des Ris:
D'où ne viendroit-on point, Sapho, pour vous entendre?
A vos genoux tous deux humiliés,
Tous deux vaincus, & pourtant pleins de joie;
Ils mirent leur Zaïde aux pieds
De la *Comtesse de Savoye:*
Ils avoient bien raison, quel Dieu, charmant Auteur,
Quel Dieu vous a donné ce langage enchanteur?
La force, la délicatesse,

La ſimplicité, la nobleſſe
Que *Fenelon* ſeul avoit joint?
Ce naturel charmant dont l'art n'approche point?
Sapho, qui ne croiroit que l'amour vous inſpire?
Mais vous vous contentez de vanter ſon Empire;
Vous nous peignez *Mendoce* en feu,
Et la vertueuſe foibleſſe
De ſa chancelante maîtreſſe,
Qui lui fait en fuyant, un ſi charmant aveu.
Ah! pouvez-vous donner ces leçons de tendreſſe,
Vous qui les pratiquez ſi peu?
C'eſt ainſi que *Marot* ſur ſa lyre incrédule,
Du Dieu qu'il méconnut prouva la ſainteté:
Vous avez pour l'amour auſſi peu de ſcrupule;
Vous ne le ſervez point, & vous l'avez chanté.
Adieu; malgré mes épilogues,
Puiſſiez-vous pourtant tous les ans,
Me lire deux ou trois Romans;
Et taxer quatre ſynagogues.



ÉPI-

ÉPITRE

A

MADEMOISELLE SALLE,

DANSEUSE DE L'OPERA.



Les amours pleurant votre abſence
Loin de nous s'étoient envolés;
Enfin les voilà rappellés
Dans le ſéjour de leur naiſſance:
Je les vis ces enfans aîlés
Voler én foule ſur la Seine
Pour voir triompher leur Reine.
Leurs Etats furent aſſemblés,
Tout avoit déſerté Cithere.
Le jour, le plus beau de vos jours
Où vous reçutes de leur mère
Et la ceinture & les amours,
Des Ris l'eſſain vif & folâtre
Avoit occupé le Théatre,
Sous les formes de mille amans;

Venus & les Nimphes parées
De modernes habillemens,
Des loges s'étoient emparées;
Un tas de vains perturbateurs
Soulevant les flots du Parterre,
A vous à vos admirateurs
Vint auſſi déclarer la guerre:
Je vis leur parti frémiſſant
Forcé de changer de langage,
Vous rendre en partant leur hommage;
Et jurer en applaudiſſant.
Reſtez, fille de Terpſichore,
L'amour eſt las de voltiger;
Laiſſez ſoupirer l'étranger
Brûlant de vous revoir encore:
Je ſais que pour vous attirer,
Le ſolide Anglois récompenſe
Le mérite errant que la France
Ne ſait tout au plus qu'admirer:
Par ſa généreuſe induſtrie,
Il veut envain vous rappeller;
Eſt-il rien qui doive égaler
Le ſuffrage de la patrie?

VERS

A

FEUE MADAME LA MARQUISE DE P****.

Les esprits & les cœurs & les remparts terribles,
Tout céde à ses efforts, tout fléchit sous sa loi;
Et *Bergopsoom*, & vous, vous êtes invincibles:
Vous n'avez cédé qu'à mon Roi.
Il vole dans vos bras du sein de la victoire;
Le prix de ses travaux n'est que dans votre cœur;
Rien ne peut augmenter sa gloire,
Et vous augmentez son bonheur.

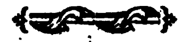


QUATRAIN

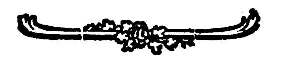
Pour le Portrait

DE

FEUE MADAME LA DUCHESSE DE BOUILLON.



Deux BOUILLONS tour-à-tour ont brillé dans le monde
Par la beauté, le caprice & l'esprit:
Mais la premiere eut crévé de dépit,
Si par malheur, elle eut vû la seconde.



IMPROMPTU

Sur un Carrousel donné

PAR

LE ROI DE P.....

& où présidoit

LA PRINCESSE A....



Jamais dans Athéne & dans Rome,
On n'eut de plus beaux jours, ni de plus digne prix:
J'ai vû les fils de Mars sous les traits de Paris,
Et Venus qui donnoit la pomme.



A

M. DE PLENN, ECOSSOIS,

Qui attendoit l'Auteur chez Madame de Grafigny, où il devoit lire la Pucelle, & qui lui avoit envoyé quelques Vers de sa façon.

Comment! Ecossois que vous êtes!
Vous voilà parmi nos Poëtes!
L'esprit est de tous les pays.
Je serai sans doute fidéle
Au rendez-vous que j'ai promis:
Mais je ne plains point vos amis;
Car cette veuve aimable & belle
Par qui nous sommes tous séduits,
Vaut cent fois mieux que ma Pucelle.



A
MADEMOISELLE DE LA G***,
Jouant le Rôle de LUCINDE dans l'ORACLE.

J'allois pour vous au Dieu du Pinde,
Et j'en implorois la faveur:
Il me dit, pour chanter Lucinde,
Il faut un Dieu plus ſéducteur.
Je cherchai loin de l'hyppocrene
Ce Dieu ſi puiſſant & ſi doux:
Bientôt je le trouvai ſans peine,
Car il étoit à vos genoux.
Il me dit: garde-toi de croire
Que de tes Vers elle ait beſoin:
De ta faveur j'ai pris le ſoin;
Je prendrai celui de ſa gloire.



AU
ROI STANISLAS,
A la clôture du Théatre de Lunéville, en 1748.

Des jeux où préſidoient les ris & les amours,
La carriere eſt bientôt bornée:
Mais la vertu dure toûjours:
Vous êtes de toute l'année;
Nous faiſions vos plaiſirs, & vous les aimiez courts:
Vous faites à jamais notre bonheur ſuprême,
Et vous nous donnez tous les jours
Un ſpectacle inconnu trop ſouvent dans les Cours;
C'eſt celui d'un Roi que l'on aime.

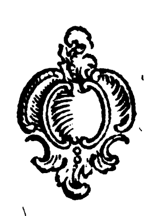


A

MADAME DU BOCCAGE.



Envain MILTON, dont vous ſuivez les traces,
Peint l'âge d'or comme un ſonge effacé:
Dans vos écrits embellis par les graces,
On croit revoir un tems trop tôt paſſé.
Vivre avec vous dans le temple des Muſes,
Lire vos Vers, & les voir applaudis,
Malgré l'enfer, le ſerpent & ſes ruſes,
Charmante Eglé, voilà le paradis.



BILLET

À

MR. LE C**** DE B***.

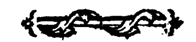
Votre Muſe vive & coquette
Cher Abbé, me paroît plus faite
Pour un ſouper avec l'amour,
Que pour un ſouper de Poëte,
Venez demain chez *Luxembourg*
Venez la tête couronnée
De lauriers, de Myrthe & de fleurs,
Et que ma Muſe un peu fanée
Se ranime par les couleurs
Dont votre jeuneſſe eſt ornée!



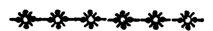
A

MADAME DE ***.

Le nouveau Trajan des Lorrains,
Comme Roi, n'a point mon hommage;
Vos yeux feroient plus fouverains:
Mais ce n'eft pas ce qui m'engage;
Je crains les belles & les Rois;
Ils abufent trop de leurs droits;
Ils exigent trop d'efclavage:
Amoureux de ma liberté,
Pourquoi donc me voi-je arrêté
Dans des chaînes qui m'ont fû plaire?
Votre efprit, votre caractere
Font fur moi ce que n'ont pû faire
Ni la grandeur, ni la beauté.



LES DEUX TEMPLES.



De l'amour le temple vanté
Dans un siécle loin de notre âge
N'avoit dit-on qu'un seul passage
Etroit obscur mais fréquenté.
C'étoit par là que la constance
Vers des plaisirs si désirés
Vous menoit à pas mésurés
A la lueur de l'espérance.
Il s'en trouve deux aujourd'hui!
L'aveugle Dieu de la Finance
En a dans son impatience,
Fait faire un tout exprès pour lui,
Cette porte n'est pas la mienne;
Mon chagrin n'en seroit pas grand,
N'étoit cependant qu'en l'ouvrant
On a presque comblé l'ancienne.



SUR

L'INAUGURATION

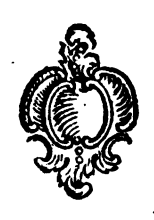
DE

L'UNIVERSITE DE VIENNE.



Quand un Roi bienfaiſant que ſes peuples béniſſent
Les a comblé de ſes bienfaits
Les autres Nations à ſa gloire applaudiſſent
Les étrangers charmés deviennent ſes ſujets.
Tous les Rois à l'envi vont ſuivre ſes exemples
Il eſt le bienfaiteur du reſte des mortels
Et tandis qu'aux beaux arts il éleve des temples
Dans nos cœurs il a des autels
Dans Vienne à l'indigence on donne des aziles
Aux guerriers des leçons, des honneurs aux beaux arts
Et des ſecours aux arts utiles

Connoiffés à ces traits la fille des Céfars
Du Danube embelli les rives fortunées
Font retentir les voix des premiers des Germains
Leurs chants font parvenus aux Alpes étonnées
Et l'écho les redit aux rivages romains
Le Rhône impétueux & la Tamife altiere
Répétent les mêmes accens.
Therese & fon époux ont dans l'Europe entiere
Un concert d'applaudiffemens.
Couple augufte & chéri recevés cet hommage
Que cent Nations ont dicté
Pardonnés cet éloge & fouffrés ce langage
En faveur de la vérité.



IMPROMPTU

En paſſant près de Fontenoy.



Rivage teint de ſang que répandit Bellone
Vaſte tombeau de nos guerriers
J'aime mieux les épis dont Ceres vous couronne
Que des moiſſons de gloire & de triſtes lauriers
Falloit-il donc grand Dieu pour un maudit village
Voir couler plus de ſang qu'aux bords du Simois?
Ah ce qui paroît grand aux peuples éblouis
Eſt bien petit aux yeux du ſage!



AU

P. HEREDITAIRE DE BRUNSVIC

PAR

LA PETITE CORNEILLE.



Quoi vous venez dans nos hameaux!
CORNEILLE dont je tiens le ſang qui m'a fait naître
CORNEILLE à cet honneur eut prétendu peut-être
Il auroit pû vous plaire, il peignoit vos égaux.
On vous reçoit bien mal en ce déſert ſauvage
Les reſpects à la fin deviennent ennuyeux
Votre gloire vous fuit, mais il faut davantage
Et ſi j'avois quinze ans je vous recevrois mieux.



A

A
MR. LE COMTE D'ARGENTAL.



On difoit que l'hymen a l'intérêt pour frère
Qu'il eſt traître fans choix, aveugle, mercenaire
Ce n'eſt point là l'hymen on le connoît bien mal
Ce Dieu des cœurs heureux eſt chez vous d'ARGENTAL.
La vertu le conduit, la tendreſſe l'anime
Le bonheur fur fes pas eſt fixé fans retour
Le véritable hymen eſt le fils de l'eſtime
Et le frère du tendre amour.



VERS

à M. LA C. DE B***.

Sur un bruit qui courut que VOLTAIRE étoit mort.

Aimable fille d'une mere
Qui vous tranſmit ſes agrémens,
Jeune héritiere des talens
De la ſenſible DESHOULIERE,
Avec deux beaux yeux & vingt ans
Quoi vous daignez, bonne Glycere,
Vous occuper des vieilles gens
Et des fleurs de votre printems
Parer ma tête octogenaire.
Oui, grace aux Dieux, je ſuis ma chere
Encore au nombre des vivans.
Vous l'ignorez, je vous entends
C'eſt qu'on l'ignore aux lieux charmans
Où les belles & les amans
Font leur réſidence ordinaire;
Vous tenez le ſceptre à Cythere,
Et je ſais que depuis longtems
On n'y dit plus que feu VOLTAIRE.

FRAGMENT

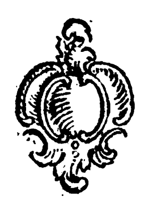
CONTRE

Les Flatteurs.



Princes & Rois, si vous savés l'histoire,
Vous avés tous présent à la mémoire
Ce grand combat, ce spectacle fameux,
Près d'Actium, lorsque l'on vit sur l'onde
Flotter l'empire & le destin du monde;
Ce fut, je pense, en sept cens vingt & deux,
Vous savés tous comment l'habile Octave,
Toûjours heureux, sans être jamais brave,
Eut la victoire, & ne combattit point;
Comment Antoine, épris jusqu'au délire
D'une beauté perfide au dernier point,
Laissa, pour elle, & la gloire & l'empire,
Mais savés-vous quand, du combat d'Epire,
Rome avilie attendoit un tyran,
Ce que faisoit dans Rome un courtisan?
Vous l'ignorés, & je vais vous le dire:

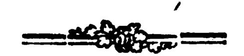
„ Il inſtruiſoit douze de ces oiſeaux
„ Au pourpoint verd, dont la langue indiſcrete,
„ Comme nos ſots, tant bien que mal repéte,
„ Les mots épars qu'on jette en leurs cerveaux;
„ Six pour *Antoine*, & l'autre moitié contre,
„ Forment des vœux par le flatteur dictés. „
Octave arrive, on vole à ſa rencontre,
Et juſqu'aux cieux ſes exploits ſont portés;
Dès qu'il paroît ſuivi de ſes phalanges,
Des Antonins les ſix cols ſont tordus,
Le reſte dit: Vivat *Octavius*.
Princes & Rois, fiés-vous aux louanges.



A
MADAME LA COMTESSE DE ***.

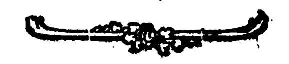
Pour excuſer un jeune homme, qui s'étoit aviſé de devenir amoureux d'elle.

Il eſt difficile de taire
Ce qu'on ſent au fond de ſon cœur;
L'exprimer eſt un autre affaire.
Il ne faut point parler qu'on ne ſoit ſûr de plaire;
Souvent on eſt un fat en montrant tant d'ardeur:
Mais ſoupirer tout bas feroit-ce vous déplaire?
Puniſſez-vous, ainſi qu'un téméraire,
L'amant diſcret, ſoumis dans ſon malheur,
Qui ſait cacher ſa flamme & ſa douleur?
Ah! trop de gens vous mettroient en colere.



AUTRE.

De C*** j'apperçus l'autre jour
Les yeux charmans s'enflammer de colere,
J'allai m'en plaindre au maître de Cythere,
A ce grand Dieu que l'on appelle amour.
Hélas! ta plainte est inutile,
Me dit ce Dieu, tu perdras tous tes vœux.
Lui plaire n'est pas facile,
La choquer est dangereux,
La séduire est difficile.
Je suis embarrassé moi-même avec mes feux,
Avec tout mon pouvoir, & mes soins & mon zéle,
Et tu n'est pas le premier malheureux
Qui vient à moi se plaindre d'elle.



SUR

L'USAGE DE LA VIE,

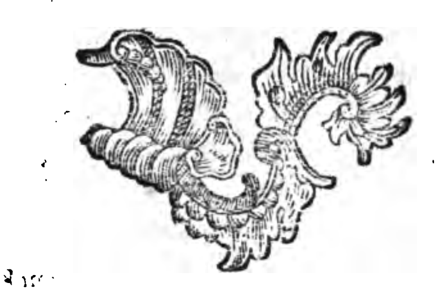
Pour répondre aux Critiques qu'on avoit faites du Mondain.

Sachés mes très chers amis,
Qu'en parlant de l'abondance,
J'ai chanté la jouissance
Des plaisirs purs & permis,
Et jamais l'intempérance.
Gens de bien voluptueux,
Je ne veux que vous apprendre
L'art peu connu d'être heureux;
Cet art qui doit tout comprendre
Est de moderer ses vœux;
Gardés de vous y méprendre.
Les plaisirs, dans l'âge tendre,
S'empressent à vous flatter;
Sachés que pour les goûter,
Il faut savoir les quitter,
Les quitter pour les reprendre;
Passés du fracas des Cours

A la douce ſolitude;
Quittés les jeux pour l'étude;
Changés tout hors vos amours.
D'une recherche importune,
Que vos cœurs embarraſſés
Ne volent point empreſſés
Vers les biens que la fortune
Trop loin de vous a placés.
Laiſſés la fleur étrangere
Embellir d'autres climats:
Cueillés d'une main légere
Celle qui naît ſous vos pas;
Tout rang, tout ſexe, tout âge
Reconnoît la même loi;
Chaque mortel en partage
A ſon bonheur près de ſoi.
L'inépuiſable nature
Prend ſoin de la nourriture
Des tigres & des lions,
Sans que ſa main abandonne
Le moucheron qui bourdonne
Sur les feuilles des buiſſons;
Et tandis que l'aigle altiere,
S'applaudit de ſa carriere,

Dans le vaste champs des airs,
La tranquille Philomele
A sa compagne fidèle
Module ses doux concerts.
Jouissés donc de la vie,
Soit que dans l'adversité
Elle paroisse avilie,
Soit que sa prospérité
Irrite l'œil de l'envie.
Tout est égal, croyés-moi:
On voit souvent plus d'un Roi
Que la tristesse environne;
Les brillans de la couronne
Ne sauvent point de l'ennui:
Ses valets de pied, ses pages,
Jeunes, indiscrets, volages
Sont plus fortunés que lui.
La Princesse & la bergere
Soupirent également,
Et si leur ame différe
C'est en un point seulement:
Philis a plus de tendresse,
Philis aime constamment,
Et bien mieux que Son Altesse . .

Comme je sacrifierai
Tous vos augustes attraits
Aux charmes de ma maîtresse!
Un destin trop rigoureux
A mes transports amoureux
Ravit cet objet aimable:
Mais dans l'ennui qui m'accable,
Si mes amis sont heureux,
Je serai moins misérable.



IMITATION D'UNE IDYLLE
DE
THEOCRITE.

Reine des nuits, dis quel fut mon amour;
Comme en mon ſein, les friſſons & la flamme
Se ſuccédoient, me perdoient tour à tour;
Quels doux transports égarerent mon ame;
Comment mes yeux cherchoient en vain le jour;
Comme j'aimois & ſans ſonger à plaire:
Je ne pouvois ni parler ni me taire . . . .
Reine des nuits, dis quel fut mon amour,
Mon amant vint: ô momens délectables!
Il prit mes mains, tu le ſais, tu le vis;
Tu fus témoin de ſes ſermens coupables,
De ſes baiſers, de ceux que je rendis,
Des voluptés dont je fus enyvrée,
Momens charmans paſſés-vous ſans retour?
Daphnis trahit la foi qu'il m'a jurée:
Reine des nuits, dis quel fut mon amour.



AU

LANDGRAVE DE HESSE,

Sous le nom d'une Dame, pour le remercier d'une boëte ornée de son Portrait.

J'ai baisé ce Portrait charmant;
Je vous l'avouerai sans mystére;
Mes filles en ont fait autant:
Mais c'est un sécret qu'il faut taire
Une fille dit rarement
Ce qu'elle fit ou voulut faire.
Vous trouverez bon qu'une mère
Vous parle un peu plus hardiment;
Et Vous verrez qu'également,
En tous les tems Vous savez plaire.



A

MR. LE COMTE DE SCHOWALOW,

CHAMBELAN DE L'IMPERATRICE DE RUSSIE,

Sur ſon Epître à Ninon.



L'Amour, Epicure, Apollon
Ont dicté vos Vers que j'adore;
Mes yeux ont vû mourir Ninon,
Mais Chapelle reſpire encore.



VERS
présentés
à LA FEUE REINE en 1725.



Fille de ce guerrier qu'une ſage Province
Eleva juſtement au comble des honneurs,
Qui ſût vivre en Héros, en Philoſophe, en Prince,
Au deſſus des revers, au deſſus des grandeurs;
Du ciel qui vous chérit la ſageſſe profonde
Vous amene aujourd'hui dans l'Empire françois
Pour y ſervir d'exemple, & pour donner des loix.
La fortune ſouvent fait les maîtres du monde:
Mais dans votre maiſon, la vertu fait les Rois.
Aux enfans d'Apollon, montrez-vous favorable;
Du trône redouté que vous rendez aimable,
Daignez m'encourager d'un ſeul de vos regards;
Et ſongez que Pallas, cette auguſte Déeſſe,
Dont vous avez le port, la bonté, la ſageſſe,
Eſt la Divinité qui préſide aux beaux-arts.

AU

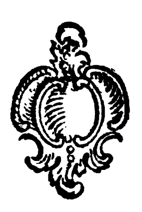
Roi de Prusse,

En lui envoyant le Manufcrit d'Orefte,



Grand Juge & grand faifeur de Vers,
Lifez cette œuvre dramatique
Ce croquis de la fcène antique,
Que des Grecs le pinçeau tragique,
Fit admirer à l'univers;
Faut-il que la flamme amoureufe
D'une Electre de quarante ans,
Dans de pareils événemens,
Etale les beaux fentimens
D'une héroïne doucereufe?
En maffacrant fes chers parens
D'une main peu refpectueufe,
Une Princeffe en fon printems,
Qui furtout n'auroit rien à faire,
Pourroit avoir par paffe-tems
A fes pieds un ou deux amans,
Et les tromper avec myftére:

Mais la fille d'Agamemnon
N'eut dans la tête d'autre affaire,
Que d'être digne de ſon nom,
Et de venger le Roi ſon père,
Et j'eſtime encor que ſon frère
Ne doit pas être un céladon,
Ce Héros fort atrabilaire
N'étoit pas né ſur le lignon.
Apprenez-moi, mon Apollon,
Si j'ai tort d'être ſi ſévere,
Et lequel des deux doit vous plaire,
De SOPHOCLE ou de CREBILLON,
SOPHOCLE peut avoir raiſon,
Et laiſſer des torts à VOLTAIRE.



A

MONSIEUR DE SECONDAT,

Sur la Mort

DE

MR. DE MONTESQUIEU.

Digne fils d'un illuſtre père;
Je viens avec toi le pleurer:
Les Dieux ont voulu retirer
Cette ame accordée à la terre
Pour l'embellir & l'éclairer.
Couronné par la main d'Aſtrée,
Dont il releva les autels
MONTESQUIEU vit dans l'empirée,
Il voit ſous ſes pas immortels
Gronder, éclater ſur nos têtes
Les vents, la foudre & les tempêtes
Effroi révéré des mortels.
Ses yeux contemplent l'harmonie

De ces globes prodigieux,
Flottans ſans nombre ſous les cieux;
Tandis qu'au prix de notre vie,
Barbares ridiculement
Sur cette triſte fourmilliere,
Nous diſputons ſuperbement
Un peu de boue & de pouſſiere.
Hélas nous perdons la lumiere,
Par qui nos yeux pouvoient s'ouvrir:
Ce ſiécle de fer & de fange
N'étoit pas fait pour en jouïr;
Le ciel nous l'enleve & ſe venge!
MONTESQUIEU vit l'opinion
Déchirer & brûler ſon livre;
Et la vaine & foible raiſon
Vanter ſes leçons ſans les ſuivre.
Il porta juſque dans ſes mœurs
Le ſublime de ſes idées;
Forcé d'écraſer des pygmées,
Qui réuniſſoient leur fureur,
Par l'éclat de ſon feu rapide
Il confond leurs traits impoſteurs:

Sur les bords célèbres du Xante,
Les Dieux que la fable nous vante,
Combattirent moins noblement.
O peuple brillant & barbare,
Quelle inconséquence bizarre
Signale ton aveuglement!
Ce législateur, ce grand homme,
Que l'univers vous envia,
Eut été Solon ou Numa
Jadis dans Athénes ou dans Rome,
En France simple citoyen
Digne de tout il ne fut rien.
Des colonnes & des statues
Autrefois l'auroient illustré;
Ses cendres restent confondues
Dans celles d'un peuple ignoré.
Nos ayeux, leurs nobles exemples,
N'ont plus aujourd'hui de rivaux;
La vertu chez eux eut des temples,
Et n'a pas chez nous des tombeaux.
Mais les plus nobles sépultures

De marbre & d'airain périront;
Des humains les races futures
Mille fois ſe ſuccéderont;
Toûjours nouveaux dans tous les âges
MONTESQUIEU jamais ne mourra;
Avec eux ſon nom renaîtra,
Et ſes temples ſont ſes ouvrages.



RÉPONSE
DE
MONSIEUR DE VOLTAIRE
A
MONSIEUR DE ***.

Hélas! que je me sens confondre
Par tes vers & par tes talens!
Pourrai-je encore à quarante ans
Les mériter & leur répondre?
Le tems, la triste adversité
Détend les cordes de ma lyre;
Les jeux, les amours m'ont quitté:
C'est à toi qu'ils viennent sourire;
C'est toi qu'ils veulent inspirer,
Toi qui sais dans la double yvresse
Chanter, adorer ta maîtresse,
En jouïr & la célébrer.

Adieu quand mon bonheur s'envole,
Quand je n'ai plus que des déſirs,
Ta félicité me conſole
De la perte de mes plaiſirs.



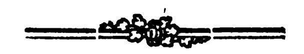
VERS

A

MONSIEUR LE CHEVALIER DE CASTELLUX,

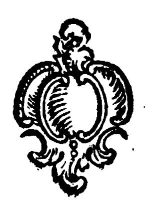
Qui avoit envoyé à l'Auteur ſon Diſcours
de Réception à l'Académie
Françoiſe.

Dans ma jeuneſſe avec caprice,
Ayant voulu tater de tout,
Je bâtis un temple du goût:
Mais c'étoit un mince édifice.
Vous en élevez un plus beau;
Vous y logez auprès du maître,
Et le goût eſt un Dieu nouveau
Qui vous a nommé ſon Grand-Prêtre.



AU
ROI DE PRUSSE.

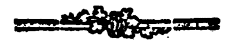
Héros, dans les malheurs, prompt à les réparer,
Au plus terrible orage opposant son génie,
Il voit l'Europe réunie,
Pour le combattre & l'admirer.



VERS
DE
MONSIEUR DE VOLTAIRE
AU
C. D'ARGENSON,

Sur le refus qu'il lui a fait de revenir en France.

Par votre humeur le monde eſt gouverné,
Vos volontés font le calme & l'orage,
Vous vous riez de me voir confiné
Loin de la Cour au fond de mon village;
N'eſt-ce donc rien que d'être à ſoi?
D'être ſans ſoins, de vivre ſans emploi,
D'avoir dompté la plainte & l'eſpérance,
Ah! ſi le ciel, qui me traite ſi bien,
Avoit pitié de vous & de la France,
Votre bonheur ſeroit égal au mien.



A

MADEMOISELLE ***.

Dont l'Amant s'étoit noyé à cause de son insidélité.



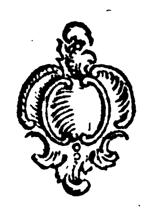
Eglé, je jure à vos genoux
Que, s'il faut, pour votre inconstance,
Noyer ou votre amant ou vous,
Je vous donne la préférence.



A

MADAME LA MARQUISE D'ANTREMONT.

Ancien diſciple d'Apollon,
J'errois ſur les bords du Cocite,
Lorſque le Dieu de l'Hélicon,
Dit à ſa muſe favorite:
Ecrivez à ce vieux barbon;
Elle m'écrit, je reſſuſcite.



A

L'IMPERATRICE REINE.

Marc Aurele, autrefois des Princes le modele
Sur les devoirs des Rois instruisoit nos ayeux
Et THERESE fait à vos yeux
Tout ce qu'écrivit Marc Aurele.



VERS

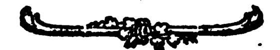
AU

SIEUR DESRIVIERES,

SOLDAT DU REGIMENT DES GARDES-FRANÇOISES, DE LA COMPAGNIE DE LA TOUR,

A l'occasion d'un Livre intitulé: *Loisirs d'un Soldat &c.*

Soldat, digne de Xenophon,
Ou d'un César, ou d'un Biron,
Ton écrit dans les cœurs allume
Un feu d'une héroïque ardeur;
Ton Régiment sera vainqueur,
Par ton courage & par ta plume.



RÉPONSE

A

M. CLOSIER, DE MONTPELLIER,

Lorſque vous me parlez des graces naturelles
Du Héros votre Commandant,
Et de la Déïté qu'on adore à Bruxelles,
C'eſt un langage qu'on entend.
La grace du Seigneur eſt bien d'une autre eſpèce:
Moins vous me l'expliquez, plus vous en parlez bien,
Je l'adore, & n'y comprends rien.
L'attendre & l'ignorer, voilà notre ſageſſe,
Tout Docteur, il eſt vrai, fait le ſécret de Dieu?
Elus de l'autre monde ils ſont dignes d'envié
Mais qui vit auprès d'Emilie,
Ou bien auprès de *Richelieu*,
Eſt un élu de cette vie.

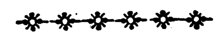


VERS

Tirés d'une Lettre

A

Monsieur de Belloi.



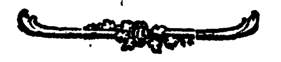
Les neuf Muſes ſont ſœurs & les Beaux-Arts ſont fréres,
Quelque peu de malignité
A dérangé par fois cette fraternité:
La famille en ſouffrit, & des mains étrangeres
De ces débats ont profité.
C'eſt dans ſon union qu'eſt ſon grand avantage:
Alors elle en impoſe aux pédans, aux bigots;
Elle devient l'effroi des ſots,
La lumiere du ſiécle & le ſoutien du ſage;
Elle ne flatte point les riches & les grands,
Ceux qui dédaignoient ſon encens,
Se font honneur de ſon ſuffrage,
Et les Rois ſont ſes Courtiſans.



A
MADAME D****,
du Château des Délices.



L'art n'y fait rien : les beaux noms les beaux lieux,
Très rarement nous donnent le bien-être:
Eſt-on heureux, hélas! pour le paroître?
Et ſuffit-il d'en impoſer aux yeux?
J'ai vû jadis l'Abbeſſe *de la joye*,
Malgré ce titre a la douleur en proye:
Dans Sans-Souci, certain Roi renommé,
Fut de ſoucis quelquefois conſumé,
Il n'en eſt pas ainſi de mes retraites;
Loin des chagrins, loin de l'ambition,
De mes plaiſirs elles portent le nom:
Vous le ſavez, car c'eſt vous qui les faites.



EN-

ENVOI

d'une branche de laurier cueillie ſur le tombeau de Virgile.

PAR

S. A. R. MADAME LA MARGRAVE DE BAREITH

AU

ROI DE PRUSSE, SON FRERE.



Sur l'urne de Virgile un immortel laurier
De l'outrage des Tems ſeul a ſû ſe défendre,
Toûjours verd & toûjours entier,
Je voulois le cueillir, & n'oſois l'entreprendre,
Prévenant mon effort, je l'ai vû ſe plier,
Et cette voix s'eſt faite entendre:
„ Approche, auguſte Sœur du moderne ALEXANDRE;
„ FREDERIC de ma lyre eſt le digne héritier;
„ J'y joins un nouveau don que lui ſeul peut prétendre,

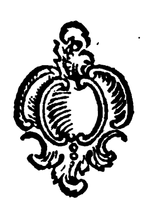
„ Déja ſon front par Mars fut cinq fois couronné;
„ Qu'aujourd'hui par ta main il ſoit encore orné
„ Du laurier qu'Apollon fit naître de ma cendre.



PLACET

Pour un homme à qui le Prince de * * * devoit de l'argent.

Prince, tous vos voiſins vous doivent leur eſtime;
Vos ſujets vous doivent leurs cœurs,
Vous recevez partout un encens légitime
D'amour, de reſpect & d'honneurs,
Chacun doit ſon hommage à votre ardeur guerriere.
O vous, qui me devez quelques mille ducats,
Prince ſi bien payé de la nature entiere,
Pourquoi ne me payez-vous pas?

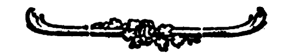


A

MADAME DU BOCCAGE.



J'avois fait un vœu téméraire
De chanter un jour à la fois
Les graces, l'esprit, l'art de plaire
Le talent d'unir sous ses loix
Les Dieux du Pinde & de Cythere.
Sur cet objet fixant mon choix
Je cherchois ce rare assemblage
Nul autre ne pût me toucher
Mais je vis hier DU BOCCAGE
Et je n'ai plus rien à chercher.



VERS

A

LA METTRIE,

Ecrits fur une Carte.

Je ne fuis point inquiété
Si notre joyeux LA METTRIE
Perd quelquefois cette fanté
Qui rend fa face fi fleurie:
Quelque peu de gloutonnerie,
Avec beaucoup de volupté,
Sont les deux emplois de fa vie,
Il fe conduit comme il écrit,
A la nature il s'abandonne,
Et chez lui, le plaifir guérit
Tous les maux que le plaifir donne.



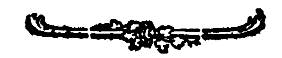
IMPROMPTU

A

MONSIEUR LE CHEVALIER DE LA TREMBLAYE,

Sur son voyage manuscrit de Grèce & d'Italie.

Ce Chapelle, ce Bachaumont
Avoient fait un heureux voyage:
Tout est Epigramme ou Chanson
Dans ce renommé badinage.
Vous parlez d'un plus noble ton,
Et je crois entendre Platon
Qui revenant de Siracuse,
Dans Athéne emprunte la muse
De Pindare & d'Anacréon.



INSCRIPTION

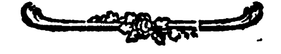
Sur la disgrace

DE

GIAFER LE BARMECIDE.



Mortel, foible mortel à qui le sort prospére
Fait goûter de ses dons les charmes dangereux,
Connois quelle est des Rois la faveur passagere;
Contemple BARMECIDE, & tremble d'être heureux!



A MONSIEUR LE MARECHAL DE RICHELIEU,

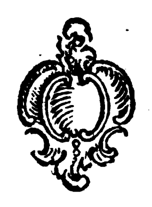
En lui envoyant plusieurs piéces détachées.

Que de ces vains écrits, enfans de mes beaux jours,
La lecture au moins vous amuse:
Mais, charmant RICHELIEU, ne traitez point ma muse,
Ainsi que vos autres amours.
Ne l'abandonnez point, elle en fera plus belle;
Votre aimable suffrage animera ma voix;
RICHELIEU, soyez-lui fidèle:
Vous le serez pour la premiere fois.



VERS
AU
ROI STANISLAS.

Le ciel comme Henri voulut vous éprouver,
La bonté, la valeur à tous deux fut commune,
Mais mon héros fit changer la fortune
Que votre vertu sait braver.



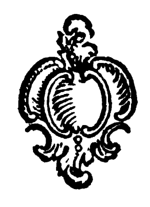
EXTRAIT

d'une Lettre en réponſe à des Vers

DE

M. LE PRINCE BELOSELSKI, RUSSE.

Dans des climats glacés, Ovide vit un jour
Une fille du tendre Orphée,
D'un beau feu leur ame échauffée,
Fit des chanſons, des vers, & ſurtout fit l'amour,
Les Dieux bénirent leur tendreſſe;
Il en naquit un fils orné de leurs talens:
Vous en êtes iſſu: connoiſſez vos parens
Et tous vos titres de nobleſſe.



A

MADAME DU D***.



J'ai reçu, Madame, une Lettre charmante: comment ne le seroit-elle pas, écrite par vous & par Monsieur de *Formont*? Une Lettre de vous est une faveur dont je n'avois pas besoin d'être privé si longtems, pour en sentir tout le prix. Mais des Vers! des rimes redoublées! voilà de quoi me tourner la cervelle mille fois, si votre Prose d'ailleurs ne suffisoit pas.

De qui sont-ils ces Vers heureux,
Légers, faciles, gracieux?
Ils ont, comme vous, l'art de plaire;
Du Deffans vous êtes la mère
De ces enfans ingénieux;

Formont, cet autre pareſſeux,
En eſt-il avec vous le père?
Ils ſont bien dignes de tous deux:
Mais je ne les méritois guéres.

J'en ſuis enchanté pourtant comme ſi je les méritois, il eſt triſte de n'avoir de ces bonnes fortunes-là qu'une fois par an tout au plus.

Ah! ce que vous faites ſi bien,
Pourquoi ſi rarement le faire?
Si tel eſt votre caractere,
Je plains celui qu'un doux lien
Soumet à votre humeur ſévere.

Je me fais bien bon gré d'avoir griffonné dans ma vie tant de Proſe & tant de Vers, puiſque cela a l'honneur de vous amuſer quelquefois.... Je vois que Dieu a touché votre cœur, & que vous n'êtes pas loin du royaume des cieux, puiſque vous avez du penchant pour mes bons Quakers.

Ils ont bien le ton familier:
Mais c'eſt celui de l'innocence;
Un Quaker dit tout ce qu'il penſe;
Il faut, s'il vous plaît, eſſuyer
Sa naïve & rude éloquence:
Car en voulant vous avouer
Que ſur ſon cœur ſimple & groſſier,
Vous avez entiere puiſſance,
Il eſt homme à vous tutoyer.
Heureux le mortel enchanté,
Qui, dans vos bras, belle Délie,
Dans ces momens où l'on s'oublie,
Peut prendre cette liberté,
Sans choquer la civilité
De notre nation polie!

Quelque bégueule reſpectable trouvera peut-être ces derniers Vers un peu forts: mais vous qui êtes reſpectable ſans être bégueule, vous me les pardonnerez.



Formont, cet autre pareſſeux,
En eſt-il avec vous le père?
Ils ſont bien dignes de tous deux:
Mais je ne les méritois guéres.

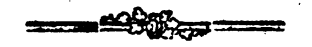
J'en ſuis enchanté pourtant comme ſi je les méritois, il eſt triſte de n'avoir de ces bonnes fortunes-là qu'une fois par an tout au plus.

Ah! ce que vous faites ſi bien,
Pourquoi ſi rarement le faire?
Si tel eſt votre caractere,
Je plains celui qu'un doux lien
Soumet à votre humeur ſévere.

Je me fais bien bon gré d'avoir griffonné dans ma vie tant de Proſe & tant de Vers, puiſque cela a l'honneur de vous amuſer quelquefois.... Je vois que Dieu a touché votre cœur, & que vous n'êtes pas loin du royaume des cieux, puiſque vous avez du penchant pour mes bons Quakers.

Ils ont bien le ton familier:
Mais c'eſt celui de l'innocence;
Un Quaker dit tout ce qu'il penſe;
Il faut, s'il vous plaît, eſſuyer
Sa naïve & rude éloquence:
Car en voulant vous avouer
Que ſur ſon cœur ſimple & groſſier,
Vous avez entiere puiſſance,
Il eſt homme à vous tutoyer.
Heureux le mortel enchanté,
Qui, dans vos bras, belle Délie,
Dans ces momens où l'on s'oublie,
Peut prendre cette liberté,
Sans choquer la civilité
De notre nation polie!

Quelque bégueule reſpectable trouvera peut-être ces derniers Vers un peu forts: mais vous qui êtes reſpectable ſans être bégueule, vous me les pardonnerez.



LETTRE

DE

MONSIEUR DE VOLTAIRE

A

MR. DE ***.

Vous ſavez penſer comme écrire;
Les graces avec la raiſon
Vous ont confié leur empire;
L'horrible ſuperſtition,
Sous vos traits délicats expire:
Ainſi l'immortel Apollon
Charme l'olympe par ſa lyre,
Tandis que les fléches qu'il tire,
Ecraſent le ſerpent Pithon.
Il eſt Dieu quand par ſon courage
Ce monſtre affreux eſt terraſſé;
Il l'eſt, quand ſon brillant viſage
Rallume le jour éclipſé:
Mais aux pieds de la jeune Iſſé,
Je le crois Dieu bien davantage.

Moins le hibou de *Ferney*, Monſieur, mérite vos jolis Vers: plus il vous en doit de remercimens, il s'intéreſſe vivement à vous, il connoît ce que vous valez.

Les erreurs & les paſſions
De vos beaux ans ſont l'apanage;
Sous cet amas d'illuſions,
Vous renfermez l'ame d'un ſage,

Je vous retiens pour un des ſoutiens de la Philoſophie: je vous en avertis; vous ſerez détrompé de tout; vous ſerez un jour des nôtres.

Plein d'eſprit, doux & ſociable,
Ce n'eſt pas aſſez, croyez-moi;
C'eſt pour autrui qu'on eſt aimable
Mais il faut être heureux pour ſoi.

Nous avons une cellule nouvelle, & nous en bâtiſſons une autre: vous ſavez combien vous êtes aimé dans notre couvent.

QUATRAIN.



Nous tromper dans nos entreprises,
C'eſt à quoi nous ſommes ſujets;
Le matin je fais des projets,
Et le long du jour des ſottiſes.



TABLE
DES
MATIERES
DU
TOME V.

